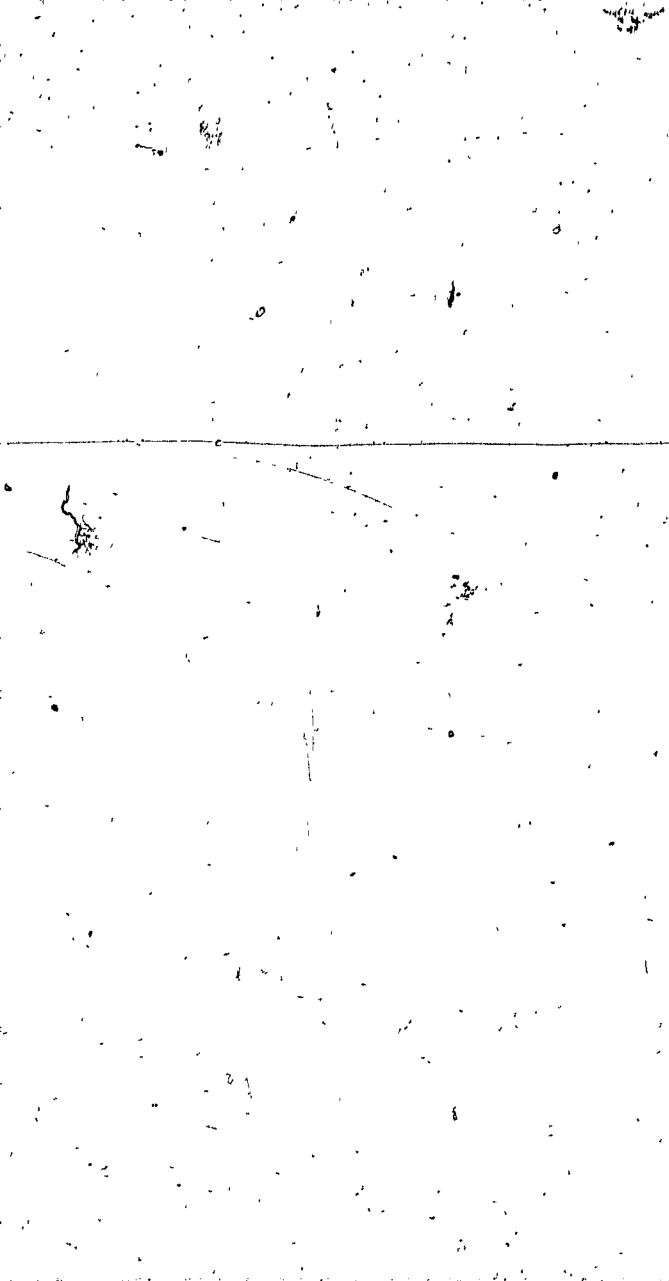


# UNE AME DE PRETRE

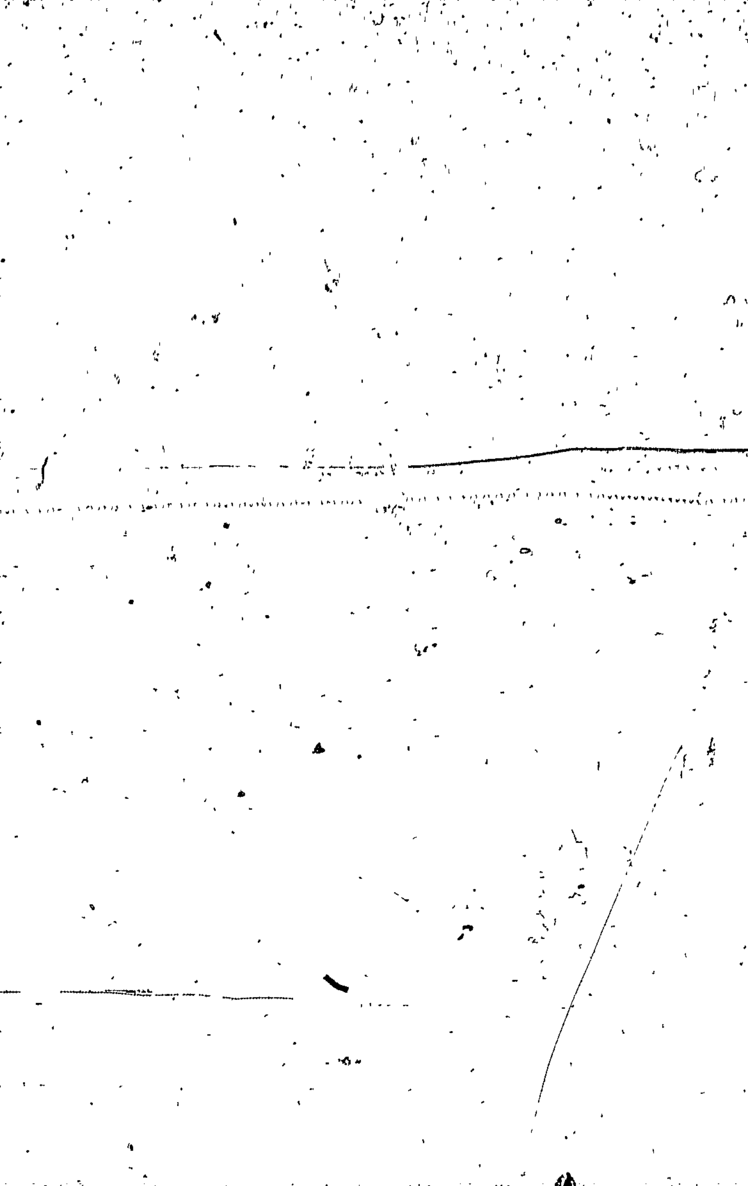
NIHIL OBSTAT.

Marianopoli, die 24 a novembris 1929
Canon. Æmilius Chartier,
Censor librorum.

IMPRIMATUR.

✠ Em. Alph. Deschamps, V. G.
Ev. de Thennesis
Aux. de Montréal.

Montréal,
25 novembre 1929.





L'ABBÉ LOUIS-ERNEST DUCHAINE,
à son ordination, 25 mai 1918.

"Un prêtre est une victime:
il ne peut être sans souffrir. . . ."

Collection PAX et BONUM
Section biographique.

---

# UNE AME DE PRETRE

**L'abbé Louis-Ernest Duchaine**
curé de Frenchville, Sask.
(1890 — 1923)

*par sa sœur*
*religieuse de la Providence*




Librairie Saint-François
1215, Av. Seymour,
Montréal.
1930

# PREFACE

*Ces pages ont d'abord été écrites pour l'unique consolation d'une famille en deuil. Des lecteurs sérieux ayant jugé qu'elles pourraient faire du bien aux âmes, on a accédé à leur désir en les publiant : puissent-elles atteindre leur but !*

*Pour raconter la vie de ce jeune prêtre, mort à trente-trois ans, l'auteur a puisé, non seulement à la source de ses souvenirs personnels, mais encore et surtout dans les manuscrits que l'abbé avait crayonnés à la hâte pour son unique profit spirituel, avec l'intention manifeste de les détruire un jour ou l'autre. Sa mort subite ne lui a pas permis de soustraire ces notes intimes à notre pieuse curiosité. Nous les avons en main, et c'est heureux, car ce sont elles qui nous le montrent sous son jour le plus vrai.*

*Les lecteurs trouveront ici un portrait moral plutôt que l'histoire d'une vie. Cela n'est point pour leur déplaire. Chacun recon-*

*naît sans peine que la vie extérieure elle-même n'est qu'un cadre; celle du dedans est le vrai tableau sur lequel il convient d'attacher nos regards, puisqu'elle nous fait voir dans sa lumineuse beauté l'action de Dieu sur sa créature, et la vigilante coopération de celle-ci à l'œuvre divine. Trop de biographies ne nous présentent que l'aspect extérieur du sujet qu'elles font revivre. Celle-ci leur permettra de respirer ce parfum du ciel que la grâce dépose dans les cœurs qu'elle a formés.*

*Dieu a sanctifié en peu de temps son élu. Il l'a sanctifié par un moyen unique: l'amour et l'accomplissement fidèle, intégral, généreux, de sa sainte volonté. Accomplir la volonté de Dieu, s'y cramponner comme à une planche de salut aux heures difficiles, se laisser immoler par elle sans murmure, voilà ce qui a fait toute la perfection de l'abbé Louis-Ernest Duchaîne.*

*Cette volonté divine eut pour lui des exigences crucifiantes. Ce fut par la croix qu'elle le façonna à la ressemblance du Christ, ce divin modèle des prédestinés. Conforme à son Maître, il le fut; mais il le fut surtout*

*par la souffrance volontairement embrassée, j'allais dire spontanément choisie.*

*De Jésus, le prophète a écrit "qu'Il a été immolé parce qu'Il l'a voulu." De ce jeune prêtre également, on peut dire: "Il a souffert, travaillé, lutté; il s'est sacrifié pour* Dieu et les âmes, parce qu'il l'a voulu." Il *voulait, il voulait obstinément se sanctifier, glorifier Notre-Seigneur, étendre son règne! Et pour cette fin, rien ne lui a paru trop pénible ni au-dessus de son courage fortifié par une invincible confiance en Dieu.*

*Craignant même que sa faiblesse, jointe aux assauts d'une nature dont il redouta sans cesse les surprises, ne le détourne de son but, son cœur de jeune religieux, tout vibrant de désirs surnaturels, exhale ce vœu qui tombe souvent de ses lèvres: "Châtiez-moi, Seigneur, quand vous verrez que je tends à m'éloigner de vous; châtiez-moi sévèrement si je ne travaille pas pour vous! Châtiez-moi dans votre amour, s'il en est besoin pour me rappeler à tout prix que je suis vôtre, que c'est pour vous seul que je dois vivre!"*

*C'est pour Dieu seul qu'il a vécu. Tous ceux qui liront sa biographie remarqueront que, dans la poursuite du grand idéal surnaturel qui domina sa vie, Louis-Ernest connut les âpres combats de la nature contre la grâce. Il eut à lutter contre les obstacles du dehors et les mauvaises suggestions du dedans. Comprenant que "le royaume des cieux souffre violence", il livra une guerre acharnée à l'amour-propre et à ses passions. Ce ne fut qu'après avoir traversé maintes étapes successives, parfois extrêmement douloureuses, qu'il arriva par degrés à la parfaite maîtrise de lui-même et à l'union habituelle de sa volonté à la volonté divine.*

*En ce siècle avancé, où la* vitesse *est le dernier mot du progrès, on consentirait volontiers à tendre à la perfection, s'il ne fallait accepter pratiquement ce qu'on admet en théorie, je veux dire la* lenteur *de l'ascension vers Dieu. Sachons-le bien, pourtant: la sainteté n'est pas l'œuvre d'un jour, non plus que le fait d'un vouloir anémié par l'amour excessif du bien-être et des plaisirs.*

*Ce n'est pas en obéissant à la loi du moindre effort que les saints sont devenus*

*tels. Ils ne sont pas arrivés d'un bond à ces hauteurs sereines où l'âme n'a plus en vue que la gloire de Dieu et, sans recul volontaire, se porte au sacrifice, à l'oubli de soi, à tout labeur, à tout dévouement pour sauver les âmes. Avant d'arriver là, ils ont subi un entraînement vigoureux, connu peut-être des défaillances et des hésitations dans l'usage de leur liberté, mais jamais le découragement n'a trouvé accès en leur âme.*

*La présente biographie n'est pas une vie de saint. Mais elle n'en sera que plus utile à ceux qui la liront. Si on leur présentait, en leur disant de l'imiter, un modèle reconnu par l'Eglise comme un héros de sainteté, ils s'excuseraient de ne pouvoir le reproduire dans leur vie pratique, mais ils recevront volontiers les leçons d'un contemporain qui fut tout simplement un chrétien selon l'Evangile, avant d'être un apôtre et un prêtre selon le Cœur de Jésus-Christ!*

Providence Maison Mère, Montréal.
En la fête de saint François d'Assise,
ce 4 octobre 1928.



# CHAPITRE I

## Enfance et jeunesse

I. Le foyer familial. — II. L'influence maternelle. — III. Piété naissante.

Joseph-Louis-François-Ernest Duchaine naquit à St-Etienne-des Grès, modeste paroisse du diocèse des Trois-Rivières, le 2 avril 1890. Il fut baptisé dans l'église du village le 6 avril, ce retard de quatre jours étant dû à l'éloignement des parrain et marraine incapables d'arriver plus tôt.

"Le bon Dieu, a-t-on dit, crée les âmes sacerdotales." S'il en est ainsi, on peut croire que, dès l'éternité, il fixa sur celle-ci un regard pénétrant qui la distingua dans sa prescience, la couvrit d'amour à l'instant de sa

création comme plus tard, à l'heure de l'appel, et continua de l'envelopper aux différentes étapes de son existence jusqu'à sa dernière au seuil du paradis.

Le nouveau-né était le huitième enfant d'une famille qui devait en compter quatorze. Ses parents appartenaient à la classe ouvrière. Le père, charpentier-menuisier, gagnait seul la vie de sa famille. Il était le type de l'honnête homme et de l'excellent chrétien, donnant à ses enfants l'exemple de la sobriété parfaite et de la fidélité à tous ses devoirs religieux. A la maison, son autorité faisait loi. La mère était l'âme dirigeante du foyer où elle faisait régner la paix, l'ordre et la vertu.

L'un et l'autre étaient de fervents tertiaires franciscains. Chaque soir, au foyer, après le chapelet en famille, retirés à leur chambre, ils récitaient pieusement à haute voix les prières quotidiennes prescrites aux membres du tiers-ordre.

Au reste, cette fidélité ne se bornait pas là. Leur vie sociale était bien conforme aux règles de vie de la pieuse fraternité dont ils

étaient membres. Pour s'y conformer strictement, jamais la mère de Louis-Ernest ne se permit aucune couleur en ses ajustements, aucun ornement de toilette ou de coiffure. Elle avait pour ses enfants un amour tendre mais viril, incapable de flatter leurs mauvais penchants. Sa méthode d'éducation se simplifiait dans un mot qu'elle leur répétait sans cesse: "Il faut agir ainsi, parce que c'est la **volonté de Dieu!"** Ou bien encore: "Si le bon Dieu veut, nous ferons ceci ou cela." Et à la suite des occasions contrariantes: "Eh bien! que voulez-vous, mes enfants! le bon Dieu ne l'a pas voulu! il faut faire sa sainte volonté!" Ces redites pieuses qu'ils entendaient jaillir si fréquemment du cœur et des lèvres de leur mère, ne furent pas sans fruit dans l'âme des enfants: on en verra la preuve en celle de Louis-Ernest qui, on peut l'affirmer, traduisit parfaitement dans sa vie entière les leçons reçues au foyer.

Il est rare qu'auprès du berceau d'un prêtre, on ne trouve pas une femme magnanime. Combien de ministres des saints autels, sortis du sein de nos belles familles canadiennes-françaises, pourraient justement reprendre

pour leur compte le mot de saint Grégoire: "C'est Sylvie, ma sainte mère, qui m'a donné à l'Eglise!"

Notre futur abbé devait donc, lui aussi, trouver en sa mère l'instrument premier de la faveur surnaturelle. Chrétienne à l'âme fervente, elle parlait souvent à ses enfants de la grandeur du sacerdoce, en des termes qui trahissaient sa foi profonde: "Songez, leur disait-elle, que le prêtre est en quelque sorte plus vénérable que l'ange même, puisqu'à la messe il a le droit de commander à Jésus-Christ et le pouvoir de le faire descendre sur l'autel!" Et là-dessus, elle exprimait son désir de voir un jour quelqu'un de ses fils devenir prêtre.

Avec cette intuition que Dieu donne au cœur des mères, elle pressentait que son Louis-Ernest lui causerait plus tard cette consolation, et ce fut, pour ainsi dire, vers cet idéal supérieur qu'elle orienta son âme dès l'enfance, veillant à développer chez lui cet instinct surnaturel qui devait lutter victorieusement contre l'instinct naturel.

L'enfant, toutefois, n'était pas sans in-

clinations à combattre. Dans son adolescence, à cette période critique où le caractère en formation s'accuse le plus nettement, il manifesta une ténacité de volonté qui serait devenue une force indomptable et dangereuse, si elle avait été laissée à elle-même ou mal dirigée. Mais la mère était là, surveillant les passions naissantes de son fils et cultivant en son cœur les semences de vertu que la grâce y avait abondamment déposées.

Dans son enfance, Louis-Ernest aimait à jouer avec le feu. Assis devant le poêle de la cuisine, il s'amusait un jour à tisonner les charbons ardents pour en faire jaillir des étincelles, malgré la défense qu'il en avait reçue. L'amusement était dangereux. La maman intervint, rappela sa défense et voulut obtenir de son fils l'assurance formelle qu'il ne recommencerait pas.

Soit qu'il se sentît incapable de résister à la fascination des flammes brillantes, soit que l'ordre eût été donné de façon sévère, le garçon ne voulut rien promettre. Malgré les instances maternelles, il s'obstina à garder un silence qui dénotait un entêtement voulu et calculé.

Déconcertée devant cette attitude dont la nouveauté l'étonnait, mais comprenant que le cas était décisif pour la formation de l'enfant, la mère prit une verge. Même obstination. Les coups se multipliaient sans obtenir le résultat désiré. La pauvre mère avait le cœur brisé; sa main faiblissait; elle était sur le point d'abandonner la partie lorsque l'enfant, fondant en larmes, promit de ne plus recommencer et fut fidèle.

Le succès était resté à la maman; néanmoins la plus belle victoire, c'était le fils qui venait de la remporter sur sa volonté irréductible et tenace. Toutes les autres, dès lors, lui deviendront possibles; elles seront comme la résultante de cette première conquête de lui-même couronnant un effort héroïque de son enfance.

On voit ici jusqu'à quel point l'influence maternelle, toute de fermeté et de douceur, contribua à tempérer cette nature de feu, à assouplir cette volonté qui ne cédait que devant la bonté et se raidissait contre toute provocation tendant à blesser sa liberté d'enfant.

Rappelant cette première période de sa vie, Louis-Ernest écrira, étant religieux: "La rigueur n'obtenait rien de moi; la douceur pouvait tout obtenir. Je me serais fait tuer cent fois pour une, afin de condescendre à quelque demande que ce fût, pourvu qu'on l'eût faite avec bonté. Ma mère faisait de moi ce qu'elle voulait. Je hais les tyrans et je m'humilie devant les bons. Je me ferais même l'esclave du dernier des hommes, pourvu qu'il fût bon." — Puis considérant son bonheur de vivre alors sous le joug de Jésus-Christ, il ajoute: "Aujourd'hui, je suis l'esclave de la Bonté même, Notre-Seigneur. *Deus caritas est.*"

Plus tard, il sera difficile de reconnaître l'enfant obstiné dans le religieux qui tracera des lignes comme celles-ci: "On ne sait pas, dans le monde, tout le plaisir qu'il y a à ne pas faire ce qu'on veut. Si on le savait, personne ne voudrait commander, mais chacun, à qui mieux mieux, tendrait à renoncer à sa volonté pour faire celle de Jésus. La terre alors serait un second paradis."

L'impulsion reçue au foyer familial, impulsion forte et austère, donna à l'esprit pré-

coce de Louis-Ernest un sens particulier de la vie surnaturelle et lui imprima de bonne heure des habitudes viriles.

Dès l'âge de dix ans, il se fit une loi du lever matinal afin d'aider sa mère aux petits travaux domestiques et de pouvoir se rendre avec elle à l'église, où tous deux entendaient la messe et communiaient. Au retour de l'école, notre garçonnet changeait d'habits, entrait le bois, faisait les commissions, allait et venait, selon les ordres maternels, tout cela sans jamais témoigner le moindre ennui. Dieu sait, pourtant, s'il aimait les jeux!

Un soir, les messages et autres légers travaux étant fort nombreux, Louis-Ernest s'aperçut que sa mère avait oublié de lui laisser quelques minutes de loisir avant le souper.... Il la regarda avec des larmes dans les yeux, puis sans mécontentement, il soupira: "Maman, je crois que je n'aurai pas le temps d'aller jouer!" Il va sans dire que liberté entière lui fut donnée sur-le-champ, et qu'il en profita sans scrupule!

Actif au travail, plein d'entrain au jeu, Louis-Ernest aimait aussi la prière. Sa mè-

re avait-elle quelque grâce spéciale à obtenir, elle le mettait au courant de la chose, et tous deux commençaient une neuvaine. Quand les frères et sœurs devaient être de la partie, son exemple les y stimulait.

Il n'est pas superflu de raconter ici un fait capable d'aviver notre confiance dans la prière en famille.

Les parents de Louis-Ernest se trouvaient, à une certaine époque, dans une vraie détresse financière. Seul pour gagner la vie de treize personnes, en un temps où il fallait assurer l'instruction et l'éducation des enfants qui grandissaient, le père songeait à l'avenir avec quelque souci. L'occasion lui fut offerte alors de solliciter une place vacante parmi les fonctionnaires du gouvernement fédéral. Nombre de compétiteurs, chargés de "protections", avaient grande chance de succès. Humainement parlant, la famille Duchaine ne pouvait guère espérer de réussite. Mais on allait solliciter des "protections" d'En-Haut!

La mère, pleine de confiance au crédit de saint Antoine de Padoue, allume un lam-

pion au pied de sa statue et commence avec ses enfants la neuvaine — dans une même journée — du "Répons miraculeux" fort en honneur au foyer. Groupés près de l'oratoire improvisé, tous font monter avec ferveur leurs supplications vers le grand thaumaturge franciscain: "Voulez-vous des miracles? la mort, l'erreur, les calamités prennent la fuite. La mer obéit, les chaînes se brisent... etc." Bref, le soir même, on recevait à la maison la bonne nouvelle attendue, et l'on pouvait ajouter désormais, dans la famille Duchaine, un item nouveau à cette série de merveilles attribuées au bon saint Antoine de Padoue.

Après avoir lu ce qui précède, on ne s'étonne pas que Louis-Ernest ait conservé toute sa vie, à l'égard de sa mère, une vénération allant jusqu'au culte filial. Devenu prêtre, il continua de donner aux paroles et aux directions maternelles un respect sans égal. Souvent dans ses notes manuscrites, il parle d'elle en termes émus et pleins de tendresse, et remercie Dieu de lui avoir donné un pareil trésor.

## CHAPITRE II

### La vocation

I. Première communion. — II. Epreuves et luttes. — III. Entrée au Tiers-Ordre franciscain. — IV. Renoncements du cœur.

Louis-Ernest fit sa première communion à l'âge de dix ans, dans l'église paroissiale de Ste-Flore, village du comté de Champlain, P. Q. que sa famille habitait depuis trois ans. Parlant de ce jour béni, il écrira plus tard: "La réception de la sainte Encharistie à laquelle je me préparai avec tout le soin que comportait mon jeune âge, vous a plu beaucoup sans doute, ô bon Maître, puisque c'est depuis ce jour que nous avons entretenu ces relations d'intimité qui m'ont fait garder mon

cœur pour Vous seul, le rendant inaccessible, inabordable pour personne: ma mère l'a remarqué alors."

Il semble bien que ce fut au jour de sa première communion que Notre-Seigneur lui accorda cette grâce d'attrait pour l'Eucharistie qui devait être l'âme de sa vie spirituelle, l'aliment de ses vertus, à tel point qu'il dira un jour: "La plus grande grâce que le bon Dieu puisse faire à une âme, après celle du baptême, c'est de lui donner un ardent amour pour l'Eucharistie."

Cette grâce qui en renferme tant d'autres, il la reçut dans une large mesure et de la manière dont en parle le Bienheureux Père Eymard: "Quand Jésus-Christ, dit-il, veut amener une âme à l'amour souverain de l'Eucharistie, il la prépare d'abord par un attrait de sentiment qui sera peut-être, à l'origine, peu apprécié. Au jour de la première communion, le sentiment du bonheur causé par la présence de Jésus est d'abord pour elle un premier attrait; à son insu, de même que le germe se développe insensiblement sous terre, il se développe; et plus tard par les soins

qu'on lui a donnés; il devient un besoin, une attitude, un esprit, un instinct. Tout alors porte cette âme à l'Eucharistie. Si l'Eucharistie lui manque, tout lui manque en même temps. L'âme possédée par cet attrait tourne sa piété, ses vertus, vers le très saint Sacrement. Elle éprouve le besoin de la messe, de la communion; elle se sent portée à entrer dans les églises, à voir le tabernacle; quelque chose la pousse sans cesse de ce côté. Cette grâce devient une loi du cœur qui influe sur sa vie, la guide, sans qu'elle y réfléchisse, tout spontanément vers l'Hostie."

Chez notre adolescent, cet attrait instinctif fut développé par de pieuses lectures. On recevait au foyer nombre d'annales religieuses, parmi lesquelles le "Messager du Saint-Sacrement," qui se lisait en famille, à la veillée. La page préférée de Louis-Ernest était celle de la "chronique" du Juvénat de Terrebonne où les Religieux du St-Sacrement reçoivent les aspirants au sacerdoce et à la vie religieuse eucharistique. Ce fut, sans doute, ce qui l'orienta plus tard dans le choix de sa vocation. A l'âge de quatorze ans, ses parents

durent le retirer de l'école pour qu'il aidât de son travail à subvenir aux besoins de la famille qui augmentait.

Les religieuses Filles de Jésus avaient depuis 1904 la direction des classes du village, précédemment confiée à un professeur laïque. Les quelques mois que le jeune écolier avait passés sous la tutelle de ces excellentes religieuses enseignantes lui furent d'un immense avantage. Toute sa vie, il conserva pour son ancienne maîtresse de classe (1) une reconnaissance profonde et un respectueux attachement.

Cette digne religieuse, avec qui il entretint plusieurs années un commerce de lettres, s'étonnant de recevoir tant de marques de gratitude et de filiale vénération, écrivit un jour à son ancien élève:

"Je ne me rappelle pas en quelle circonstance j'ai pu vous faire tant de bien, mais ce dont je me souviens avec beaucoup de bonheur, de joie et d'édification, ce sont les bons exemples de toutes sortes que vous donniez

(1) La révérende Mère Sainte-Geneviève.

à vos condisciples, à l'école, et pour lesquels je priais Dieu en secret de vous bénir et récompenser."

Le jeune écolier, en effet, exerçait un ascendant salutaire sur ses compagnons de classe par l'apostolat du bon exemple. Plus tard, cet apostolat continua de s'affirmer par le bon conseil et la plume. Devenu juvéniste, religieux et prêtre, Louis-Ernest se fit un devoir de prêter à ses condisciples le fraternel encouragement de son amitié restée fidèle aux véritables intérêts de leur âme. Ses lettres, pleines de conseils opportuns, tendent à les prémunir contre les dangers qui guettent la vertu du jeune homme exposé dans le monde.

Ces dangers, lui-même semble les avoir connus de près, si l'on en juge par la sagesse de ses avis, sagesse que seule l'expérience peut donner à ce degré. Il est vrai, nous n'aurions jamais pu le soupçonner, si ses notes manuscrites n'étaient là pour nous le dire: lorsqu'il parle de cette époque, Louis-Ernest y signale le fait de sa "conversion" à l'âge de quinze ans. Il emploie alors les termes d'un repentir si convaincu et si sincère, qu'a-

près avoir connu sa vie exemplaire de fils obéissant et pieux, on est porté à y voir une de ces exagérations pieuses comme il s'en trouve parfois sur les lèvres des saints, surtout si l'on se rappelle l'affirmation plus haut citée, que "son cœur est resté à Dieu seul depuis le jour de sa première communion."

Sans vouloir donner à cette "conversion" plus d'importance qu'il n'en faut, il nous est permis de supposer — c'est le plus qu'on peut dire — que notre adolescent se trouva aux prises avec des dangers dont la nouveauté, jointe à son inexpérience, jeta son âme dans un désarroi terrible. Une allusion qu'il fait en ce sens, disant "qu'il souffrit alors comme en enfer," nous porte à croire qu'il prit l'ombre du mal pour le mal lui-même, car il était, selon sa propre expression, "fort douillet pour sa conscience."

Toujours est-il que, son âme ayant recouvré la paix, le pauvre enfant qui venait de traverser une période critique de jeunesse et avait subi des purifications intimes très pénibles, se sentit sourdement travaillé par un idéal de vie religieuse dont il confia le secret à

sa mère. Celle-ci avait déjà reconnu chez son fils de sérieux indices de vocation; elle lui donna des conseils qui précisèrent cet idéal encore vague.

Non moins généreux, le père mit de côté tout souci d'ordre matériel et consentit sans hésitation à donner à Dieu ce fils qui lui était particulièrement cher. Avec l'assentiment de M. le Curé (1), notre aspirant écrivit donc sans retard au Directeur du Juvénat de Terrebonne pour demander son admission en l'arche sainte. La réponse fut lente à venir, au gré de Louis-Ernest qui l'attendait, partagé entre l'espérance et la crainte.

Tout entier à son projet, il se prit d'affection pour la solitude qui lui permettait d'en rêver à l'aise. Souvent, il s'en allait seul dans les bois qui avoisinent le village; il réfléchissait et pleurait, disant à Dieu: "Je ne suis pas digne, je le sais, que vous m'acceptiez à votre service, mais vous êtes si bon. Tirez-moi de ce monde où je croupis misérablement." — "Et mes larmes, écrit-il, se faisaient plus abondantes et plus chaudes. Quand

(1) M. l'abbé C. Leblanc, actuellement curé de St-Tite.

j'allais à la chasse, seul avec moi-même, je franchissais les vallées, je gravissais la montagne et, oubliant la terre, assis sur un tronc d'arbre ou un amas de feuilles, je songeais, je soupirais vers le ciel. O doux instants où Jésus me poursuivait et où je me rapprochais de lui!"

Ce goût pour la solitude s'accentua chez lui d'année en année et devint, à certaines heures, si impérieux, qu'il lui causa un véritable tourment et lui fit douter de sa vocation à l'apostolat actif. Toujours, il dut immoler cet attrait pour la vie purement contemplative dont la volonté de Dieu lui imposa le perpétuel sacrifice.

Après un mois d'attente, Louis-Ernest reçut à sa lettre une réponse négative. Il n'y avait plus de place vacante au Juvénat; on lui conseillait d'attendre, sans rien préciser. Ce fut pour lui une véritable déception. "Je me résignai, dit-il, à reprendre mon travail, à me remettre à la vie après plus d'un mois de mort." Cette première épreuve n'était que l'annonce de celles qui devaient marquer dans la suite chacune de ses étapes successives

vers le sacerdoce.

Dès qu'une âme, en effet, est résolue de se donner à Dieu, c'est d'abord la croix qui lui est présentée comme premier instrument de travail en la difficile entreprise de son ascension dans la vertu. Cette loi indispensable, Louis-Ernest commença à en faire l'expérience dès son premier pas vers Dieu. A ce moment, il se contenta de la subir avec résignation: plus tard, il connaîtra les mystères et les joies de la souffrance, joies d'autant plus profondes que ses sacrifices seront plus intimes et plus douloureux. Sa nature, il est vrai, gémira sous la croix; son cœur sensible sera brisé, ses larmes couleront, mais la source des consolations divines n'en sera pas tarie. Il trouvera dans l'accomplissement du bon plaisir divin, non seulement la sérénité et le calme, mais l'élan joyeux d'une âme arrivée par degrés à n'avoir plus de satisfactions, de goûts, de désirs que ceux du bon Maître.

Ce fut alors que, pour tromper son attente et s'obliger sans retard à une perfection plus haute, notre adolescent voulut se lier à

Dieu par les engagements du tiers-ordre franciscain. Il y reçut pour patron saint Louis de Gonzague, ce modèle accompli du jeune homme chaste et pieux, dont il portait déjà le nom.

On a remarqué qu'outre ses prénoms appellatifs, notre futur prêtre devait à la piété de ses parents-tertiaires celui de François. On voit que, dans les actes importants de sa vie, scellés par une signature, il tient à en faire mention.

Notre jeune Frère Louis de Gonzague avait quinze ans à peine lors de son entrée au Tiers-Ordre. Quelle importance ce fait prit-il dans sa vie et en quel sens contribua-t-il à orienter son avenir? Il serait difficile de l'établir au juste. Cependant le sérieux de son caractère, le sens précoce des choses divines qu'on remarquait chez lui nous disent assez qu'il entra par toutes les fibres de son âme dans l'esprit de ses nouvelles obligations. Il avait sous les yeux l'exemple de ses vertueux parents: c'était déjà être fervent tertiaire que de les imiter. Il le fut.

Mais si l'on considère d'un œil attentif

la suite de sa vie et les différentes phases qu'il traversa, on est frappé des multiples points de contact qui se trouvent entre son âme et celle de son séraphique Père.

De saint François d'Assise, il eût la vertu maîtresse: l'amour de la pauvreté; elle fut la compagne aimée de sa vie religieuse et de sa vie missionnaire. Il ne la subit jamais: il l'embrassa par choix, par préférence, étant jaloux des trésors qu'elle procure aux âmes détachées.

Sa dévotion à l'Eucharistie tient encore à l'esprit de la grande famille franciscaine: pour l'exprimer, il trouvera des accents enflammés qui ressemblent beaucoup à ceux du Séraphin d'Assise.

Comme ce dernier, son âme subira aussi les luttes intimes entre deux attractions rivales, celle de la contemplation solitaire et celle de l'apostolat actif. Et la victoire restera à celui-ci: par amour pour le Christ, Louis-Ernest se dévouera aux âmes jusqu'à la fin, sans renoncer pourtant aux saints exercices de la contemplation d'où il tirera toutes les ardeurs de son zèle.

Une autre disposition d'âme qui le rapproche encore de saint François, ce fut un sentiment d'humilité profonde qui, lui inspirant la crainte du sacerdoce, le poussa à demander son admission parmi les frères convers. A la veille d'être promu aux ordres sacrés, il s'effraie de la charge sublime qui pèsera plus tard d'un poids écrasant sur ses épaules. Son indignité, profondément ressentie, le presse de s'éloigner du sanctuaire. Et sans sa fidélité aux directions de l'obéissance qui le poussent en cette voie, jamais il n'aurait voulu être fait prêtre, selon l'aveu formel qu'il en fit lui-même à un confrère en religion.

Louis-Ernest était en service chez un boucher depuis un an. Il se remit avec courage au travail de son emploi, gardant au fond de l'âme une espérance invincible en la réalisation de son projet. Chaque matin, ou à peu près, il assistait à la sainte messe et communiait. Tout le reste du jour, il était au poste du devoir et ne savait pas se ménager. Aussi bien, faut-il dire que son patron (1) lui

(1) Monsieur Onésime Lafrenière.

voua une confiance sans bornes et une affection qui persévéra jusqu'à sa mort. Ses enfants eux-mêmes l'entouraient d'une vénération naïve, et leur mère ne contribuait pas peu à développer ce sentiment, en leur proposant le jeune apprenti pour modèle. Au départ de Louis-Ernest, bien des larmes sincères furent versées dans cette brave famille dont le fils aîné continua d'entretenir avec lui un commerce de lettres, afin d'obtenir les sages directions dont il avait besoin pour orienter sa vie.

Ayant renouvelé sa demande au Juvénat l'année suivante, Louis-Ernest y reçut son admission pour le mois d'août 1906. Ce fut alors que se livra dans son âme, entre l'amour divin et l'amour filial, un combat singulier dont une page de ses méditations écrites nous révèle les angoissantes péripéties. C'est un duel intime où les deux adversaires finissent par se donner le baiser de paix, l'amour filial cédant à l'amour divin le droit de primauté, et celui-ci, promettant à celui-là son appui, pour que tous deux, d'un commun accord, s'entr'aidant et se soutenant, conduisent l'âme à la conquête du Souverain Bien!

Notre aspirant, en effet, bien que peu démonstratif, était profondément attaché aux siens. Sa tendresse pour eux était extrême. Or, en entrant au Juvénat, il entendait aller jusqu'au bout dans la voie ouverte à ses aspirations religieuses: c'était donc un adieu au monde et à sa famille qu'il allait poser, le jour de son départ pour Terrebonne. Il ressentit toute l'étendue de son sacrifice. "J'étais dans le monde, écrit-il à ce sujet, gagnant quelques piastres dont je ne disposais pas. Tout mon bonheur était de les donner à mes chers parents qui ont tant fait pour moi, le plus indigne de leurs enfants. J'étais content de remplir ce devoir, et je renouvelais souvent le vœu de toujours demeurer à leurs côtés et de veiller sur leurs vieux jours. Or Jésus m'appela près de Lui. Toujours docile à Dieu comme je l'avais été à ma mère, je quittai tout sans restriction ni condition. Je voulais quoi? **La volonté de Dieu.** Alors, j'ai persévéré au Juvénat, parce que le **bon Dieu le voulut,** malgré l'envie que j'avais de prouver à mes parents mon amour et ma gratitude, malgré mon dégoût pour tout tra-

vail d'esprit, malgré moi enfin, et malgré tout."

On le voit, il n'y avait aucune sorte d'enthousiasme dans la décision du jeune homme. Ce n'était pas à la légère ni à titre d'essai qu'il faisait ce premier pas: après une décision mûrie dans la prière et conforme à l'obéissance, il n'était pas homme à regarder en arrière. Aussi bien, son affection filiale et fraternelle ne fut-elle pas un obstacle sérieux à sa vocation. Il savait, du reste, que l'amour divin en prenant la première place dans un cœur généreux, n'y fait pas taire les amours légitimes d'ici-bas. Jamais peut-être Louis-Ernest n'aima plus tendrement ses parents qu'après son entrée en religion. Mais il comprenait les affections de la famille à la façon des saints.

Prévoyant l'entrée prochaine de sa jeune sœur au couvent, il écrivit à son père et à sa mère, étant lui-même novice, ces lignes éloquentes: "Ne seriez-vous pas heureux de donner à Jésus cette nouvelle preuve de votre amour, si toutefois il vous la demande? Oui, sacrifiez-lui ce nouveau lambeau de vo-

tre cœur. Rendez-lui, malgré les répugnances de l'affection naturelle, cette enfant qu'il vous a prêtée. En vous en séparant aujourd'hui, vous ne la perdez pas éternellement. Non certes; le bon Dieu n'est pas si cruel; il ne brise aucun des liens qui se sont formés sous son regard. Mais il demande qu'on l'aime lui-même plus qu'on ne s'aime les uns les autres. Il veut notre premier amour, et c'est juste. Nous devons l'aimer par-dessus tout. Et d'ailleurs, n'est-ce pas le meilleur moyen de nous entr'aimer plus fortement et surtout d'une manière plus durable? La vie est si courte! qu'est-ce donc que d'être séparés pendant les instants de cette vie, si l'on songe à l'éternité?"

On le voit, sa tendresse naturelle s'était affinée au service de Dieu. Il veillait sans cesse à la maintenir dans les bornes du saint renoncement, pour ne rien reprendre à Dieu de ce qu'il lui avait sacrifié sans retour. Son cœur, nous semble-t-il, fut son principal champ de bataille. Mais il n'en parut jamais rien au dehors, tant il savait cacher au fond de l'âme, sous un extérieur froid, la chaleur

des sentiments qui l'animaient. C'est dire que le succès couronna ses efforts sur ce point. Mais Dieu sait combien d'immolations intimes lui obtinrent cette parfaite maîtrise de lui-même.

On en devine quelque chose dans ses notes manuscrites où il est souvent question des siens. "S'ils savaient, écrit-il, combien je les aime! mais c'est mieux qu'ils l'ignorent; car ils me donneraient peut-être plus d'affection que je n'en mérite et ne dois en recevoir...." Le même souci lui revient, lorsqu'il est tenté d'aller voir au noviciat sa sœur benjamine qu'il a lui-même orientée vers la vie religieuse. Il sacrifie plus d'une fois ces visites fraternelles, afin "de ne pas exposer cette chère enfant, dit-il, à s'attacher à moi, au préjudice de ce qu'elle doit à Notre-Seigneur dont l'amour doit posséder uniquement son âme."

Dans la vie de communauté, il tiendra également son cœur sur le bûcher de l'immolation, lorsqu'il le sentira prêt à vibrer trop fortement au contact des affections même les plus permises: "Ce cher Père N., écrit-il un jour, comme il m'estime! aussi, fais-je tout

mon possible pour le détromper et lui prouver que je ne mérite pas tant d'affection. Je reste froid quand on me témoigne un attachement trop marqué: ça éteint vite l'enthousiasme."

Jusqu'à sa mort, pour rester entièrement fidèle à la voie particulière que Dieu lui traça, il lutta sur ce terrain. Et comme si la Providence avait décrété qu'il ne goûterait ici-bas aucune de ces joies sensibles, si bien faites pour dilater un cœur aimant comme le sien, ce fut à l'heure où sa vie de missionnaire allait être adoucie et comme transformée par la présence de sa mère, que le jeune curé se donna lui-même le coup accidentel de la mort, en pleine poitrine, toujours en plein cœur!



## CHAPITRE III

### Le juvéniste

I. Débuts pénibles. — II. Activité scolaire. — III. Charité fraternelle. — IV. Amour de sa vocation.

Louis-Ernest arriva au Juvénat de Terrebonne vers le milieu du mois d'août 1906. Il avait alors seize ans et quatre mois. Son cœur affectueux et sensible avait pratiquement compris la parole du Maître qui ne veut à sa suite que des disciples prêts à tout détachement: "Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi." Mais ce n'était là qu'un premier pas. Il lui restait à réaliser cet autre précepte de perfection évangélique: "Si vous voulez venir après moi, renoncez-vous vous-même, prenez

votre croix. . ." Le renoncement, telle est la base de toute sainteté. Il se présenta à notre juvéniste sous diverses formes, dès son entrée en la maison du Seigneur.

Avant d'avoir perçu l'appel divin, Louis-Ernest ne s'était pas cru d'autre vocation que "celle d'aider ses bons parents et de veiller plus tard sur leurs vieux jours." Il sacrifiait désormais cet idéal humain et, bien loin qu'il pût jamais prétendre au bonheur de prouver sa reconnaisance à quiconque lui faisait du bien, il se constituait le débiteur de la Congrégation religieuse qui l'acceptait comme étudiant à des conditions pécuniaires tout à fait faciles, vu la pauvreté de ses parents.

Son âme, affinée en délicatesse, était bien faite pour ressentir le côté pénible de cette situation. Toujours recevoir et ne rien rendre, telle fut la souffrance qui constitua, pour ainsi dire, le fond de sa première éducation de juvéniste. Il ne la dissimule pas. Sollicitant la bénédiction paternelle, à l'aurore du nouvel an, il écrit un jour: "Cher papa, bénissez-moi, s'il vous plaît, comme autrefois, bien que je n'aie encore rien fait pour le mériter. Que

voulez-vous? le bon Dieu le veut ainsi: je suis destiné à quêter toute ma vie, non seulement l'habit et le manger, mais encore des bénédictions que je ne mérite de personne. Puissé-je au moins apprendre assez bien mon métier de quémandeur pour oser, à la fin, demander le ciel pour nous tous!"

En le rappelant à lui avant tous les autres membres de sa famille, le bon Dieu ne semble-t-il pas avoir voulu exaucer ce vœu et lui permettre de remplir là-haut son "métier de quémandeur" en lui accordant de préparer une place en paradis à chacun des siens!

Ce besoin de reconnaissance, qui est la marque des grandes âmes, notre juvéniste l'éprouve aussi à l'égard de sa nouvelle famille religieuse: "Je dois en argent, dit-il, une forte somme à la Congrégation. Mais qu'est-ce cela auprès de ce que je lui dois en bienfaits spirituels? C'est en elle que j'ai appris à connaître Jésus. Il est vrai que c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis; mais le bon Dieu s'est servi de la Congrégation pour me communiquer sa grâce. Ainsi, après Dieu, c'est la Congrégation que je dois aimer davan-

tage. Et comment, sinon en faisant tout ce qu'elle demande de ses enfants, en aimant mes confrères et les Révérends Pères qui nous dirigent. Je m'y appliquerai sous la protection de Notre-Dame du Rosaire."

Louis-Ernest, qui traçait ces lignes trois ans après son entrée au Juvénat, nous y peint sa conduite: "Il fit tout ce que la Congrégation demandait de ses enfants; il aima ses confrères et les Religieux préposés à sa formation."

Cependant, pour en venir là, il dut dès l'abord embrasser le renoncement perpétuel. N'ayant pas ouvert un livre classique depuis deux ans, il avait perdu le goût de l'étude et de la vie sédentaire. Aussi, très souvent, pour ne pas dire toujours, il était tenté, selon son propre aveu, de faire ceci ou cela plutôt que son devoir; il était obligé de se contrarier sans cesse pour être fidèle à son règlement. Mais il avait choisi pour mot d'ordre: "Le devoir avant tout!" Et la pensée qu'il n'avait pas laissé le monde pour faire à son goût le maintenait fidèle.

Il triompha si bien de ses répugnances naturelles, que sa première année fut couronnée d'un succès qui étonna ses professeurs. Ceux-ci, du reste, ne tardèrent pas à reconnaître en lui un jeune homme à l'esprit éclairé, doué d'un jugement sûr et d'une volonté galvanisée par l'amour du devoir. Ils lui donnèrent des marques de confiance qui accrurent son prestige auprès de ses condisciples plus jeunes et lui permirent d'exercer sur eux un ascendant salutaire.

Souvent, il aidait les élèves moins avancés à préparer leur classe latine, et son cœur se dilatait dans l'exercice de la charité fraternelle qui exigeait pourtant le sacrifice de ses meilleurs loisirs. La dernière année de son séjour au Juvénat, Louis-Ernest y fut nommé gérant de "l'Abeille Eucharistique," petite revue mensuelle publiée pour les seuls membres de la communauté et dont les rédacteurs étaient les élèves des deux premières classes.

Il cumula aussi, avec ses études, la charge de secrétaire de l'Œuvre du Sacerdoce et de surveillant. Cette dernière fonction lui pesait beaucoup, et lorsqu'après sept mois d'exerci-

ce, on lui donne un remplaçant, il se laisse aller à une joie exubérante: "La lecture des notes a eu lieu, écrit-il. Je suis arrivé le premier et deux médailles sont venues décorer ma poitrine. Mais il est une autre chose qui me fait plus plaisir encore: des surveillants nouveaux ont été nommés! Il me faudra donc agir maintenant dans la simplicité de mon cœur. Je serai humble et droit, toujours soumis aux nouveaux surveillants."

Les succès de Louis-Ernest ne se bornèrent pas au seul domaine scolaire. Il se mit de tout cœur au travail de sa formation religieuse, et ses progrès furent manifestes. Une très haute estime de sa vocation lui servit de stimulant. "Me voyez-vous serviteur du grand Roi? écrit-il. Je mange à sa table, je couche sous son toit, je suis à ses côtés. Il m'appelle souvent en audience et je peux lui parler intimement, de ma propre bouche, sans interprète. Il m'écoute, me parle au cœur, et je le reçois même en mon sein. O Maître! que vous revient-il de m'avoir à votre service? Vous savez qu'autrefois je vous ai été infidèle. Et maintenant, vous me recevez, non comme

simple sujet, mais vous voulez que je sois votre petit page. C'est trop d'honneur, vraiment! Mais c'est vous qui m'avez choisi: vous savez quoi faire. Je me réjouis donc de ce choix qui est tout à mon avantage, et je veux vous servir à la vie, à la mort."

Notre juvéniste, cependant, n'avait pas toujours l'âme en joie. A certaines heures, il trouve pénible le combat contre lui-même, il se sent alors bien indigne de vivre en la maison du Seigneur, et sa peine s'exhale en gémissements devant Dieu: "Eloignez-vous de moi, Seigneur, repoussez-moi loin de votre présence. Cessez de répandre vos grâces sur un misérable qui en abusê si indignement."

Plus loin, il explique ainsi la cause de cette prière. "J'ai souffert une tentation cette semaine. Lassé de faire de vains efforts pour vaincre mon orgueil, je me suis adressé à Dieu, lui disant de me chasser de sa présence comme un objet de répulsion. Mais c'était là une ruse du démon. J'ai tout dévoilé et me voilà soulagé. Je continuerai donc à travailler mon mauvais caractère. La grâce de Dieu sera avec moi: nous ferons des merveilles".

Armé de l'obéissance, notre aspirant fit, en effet, des merveilles, avec ce mot de l'Apôtre d'où il tirait sa force: "**La grâce de Dieu avec moi.**" Ce fut particulièrement durant sa dernière année d'études au Juvénat, qu'il se fit remarquer par sa piété et ses progrès dans la vertu. Les épreuves du dehors s'unirent à celles du dedans pour le seconder dans son travail, et on le vit tirer profit de tout.

A cette époque, il note avoir reçu quelque chose de nouveau pour lui depuis son entrée au Juvénat: des reproches. Ces reproches, il est vrai, portent sur des défauts d'ordre secondaire, puisqu'on lui recommande "de ne pas traîner les pieds en marchant et de se surveiller sur le silence d'action," mais il en fait grand cas, et se promet d'être vigilant. Là-dessus, il remarque: "Je n'ai plus que cinq mois à passer ici; il est temps qu'on me corrige. Je ne sais pourquoi, j'ai souvent mérité des semonces, et je n'en ai pas reçu. J'en gémissais et me disais: Tu vas croupir dans tes défauts, que tu es à plaindre! Et je priais plus fort..."

Le danger que Louis-Ernest redoutait lui

fut évité, car on semble dès lors lui avoir multiplié à dessein les petites humiliations. Il en comprend la nécessité et demande au bon Dieu tous les jours la grâce d'avoir sans cesse à ses côtés, dans la vie, un admoniteur sévère qui prendra à tâche de ne rien lui passer.

Au reste, lui-même ne se ménage pas: Pour se stimuler au bien, il a parfois des expressions énergiques qui nous peignent son tempérament incapable de demi-vouloirs: "Oui, je vais m'y mettre, écrit-il un jour. Il y a un bout pour se laisser mener par son défaut dominant! Maudit orgueil! tu vas céder ou j'en mourrai! mais si je me meurs à la peine, je t'aurai vaincu! Jésus, venez à mon aide! O Marie, douce Mère, prêtez-moi vos sentiments d'humilité. Je veux vaincre ou mourir, comme saint Tharcisius."

Comment Notre-Seigneur pouvait-il rester sourd aux appels de cette âme généreuse? Il y répondit par un secours efficace et fit entrer son serviteur dans la voie d'une humilité solide par le moyen de l'épreuve. Les derniers mois de son séjour au Juvénat furent marqués par des dégoûts intérieurs, une ari-

dité profonde, une impuissance dont le contrecoup se faisait sentir jusque dans l'ordre physique et l'amenait à commettre mille gaucheries humiliantes. Son cœur reste froid et glacé dans la prière. Il est insensible à tout et se demande s'il est la cause de cette sécheresse.

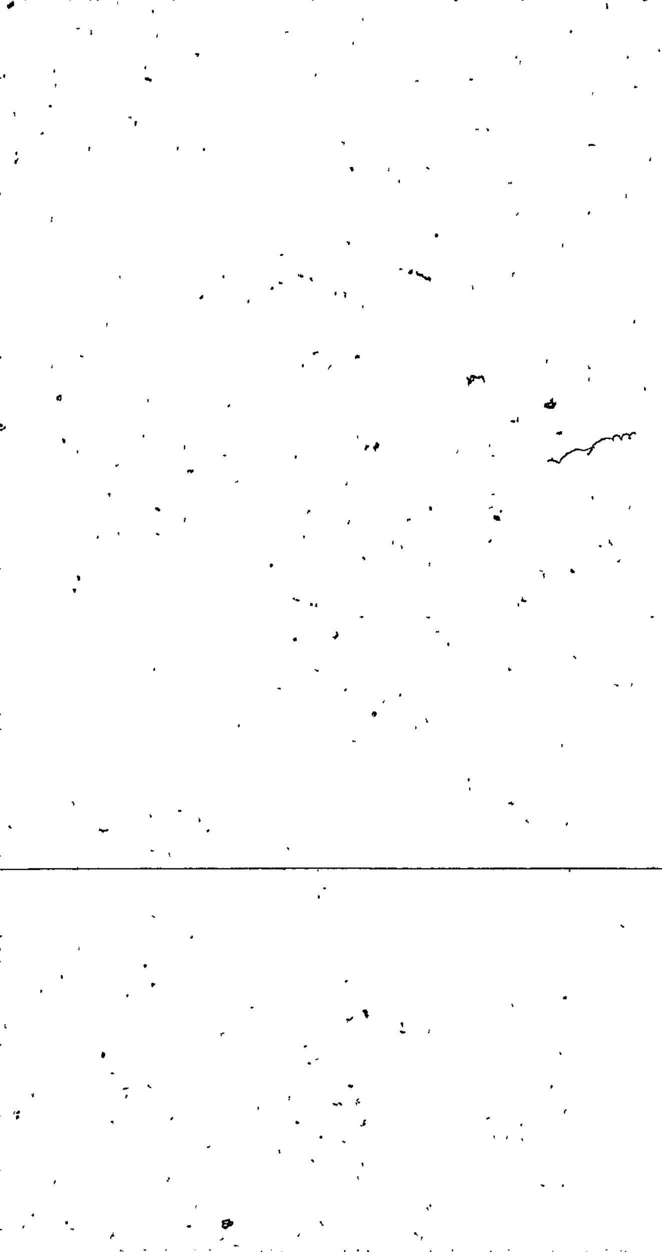
Grand ami de la prière, c'est alors surtout qu'il y cherche son réconfort et sa paix. Loin de se laisser abattre, c'est dans ces moments d'accablantes désolations qu'il proteste à Dieu de sa fidélité inviolable: "Je vous servirai, Seigneur, dans la joie et dans la peine, dans la paix et dans le trouble, et le jour et la nuit, dans la maladie comme en santé, malgré tout et contre tous. Que l'univers se ligue contre moi, jamais il ne me détournera de vous. Vous êtes ma gloire, mon bonheur, ma richesse, mon Dieu et mon Tout! Mon cœur s'attache à vous, Seigneur, soyez-lui favorable. Je suis votre serviteur à la vie, à la mort".

C'était au pied du tabernacle que Louis-Ernest puisait cette force d'âme, cette piété solide qui devaient lui permettre de traverser, plus tard, des épreuves autrement plus

douloureuses. Jésus-Hostie faisait ses délices. "Il y a des gens, dit-il, qui nous trouvent à plaindre de servir le saint Sacrement. Pauvres misérables! ils sont bien plus à plaindre que nous! Quand on a Jésus, en effet, que nous manque-t-il? et sans Jésus, peut-on jamais posséder quelque chose? est-il quelque part un bien autre que Jésus? Non encore: tout périt, tout s'en va: Jésus seul demeure. Et je le jure, je ne veux pas servir d'autre maître."

Façonné sur le divin Modèle par le renoncement à lui-même, l'exercice de la charité fraternelle et l'humiliation, notre juvéniste était prêt à subir l'épreuve du noviciat. Nous le verrons bientôt entrer au service eucharistique de Jésus dans les plus heureuses dispositions de volonté qui sont le présage d'une ascension régulière et normale vers Dieu.

---



# CHAPITRE IV

## Le postulant

I. Dernières vacances. — II. En religion. — III. Dévotion à la sainte Vierge. — IV. Au pied de l'ostensoir.

Le 4 juillet 1910, Louis-Ernest quittait le Juvénat pour prendre ses dernières vacances d'été au milieu des siens. Tous les ans, vers cette même date, il venait passer quelques semaines de repos au foyer paternel, où sa présence était pour tous un sujet de grande consolation.

Depuis 1908, la famille Duchaine avait quitté le village de Ste-Flore pour aller résider aux "Petites-Piles," lieu champêtre et isolé, vrai nid de verdure et de fraîcheur, qui offrait à ses heureux habitants les charmes de

la solitude et les beautés de la grande nature. La maison familiale, sise à quelques pas de la rivière St-Maurice, était perdue au milieu d'un bocage touffu, comme un nid d'oiseau dans les branches; quoique d'apparence modeste, elle était jolie sous cette parure verdoyante et fraîche.

Le jour de l'arrivée de Louis-Ernest, frères et sœurs plus jeunes, déjà en vacances, pavoisaient la route et ornaient de drapeaux l'avenue plantée d'arbres qui conduisait à la maison.

La venue de ce frère chéri était saluée comme l'annonce de nouvelles joies. C'est que le juvéniste, en effet, n'assumait d'autre occupation, durant ses vacances, que celle de rendre les autres heureux. Il confectionnait des jouets aux enfants, Charles et Raymond, leur découvrait de nouveaux moyens ingénieux pour s'amuser, présidait à leurs jeux, les emmenait en promenade à travers bois, enseignait même au plus âgé à tenir un fusil bravement, à tendre l'hameçon avec habileté, etc.

Souvent aussi, sur la rivière St-Maurice

dont les eaux murmurantes mettaient une chanson très douce sur la beauté des choses, il conduisait en chaloupe ses frères et sœurs qui n'avaient peur de rien ni de personne en sa compagnie.

Le soir, à la veillée, assis sur la véranda ou dans la balançoire installée sous le bocage, il chantait avec son père les vieilles chansons chevaleresques dont leur répertoire était inépuisable. La mère et les autres enfants mêlaient parfois leurs voix à ce duo charmant, et le grand bois demi-silencieux dans les ombres de la nuit montante prolongeait en échos sonores les notes harmonieuses de ce concert familial.

Ces distractions bienfaisantes et pures ne faisaient pas oublier à notre juvéniste le devoir de la prière. Bien qu'on fût éloigné d'une lieue de l'église paroissiale, il s'y rendait souvent en voiture pour y assister à la messe et communier. Dans ces pieuses excursions, il aimait se faire accompagner d'une de ses jeunes sœurs dont l'âme d'enfant subissait avec profit l'action d'un apostolat fraternel qui l'orientait vers Dieu. Que de fois, sur la grande

route ensoleillée ou sous les frais ombrages du bois, il l'entretint des beautés et des enviables sacrifices de la vie religieuse! que de fois, lui faisant admirer les sites enchanteurs qui passaient sous leurs yeux, il lui rappela la bonté et la magnificence de Dieu dans l'œuvre de la création!

C'était ainsi pour tout le reste: une pensée de zèle dominait visiblement ses relations avec chacun des siens. De vive voix, il continuait le bien que ses lettres avait ébauché; ses bons exemples achevaient le travail, et toute la famille ressentait l'heureuse influence de sa piété.

Louis-Ernest, après ses dernières vacances de 1910, retourna au Juvénat de Terrebonne le 16 août, ignorant encore la décision des supérieurs à son sujet. On exigeait cinq ans de latin avant le noviciat: il n'en avait que quatre. Toutefois, comme une exception était possible en faveur des sujets recommandables par leur conduite et assez forts en cette matière, Louis-Ernest fut jugé de ce nombre.

Le 8 septembre, il est à Montréal avec ses

confrères, pour assister au Congrès Eucharistique international. Le 13, il prend possession d'une cellule dans cette maison de la rue Mont-Royal où les Religieux du Saint-Sacrement ont leur noviciat canonique. "Cellule bénie, écrit-il, puissé-je t'habiter toujours et t'aimer de plus en plus! Merci, ô mon Dieu, de m'avoir donné un refuge en votre maison!"

"Approchez-vous de Dieu et Dieu s'approchera de vous," écrit l'apôtre St Jacques. Or, quand Dieu s'approche d'une âme, celle-ci sent d'instinct surnaturel, si elle n'entend pas, comme Catherine de Sienne, l'expression formulée de cette vérité, que "Dieu est, qu'elle n'est pas." Telle fut la première impression de Louis-Ernest dès qu'il se vit au prie-Dieu de l'adoration.

Le lendemain, il écrit: "J'ai pleuré et gémi au pied de l'ostensoir. C'est tout naturel: un misérable comme moi, se voir en face du Dieu qu'il a offensé, du Dieu si bon de l'Eucharistie! Oh! que je suis malheureux d'être si indigne de ma belle vocation! Il y en a tant dans le monde, qui feraient mieux que moi!

Mon Jésus, ayez pitié du plus indigne de vos esclaves. Je vais m'appliquer à vous bien servir."

Notre postulant cherche alors un refuge de sûreté et il le trouve en Marie, la Mère de miséricorde. Il met ses adorations régulières sous sa protection, ajoutant: "Que mon adoration ne s'interrompe plus sur la terre et qu'elle se continue au Ciel!"

Toute sa vie, il eut une dévotion remarquable pour la sainte Vierge. On a dit que c'est là le caractère distinctif des saints, un caractère universel, une loi sans exception, pour atteindre à la sainteté. Louis-Ernest avait compris que si la sainte Vierge est indispensable à tous les hommes pour faire simplement leur salut, à plus forte raison est-elle nécessaire au religieux appelé dès cette vie à ressembler davantage à Jésus crucifié. Aussi, quand il parle de cette bonne Mère, son cœur s'enflamme, il est à court d'expressions pour louer ses grandeurs et sa bonté.

Le jour où il atteint sa 21ème année, il écrit: "Me voilà majeur: je suis à moi. Je n'ai plus de mère **autorisée** désormais sur la

terre. Mais je ne veux pas m'appartenir. Je me donne à vous, ô sainte Vierge, je me dévoue et consacre, corps et âme, à votre service. Recevez-moi pour Jésus... Enfin, comme vous voulez... Je ne veux pas ce que vous ne voudriez pas. Je ne suis qu'un vaurien. J'ai mérité d'être délaissé de vous. Cependant, vous êtes si bonne! Oh! je me fie à votre tendresse maternelle..."

Dès son entrée au noviciat, Louis-Ernest connut les joies exultantes que Dieu accorde d'ordinaire aux débutants. Il en dévoile quelque chose à sa pieuse mère, dans les lignes suivantes:

"Je vous envoie une photographie de l'intérieur de notre chapelle. C'est là, au pied de cet autel, que tous les jours je passe des heures du paradis. Quelquefois je m'y trouve si bien, que je me prends à regretter de n'y pas pouvoir demeurer continuellement. Je voudrais ne me fatiguer jamais et n'avoir pas de corps, comme les anges, afin de toujours adorer. D'autres fois encore, j'y ressens tant de douceurs, que je serais prêt à renoncer au paradis pour rester sans cesse auprès de no-

tre Jésus caché sous ces faibles apparences, tant il est vrai que Notre-Seigneur nous gâte par ses tendresses. Ce trône que vous voyez dans notre chapelle, il n'est rien auprès de celui que Jésus veut élever dans nos cœurs; puissions-nous n'y mettre aucun obstacle!"

La première résolution de notre postulant est ainsi conçue: "Je veux que l'Hostie soit ma passion dominante, qu'elle soit comme le pôle attirant l'aiguille aimantée; mon âme doit toujours être tournée vers l'ostensoir. Je le veux, Dieu m'aidera, ça viendra."

L'amour de l'Eucharistie fut en effet sa passion dominante. L'adoration prosterna dès lors tout son être dans un sentiment d'humilité et de reconnaissance qui ne fut point satisfait tant qu'il lui resta une fibre du cœur à immoler. Il aimait cette parole appliquée à l'Eucharistie: "Là où sera le corps, les aigles s'assembleront." Lui-même devait, poussé par une force instinctive, graviter sans cesse autour de l'autel où s'immole la grande Hostie, pour s'unir à elle et s'offrir comme elle aux volontés du Père céleste.

Nous ne résistons pas au désir de repro-

duire ici une page brûlante d'amour pour l'Hostie, trouvée, écrite de sa main, dans l'un de ces cahiers intimes. Ces accents enflammés rappellent ceux du séraphin d'Assise:

"O ma blanche Hostie, c'en est fait: tu m'as ravi le cœur. Viens, viens: marions-nous! Lions-nous à jamais ensemble. Viens, perdons-nous l'un en l'autre! Oui, je suis tien; tu es mienne pour toujours.

Longtemps j'ai voulu résister à tes charmes; longtemps je me suis montré sourd à tes instances; mais je n'y tiens plus. Il me faut une compagne. Je meurs à vivre seul; il n'est pas bon que l'homme soit seul: viens! viens! soyons deux!

O divine Hostie, que puis-je faire pour toi? que me veux-tu? comment te plaire? Je suis torturé du désir de t'être agréable, et ma plus grande peine, c'est de ne savoir pas comment. Je veux te prouver mon amour, je le veux! je le veux!

O délectable et suave Hostie, à toi mon cœur, mon âme, mon corps, tout moi-même; car je te dois tout. Sans toi, je serais encore

esclave de mes passions. Sans toi, pas de bonheur, pas de paix, pas de vie!

Tu m'es tout en toutes choses: ma vie, ma paix, ma joie, ma providence, ma richesse, mon trésor, mon espérance, ma bien-aimée, ma sœur, mon épouse, ma mère, mon père, mon frère; tu es mon champ, ma demeure, ma patrie. O douce Hostie, avec toi, j'ai tout!

Ah! puissé-je t'aimer! Puissé-je penser à toi tout le long du jour! rêver à toi la nuit! Hostie de délices, viens que je t'embrasse, que je te presse sur mon cœur! viens reposer en mon sein et me faire oublier la terre!

Divine enchanteresse, comment font-ils ceux qui ne t'aiment pas? qu'est-ce que la terre peut leur offrir à la place des douceurs de ton amour? Oh! si l'on te connaissait davantage! si l'on savait mieux ce que tu réserves à tes familiers!

Fortifante ambroisie, viens rafraîchir mon palais; viens vivifier mon cœur; viens, afin que je te loue dignement, que je t'exalte au plus haut des cieux! Mystère joyeux, mys-

tère d'amour, mon cœur te comprend, mon cœur t'explique: tu es divine!

En vain tu te caches, tes parfums te trahissent; en vain tu t'enfermes, ta mélodie te fait découvrir; en vain tu te voiles, ta beauté attire les regards; en vain tu te tais, l'on devine ton amour.

Avec toi, toute-puissante Hostie, rien n'est impossible; plus que cela, rien n'est difficile. Sans toi, je ne tiens pas debout; avec toi, je résiste, je marche, je cours, je vole. O vivifiante Hostie, si les faibles te connaissaient!

Je me trouve bien, Seigneur, devant vous; je suis heureux d'être en votre présence. Votre compagnie m'est plus douce que tout. Il n'est pas besoin de méditer ici, puisque l'on est si bien, par le seul fait qu'on se trouve près de vous.

O Eucharistie! ô divin foyer! si je pouvais quelque chose pour toi, pour ta gloire! tes flammes me brûlent, tes ardeurs me dévorent et je ne puis, je ne sais me répandre au dehors pour me soulager.

O Maître, donnez-moi de pouvoir m'épancher un peu au-dehors, autrement, je vais mourir. Il m'est impossible de garder toujours ce feu qui me consume. Donnez-moi des âmes! O Maître, mettez-moi en contact avec des âmes que vous désirez embraser de votre amour."



## CHAPITRE V

### Une page sanglante

I. Epreuve. — II. Vœu d'abandon. — III. Tentation et victoire.

---

Avec la dévótion à Marie et à Jésus au saint Sacrement, Louis-Ernest était cuirassé pour tous les genres de combats. Dieu voulut donc faire passer à une flamme plus vive ce cœur prédestiné à un amour plus généreux que sensible. Nous suivrons ici l'action de la Providence sur son fidèle serviteur, en reproduisant le texte de ses notes manuscrites qui sont la photographie exacte de son âme.

A la date du 7 novembre 1910, il écrit: "Je nage dans une mer d'affliction. Qui me sortira de l'abîme? quelle main se tendra vers

moi? En vain je veux demander du secours; en vain je m'efforce de vouloir dévoiler ma peine. Ma bouche se ferme sur ma douleur. O mélancolie de mon âme! quelle étreinte douloureuse tu es pour moi! On nous dit: Ne craignez pas de dévoiler vos sentiments. Surtout si vous souffrez, ne gardez pas en vous une douleur habituelle. On nous répète que l'homme a besoin de s'épancher dans un cœur ami, surtout dans un cœur de père... Ah! qui me donnera ce cœur ami, ce cœur de père? où le trouver? A mainte reprises. j'ai frappé au seul cœur qui devait résonner d'accents sympathiques pour moi: il m'est resté fermé. Que devais-je faire? Aurais-je pu déposer mes désirs à la porte de ce cœur et m'en retourner? Non. Les sentiments sont choses trop sacrées pour les verser sans précaution en qui n'est pas disposé à les comprendre. Oh! la douleur de n'être pas compris est dix fois plus pénible que celle de supporter en silence sa première douleur..."

Que s'était-il donc passé? Rien d'anormal, en somme, si l'on considère le noviciat comme une période d'épreuve et de formation. La première fois qu'il s'était présenté chez le

Père Maître, Louis-Ernest avait été reçu froidement et on avait interrompu ses confidences en le congédiant avec ce simple mot: "Ah! ça suffit!" Un tel accueil l'avait déconcerté.

Son cœur sensible, qu'un seul acte de bonté dilatait et gagnait sans retour, se fermait dès qu'il s'était une fois senti rebuté. Il avait résolu dès lors de se "soutenir par la prière et de chercher avant tout auprès de Notre-Seigneur sa consolation et sa paix."

Toutefois, par devoir autant que par besoin, il avait surmonté ses répugnances pour l'ouverture de cœur qui lui était devenue très pénible, mais chaque fois, il s'était heurté à l'indifférence apparente de son Père Maître. . .

Ce dernier, en agissant de la sorte, prétendait-il connaître de quelle trempe était le nouveau venu? C'est possible. Mais une chose reste certaine: c'est que Dieu l'avait permis pour le plus grand bien de Louis-Ernest; il avait besoin de ce puissant exercice de la souffrance du cœur, pour acquérir une force morale égale à sa sensibilité. Il le comprit et ce fut alors que la lumière jaillit pour lui de la croix. Sa résolution est prise de vivre

4

détaché et libre. Il écrit dans son journal: "Je n'irai plus vers personne pour être consolé. Je répète avec notre vénérable Père Eymard: "Des hommes, je ne veux que la croix et l'oubli." La croix, ils me la donnent sans que je la demande ; l'oubli, il viendra après ma mort. Je suis à Dieu; il m'est venu chercher dans le monde pour être lui seul ma joie, mon tout. Je veux Dieu et rien. Je veux Jésus et rien. Je veux l'Hostie et rien. Des consolations, s'il m'en faut, Jésus y verra. Je n'en rechercherai nulle part en dehors de vous, Seigneur. Je m'efforcerai d'user des hommes, vos instruments auprès de moi, le moins possible, afin de ne pas chercher en eux ce que je ne dois attendre que de vous, ô mon bon Maître!"

Il y a parfois, dans la vie des âmes, un moment solennel qui décide de leur sainteté. Ce moment est d'ordinaire celui de l'épreuve. Si alors, au lieu de se laisser abattre, l'âme se tourne définitivement vers Dieu pour trouver en lui le bonheur et la paix que ne lui donnent pas les créatures, si elle persévère dans cette résolution et dans cette habitude, il s'opère en elle une transformation qui est

le fruit de sa docilité à la grâce et qui lui inspire un profond mépris de l'estime humaine, un ardent désir de ne plaire qu'à Dieu.

Ce fut ainsi que Louis-Ernest tira profit de la douleur. Affermi dans l'humilité par la connaissance de lui-même, fortifié dans la vertu par la croix, il comprit qu'il allait faire fausse route en voulant tenir compte de l'opinion des supérieurs auxquels il s'était efforcé jusque-là d'être agréable, espérant par là même être agréable à Dieu.

Il changea de tactique: "Je dois m'efforcer de plaire à Dieu d'abord, dit-il, et du même coup à mes supérieurs. Mais si je ne parvenais pas à ce dernier point, je ne devrais pas m'en désoler: le premier est essentiel, l'autre relatif. Ainsi, "plaire à Dieu!" voilà mon principe: qu'importe le reste! Comment se fait-il que je ne l'aie pas plus vite embrassé? Mais si j'ai attendu vingt ans pour comprendre une chose si nécessaire, je m'y tiendrai désormais fidèle avec soin." Alors, **il écrit de son sang ce vœu que confirme son directeur** auquel il a fait connaître le changement intime opéré en son âme par l'épreuve:

## Consécration à Dieu

"Confirmez, ô mon Dieu, le vœu suivant que j'écris de mon sang. Je veux faire plaisir à vous premièrement, aux hommes secondement. **Je me consacre et dévoue pour jamais à votre divine volonté.** Je ne vous promets pas de vous servir toujours en cette maison bénie: j'en suis mille fois indigne, et cela dépendra encore de vous. Mais, que je sois ici ou ailleurs, et tant que j'aurai une volonté libre, je vous jure une fidélité inviolable et je veux que vous soyez le premier objet de ma pensée.

"O Marie! ma bonne Mère, qui n'avez jamais eu à cœur que la gloire de Dieu, soyez-moi favorable et soutenez-moi dans cette lutte que j'entreprends **contre mon cœur.** Mon bon Ange, c'est maintenant surtout que j'ai besoin de vos bons offices. Secondez-moi dans mon entreprise. Saint Joseph, saint Louis, saint François, saint Ernest, mes patrons, soyez mes coadjuteurs. Vous tous enfin, qui vous intéressez à la gloire de Dieu et au bonheur de l'homme, centuplez mon courage, afin que

**j'accomplisse toujours la sainte volonté de Dieu,** notre commun Père, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. Joseph-Louis-François-Ernest, par la grâce de Dieu enfant de Marie, frère de Jésus-Christ et héritier présomptif d'une couronne au ciel. — 8 novembre 1910, retraite mensuelle."

La ligne est lumineusement tracée: **Accomplir la volonté de Dieu!** Louis-Ernest ne s'en écartera pas. Cette volonté dût-elle comme il semble en avoir eu dès lors une lointaine intuition, lui signifier "qu'il ne doit pas servir Dieu dans cette maison bénie", il lui obéira, puisque cela "dépend encore d'elle."

A partir de ce jour, bien loin que sa conduite ait moindrement démenti sa résolution, chaque jour de sa vie la réalisa plus parfaitement, on pourrait dire, plus terriblement. Car pour y rester fidèle, il eut à traverser de dures épreuves, à briser son cœur, à fermer l'oreille aux pressantes réclamations de l'amour-propre en présence des actes que sa conscience considérait comme un devoir.

Par ce vœu, notre postulant s'était définitivement engagé dans la voie parfaite. En

effet, si les modalités extérieures de la sainteté diffèrent, à raison de la diversité des tempéraments et des desseins mystérieux de l'Artiste divin, la substance de la sainteté est immuable dans son fond, sinon dans sa forme; et cette substance, c'est l'union de la volonté de l'homme à la volonté de Dieu. Plus cette union est parfaite, plus le degré de sainteté est élevé.

Libre désormais des conventions de l'amour-propre et des soucis du respect humain, Louis-Ernest écrit peu après, dans un saint enthousiasme: "Venez maintenant, épreuves, persécutions, antipathies, moqueries, humiliations, maladies, afflictions de toutes espèces! venez les unes après les autres, deux à deux, toutes ensemble même: quel pouvoir aurez-vous sur celui qui n'a plus rien à cœur, si ce n'est d'être soumis à la volonté de Dieu!"

Cet appel à la souffrance était le prélude d'un thème que son existence entière développera sans interruption. Mais avant d'envoyer à une âme quelque épreuve d'un genre à part, il arrive souvent que Dieu la lui fasse pressentir et en quelque sorte désirer. "Mon

âme, écrit le postulant quelques jours plus tard, est altérée de souffrances et d'humiliations: mon Dieu, étanchez cette soif pour votre gloire et pour son bonheur!"

Patience, chère âme! tu en seras bientôt abreuvée. Mais l'humiliation et la souffrance qui t'attendent seront tout intérieures, elles t'abaisseront à tes propres yeux et te feront sentir la réalité de ton néant, car il faut une base solide à l'édifice qui doit s'élever très haut. Cette base, c'est la parfaite connaissance de soi-même.

L'histoire d'une vie surnaturelle n'est jamais sans démontrer les voies ingénieuses par lesquelles Dieu amène l'âme à la perfection qu'il lui a dévolue de toute éternité. Elle nous donne presque toujours le spectacle des épreuves intimes et des tentations qui sont les agents indispensables de la sanctification de l'âme.

Notre postulant ne doit pas échapper à cette loi générale. Peu après qu'il se fut abandonné sans réserve à la volonté divine, par un vœu spécial, une véritable tourmente d'âme se déchaîna pour lui, terrible, tenace, con-

tre laquelle il eut à lutter toute la première année de son noviciat. Les suggestions du démon s'unirent aux ténèbres intérieures pour le soumettre à ce qu'on appelle "la crise de la vocation." L'avenir qui, hier encore, s'ouvrait devant lui avec les sereines perspectives de son atmosphère pure et douce, irradiée sous les feux de l'ostensoir eucharistique, est aujourd'hui enveloppé dans un brouillard épais où les sentiers disparaissent, où les obstacles sont démesurément grandis, où l'âme se surprend à douter si l'appel de Dieu est véritable.

Sous l'effet de cette épreuve, Louis-Ernest écrit: "Si l'on me disait: allez-vous-en! ce n'est pas ici votre lieu, je m'en irais sans regret, parce que d'abord, je ne suis pas digne d'une si belle vocation; parce que ensuite, le bon Dieu n'abandonne personne de ceux qui se confient en lui, et que je sais avoir fait mon possible pour n'être pas indigne de cette sublime vocation."

Il semble qu'au début ce soit la claire vue de sa misère qui ait été sa pierre d'achoppement. Mais il a tôt fait de découvrir le piège, et avec ce candide amour de la vérité qui ne

lui permet aucune illusion, il se redresse lui-même: "Quand je ne suis pas content de moi, c'est l'orgueil qui en est cause. Je voudrais faire mieux pour m'admirer. Le bon Dieu fait bien de me montrer ce que je vaux, c'est-à-dire **rien**, afin que je ne me **monte** pas trop. Quand je serai assez humble pour désirer bien faire uniquement dans le but de plaire à Jésus, je réussirai. Tant que ce sera pour m'enorgueillir, j'espère que le bon Dieu ne permettra pas que je réussisse."

La tentation était vaincue. L'humilité du novice en sortit plus solide et plus confiante en la grâce divine: "Quand je pense, s'exclame-t-il, que je suis comme une brebis galeuse dans le blanc troupeau du Seigneur, et que ce bon Maître m'y a attiré lui-même! ah! je ne puis qu'espérer qu'il me guérira dans sa bonté!"

Après chaque période de combat intime, c'est l'impression de cette bonté de Dieu pour son âme qui lui est donnée plus lumineuse et plus douce. Il se "convainc toujours davantage de cette vérité que Jésus l'aime," et il en conclut qu'il doit l'aimer aussi sans me-

sure. Alors, des cris d'actions de grâce montent de son cœur étonné: "Non, il n'y a pas sur terre de créature plus favorisée que moi: que vous rendre, ô mon Dieu? toute ma vie, toute l'éternité ne sera pas assez longue pour vous bénir! Hélas! ma faiblesse et ma mauvaise nature me font souvent oublier votre bonté; ayez donc pitié de ce misérable et ne l'abandonnez pas à sa misère."

---

## CHAPITRE VI

### Le novice

I. Fidélité aux petites choses. — II. Combats intérieurs. — III. Le plus heureux du noviciat. — IV. L'adorateur.

C'est dans une de ces périodes d'accalmie intérieure que Louis-Ernest revêtit le saint habit, le 29 juin 1911, sous le nom de Frère Odilon. Sa joie se traduit dans les lettres qu'il écrit alors aux siens et dans ses notes: "Heureux jour, qui me mettez au service de Jésus! ah! je me donne à ce bon Maître sans regret, si ce n'est celui de donner si peu. Mais je ne puis faire plus. Seulement, je pourrai dans la suite **polir et perfectionner le don.**"

La difficulté, toutefois, n'est pas de se

donner en bloc, mais bien de ne pas se reprendre dans les humbles détails de la vie journalière: que dire de la tâche qui incombe à celui qui est décidé, non seulement à ne rien reprendre, mais, ce qui vaut mieux, "à polir et perfectionner le don?"

Notre novice, avec le sens éclairé qui le caractérisait, ne se proposa aucunement un idéal de sainteté incompatible avec les petites actions d'une vie obscure et cachée. Peu lui importait que la volonté de Dieu se manifestât pour lui dans de modestes devoirs ou dans certains gestes d'éclat. La fidélité aux plus menues observances de la règle et de la charité fraternelle fut sa première vertu. "Comment donc, se disait-il, je veux arriver à faire de grandes choses et je ne ferais pas les petites? Je veux devenir un instrument docile entre les mains de Dieu, et je ne serais pas maniable entre celles de mes supérieurs? Petite lampe de mes vertus, consume-toi dans le silence, si tu veux devenir plus tard un grand flambeau. Mon Jésus, cachez-moi dans votre Cœur. Marie, ma Mère, abritez-moi sous votre manteau afin que le monde

m'oublie, que je m'oublie moi-même sous votre protection."

Dès les premiers jours de son noviciat, le Frère Odilon s'appliqua plus que jamais à exploiter les trésors de renoncements que fournit la vie commune en religion. Son plaisir était d'aider les frères convers dans leurs travaux manuels. A la cuisine, où l'obéissance l'envoie, il passe son temps à peler des patates, assaisonnant cette occupation vulgaire d'un brin d'humour: "Par beaux, par mauvais temps, j'en pèle toujours autant!" chante-t-il avec un sourire. Comme il est heureux encore de pouvoir, au jardin, contribuer par son travail à la culture des fleurs d'autel!

Un jour, à l'issue d'une cérémonie solennelle à l'église, les novices sont invités à prêter leur concours au frère sacristain. Tous se portent du côté du chœur, pour dégarnir le trône eucharistique. Pauvre frère sacristain! il est en peine: personne pour lui aider à enlever les drapeaux et à faire le balayage de la nef! Le frère Odilon s'en rend compte... et pourtant, il serait bien plus doux à son cœur de travailler près de l'autel. Il n'hésite

pas devant ce léger sacrifice, et la charité fraternelle l'emporte: balai en mains, il fait la propreté de la vaste chapelle et, quand il se retrouve en sa cellule,il trace ces lignes: "Ma fatigue me rend joyeux. Je suis content de mon travail, parce qu'il est fait pour le bon Dieu. C'est ce qu'il y a de commode en religion: les actions les plus vulgaires ont autant de prix que celles du plus grand éclat, peut-être davantage. Quel bonheur de pouvoir dire: tout ce que j'ai fait aujourd'hui, je l'ai fait pour le bon Dieu. Oh! notre vénéré Père Eymard avait bien raison de dire que ce sont là des journées du ciel!"

Les premiers mois qui suivirent sa prise d'habit furent paisibles et consolés. "Je fais mes provisions, dit-il, pour les temps de disette qui ne sont pas rares." Ses batteries sont montées pour le combat qui s'apprête...

Emporté par cette ardeur, qu'il devait adoucir, mais qui le poussa à vouloir toujours atteindre le degré supérieur de la perfection, il ne cessait de déplorer ses misères et gémissait sur la lenteur de ses progrès en vertu. Dieu allait lui fournir des moyens d'ascension

rapide en lui présentant un nouveau genre de luttes. "Les Israélites, est-il dit dans les Saintes Lettres, bâtirent Jérusalem travaillant d'une main et tenant une épée de l'autre." (1) Ainsi en sera-t-il pour le Frère Odilon. La tentation ira loin. Elle lui fera longer des abîmes, sans pourtant le conduire jamais au découragement ni affaiblir son désir d'être tout à Dieu.

Il était entré dans l'arène où doivent lutter tous ceux qui entendent vivre à la façon des anges. Dieu voulut que sa vie religieuse ne fût pas exempte des tentations les plus douloureuses pour une âme noble et fière. Les cœurs les plus purs ne sont-ils pas souvent les plus tentés? alors ils croient avoir perdu leur blancheur et pensent que les épines qui les entourent déchirent leur corolle; mais en réalité elles leur sont plutôt un rempart de protection.

Secoué par des vents brûlants, notre pauvre novice lance des cris de détresse vers Notre-Seigneur: "Que vais-je devenir? où

(1) Esdras, IV, 17.

aboutirai-je avec de telles dispositions? O Jésus, vous avez souffert tous nos maux, mais vous n'avez pas enduré toutes nos craintes: non, vous n'avez jamais appréhendé d'être séparé de l'Amour divin! Pour moi, c'est mon plus grand supplice ici-bas d'être toujours exposé à vous trahir. Oh! ne le souffrez pas, Seigneur. Retirez-moi plutôt de ce monde. J'ai confiance en vous qui avez promis de ne pas "rompre le roseau fragile, de ne pas éteindre la mèche encore fumante."

Il songe alors à quitter la religion, se croyant trop sensuel pour exercer la fonction des anges... Mais, reconnaissant bientôt que ce sont là des "tentations folles", il se dit: Patientons en priant. Sa prière, c'est à la sainte Vierge surtout qu'il l'adresse: "O ma Mère, lui dit-il, voyez ma détresse; ne souffrez pas que l'ennemi ait un brin de satisfaction dans l'issue de cette affaire. Que tout soit à sa confusion. Ecrasez-lui encore la tête à ce maudit serpent!" D'autres fois, il la supplie de le garder au service eucharistique de Jésus, déposant entre ses mains maternelles l'affaire de sa vocation: "Si vous n'étiez pas là, ma bonne Mère, je me désespérerais.

mais vous êtes mon espérance et mon avocate!"

Pressé d'employer les moyens énergiques, notre novice demande la permission de se livrer aux austérités corporelles: "A de grandes passions comme j'en ai, il faut opposer de grandes mortifications. Il le faut! il le faut!" Mais son confesseur ne prend point le change et ne lui permet pas de satisfaire son désir. L'obéissance du pénitent touche le cœur de Dieu. Un mince filet de lumière traverse sa nuit: "Si j'étais à toi, malin esprit, tu ne serais pas si acharné à ma perte. Mais tes instances me font bien voir que je ne suis pas en état de péché. Et je ne veux pas l'être. Tu perds ton temps ici. Je te montrerai qu'avec la grâce de Dieu, l'on a rien à craindre de toi."

En dépit de ses luttes intimes, le Frère Odilon conserve une pleine maîtrise de lui-même qui le rend aimable autant que généreux et dévoué.

"Quel est le plus heureux du noviciat?" demande un jour le Père Maître à la conférence, s'adressant successivement à chacun

de ses novices: "Je ne saurais dire..." fut la première réponse. "Vous pouvez toujours juger un peu d'après l'extérieur: que vous en semble?" — "Le Frère Odilon!" — Bref, l'interrogatoire terminé, le Frère Odilon est élu à la majorité absolue des suffrages comme paraissant être "le plus heureux du noviciat."

Heureux, il l'était effectivement. Seule la surface de son âme était troublée. Dans la partie profonde de lui-même, il goûtait la paix et la joie d'une bonne conscience. Et le Seigneur, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, lui accorde parfois, après des assauts pénibles, certaines grâces intérieures qui le consolent de tout. "A l'adoration cette nuit, écrit-il, j'ai éprouvé un sentiment poignant de la bonté de Notre-Seigneur: c'est incroyable comme cela m'a ravi! Je ne me possédais plus!"

Une autre fois, c'est un éclair soudain qui illumine sa voie, à l'occasion de la profession d'un confrère: "Pour moi, se dit-il, je veux faire comme lui et me donner tout entier à Jésus-Hostie, et pas ailleurs qu'ici, dans cette petite société encore dans les langes.

Oui, Seigneur, je vous prouverai ma fidélité en demeurant ici jusqu'à ma mort, **à moins que vous n'en ayez décrété autrement!"** Sa fidélité, il la prouvera à Dieu, non pas en demeurant dans la Congrégation, mais en acceptant de suivre une autre voie que lui tracera plus tard la volonté divine, cette volonté à laquelle il a voué sa vie en entrant en religion.

L'apaisement se fit peu à peu dans l'âme du cher novice, mais sa vocation devait subir d'autres assauts, moins tenaces, dont il triompha avec moins de difficultés. Il avait fait un an de noviciat lorsque sa famille se trouva dans une gêne momentanée (1). Lorsqu'il songea que son père, dépassant la cinquantaine, devrait s'astreindre encore aux rudes labeurs de son métier, gagner péniblement, comme aux jours de sa pleine vigueur, la vie de la famille, son cœur filial fut profondément affligé. Il avait déjà tant souffert de ne pouvoir aider les siens! Mais pour étouffer la tentation dès le début, il se rappela avec quel-

(1) La chute du Gouvernement Laurier privait son père d'un emploi qu'il avait exercé quatre ans.

le générosité ses bons parents l'avaient sacrifié à Dieu, alors qu'ils auraient eu grand besoin de ses services.

Tout récemment encore, sa mère ne lui avait-elle pas écrit: "Je ne t'ai vu qu'une heure, l'autre jour, et c'est comme un rêve pour moi. Il me semble qu'il aurait fallu que je te presse entre mes bras bien fort, pour me rassasier un peu. Mon sacrifice est fait, mais la nature l'emporte quelquefois. Je te disais qu'en chaque famille il fallait un "benjamin." Eh bien! chez nous, c'est toi! Ah! si tu pouvais venir passer huit jours avec nous durant les vacances! Mais non: que la sainte volonté de Dieu se fasse. Je le remercie tous les jours de t'avoir choisi. Prie pour chacun de nous, pour que nous aimions beaucoup le bon Dieu. . . ." Allait-il donc être moins généreux que sa mère? et puis n'était-ce pas un rôle qu'elle-même lui assignait, en l'engageant à prier pour les siens? comment, du reste, les aider mieux dans leurs épreuves?

Son père lui-même, quelques mois plus tôt, lui avait communiqué ses vues à ce sujet, dans une lettre où il témoignait assez le dé-

sir de sa persévérance au service de Dieu: "Tu vas manquer énormément à Charles, durant les vacances; et non seulement à lui, mais à tous... Je m'arrête ici, de peur de t'affliger en créant chez toi l'impression que nous regrettons quelque chose. Non; notre sacrifice est fait comme le tien, généreusement. D'ailleurs, à ce sacrifice, il est des compensations que nous apprécions hautement, ta mère et moi. En effet, qu'y a-t-il de plus doux au cœur d'un père, et surtout au cœur d'une mère, que la pensée, l'espérance d'avoir un prêtre dans sa famille? Ce fut de tout temps le rêve caressé de ta mère, et dès aujourd'hui cette perspective lui fait goûter un bonheur de tous les instants..."

Une autre tentation, qui ne fit qu'effleurer son âme, lui vint de son amour ardent pour son pays, pour sa langue et sa nationalité.

Il a choisi comme thème de distraction utile, pour ses loisirs, la lecture de "l'Histoire du Canada." (1) Il en est émerveillé. Le récit des faits prodigieux, des actes de bravoure

(1) Garneau.

et d'héroïsme accomplis par nos ancêtres avive dans son cœur la flamme sacrée du patriotisme et fait monter la fièvre à son cerveau. De nos jours encore, notre race n'a-t-elle pas à lutter, bien que sur un autre terrain et avec d'autres armes? N'y a-t-il pas chez nous des luttes de nationalité où les intérêts même de notre religion sont en jeu?

Et, tandis qu'il se fait à lui-même pareilles réflexions, notre novice se demande s'il ne travaillerait pas à la gloire de Dieu plus efficacement sur le terrain social que sur le terrain religieux.... Mais voici la retraite mensuelle... Dans le recueillement de la prière, au pied de l'ostensoir, il perçoit, au fond de son âme, un reproche analogue à celui que saint Jérôme entendit un jour tomber des lèvres du souverain Juge: "Vous êtes un cicéronien et non un chrétien, parce que votre cœur est où vous avez votre trésor." On sait que la lecture de Cicéron faisait alors les délices de Jérôme plus que celle des Prophètes.

Au cours de cette journée de retraite, le Frère Odilon reconnaît que la lecture de no-

tre histoire nationale et religieuse est devenue pour lui une passion qui le distrait. "J'en suis fou, écrit-il... Il n'y a pas de mal à cela en soi, mais en être épris au point d'en perdre la tête, voilà ce qui est blâmable." Et son esprit judicieux lui dicte la résolution suivante: "Je n'abandonnerai pas tout à fait cette lecture, mais je la ferai dans un but religieux et non purement patriotique, en admirant la miséricordieuse conduite de la Providence à l'égard de notre peuple."

Son ardent patriotisme, du reste, ne s'en trouva jamais affaibli. Il faisait des rêves ambitieux pour la gloire religieuse de ses compatriotes, allant jusqu'à espérer que si une nation devait être immolée pour sa foi avant le second avènement de Jésus-Christ, ce serait la nôtre: elle en est digne, disait-il, autant qu'une nation peut l'être.

Voici comment il raconte lui-même une tentation qui lui survint, au cours de la première année qui suivit sa profession temporaire:

"La patrie m'est chère au suprême degré, et quand je vois ces fanatiques orangistes qui

font tous leurs efforts pour effacer notre nationalité et détruire de ce sol notre religion, il me prend l'envie d'aller les égorger tous!' J'étais donc sur le point de me décider à ne pas renouveler mes vœux. Mais dans une méditation, ces paroles de notre vénéré Père Eymard m'ont frappé: "Jésus aurait pu sauver le monde avec éclat, en foudroyant les méchants et en attirant tous les peuples à Lui par son éloquence irrésistible: mais il a préféré nous sauver par l'humiliation et le mépris, par la souffrance et les abaissements, et il continue dans l'Eucharistie à sauver les âmes par l'anéantissement de lui-même."

"Je me suis mis à penser que si je sortais avec le dessein de secourir notre peuple, ma conduite serait bien loin d'être conforme à celle de Notre-Seigneur. Ce serait une fausse démarche. Non, je ne quitterai pas ma vocation; mais aussi, je ne renoncerai pas à l'idée de secourir ce qui m'est le plus cher au monde. Je travaillerai à l'accomplissement de la glorieuse destinée de ma nation, en m'immolant par la vie religieuse la plus cachée possible. Ce sera là ma mission. Elle est belle et sainte; elle se concilie fort bien avec

notre genre de vie de prière. Notre peuple doit être eucharistique avant de monter sur le bûcher. Il doit apprendre à se nourrir du Pain des forts, avant d'aller au combat."

Au milieu des luttes qu'il a soutenues durant la première période de son noviciat canonique, le Frère Odilon n'a pas perdu de vue l'idéal de sa sanctification. Au plus fort même de la tourmente, sa générosité s'exalte: "Rien ne m'empêchera, dit-il, de travailler à ma perfection; ni le démon, ni le monde, ni la chair ne me détourneront de ce but!"

Aussi est-il en mesure de se rendre le témoignage suivant, lors de sa retraite annuelle de 1912: "Cette année, j'ai travaillé sur l'humilité d'esprit et de cœur: le sujet était vague, mais il m'a été utile. Je n'ai pas trop recherché mes aises ni mes satisfactions personnelles: quelques petits manquements par ci par là, aussitôt rachetés par des privations et de légères pénitences corporelles. Je n'ai pas omis une seule fois ma préparation à l'adoration. Je n'ai nulle rancune contre aucun de mes frères et il ne m'est jamais arrivé de critiquer l'autorité. De plus, j'ai soutenu de for-

tes tentations... Oh! j'en tremble encore! Mais j'ai tout traversé, ô mon bon Maître, sans aucune blessure: soyez-en loué et remercié à jamais!"

Dans la vie des âmes privilégiées, Dieu alterne d'ordinaire les allégresses et les déchirements. L'année qui séparait encore notre novice de sa première profession fut plus calme et riche de consolations intérieures. Le Frère Odilon se sent vraiment chez lui au prie-Dieu de l'adoration. Il écrit un jour à sa petite sœur: "Je me trouve en plein dans mon affaire au pied de l'ostensoir: oui, j'y goûte un bonheur qui me dégoûte de tout. Tellement (je ne le dis qu'à toi), je suis tellement ennuyé des choses de la terre, que je m'enfuirais au loin dans les bois, si j'y pouvais emmener Notre-Seigneur!"

Nulle fatigue, nulle souffrance physique ne le peuvent dispenser du grand devoir de l'adoration. Il trouve même qu'on le ménage trop pour la garde de nuit, et il s'en plaint aimablement au R. Père Maître. Au moins, trouvera-t-il à se rattraper lorsqu'un de ses confrères est malade, en s'inscrivant à sa pla-

ce sur le cahier de l'adoration nocturne. Il considère comme un immense honneur de servir le prêtre à l'autel, dans quelque fonction liturgique que ce soit. "Il me semble, dit-il un jour, qu'il n'y a rien que je ne sois prêt à faire, à entreprendre, à souffrir pour Jésus au Saint-Sacrement."

Le voilà qui éprouve une ambition insatiable pour amasser des biens spirituels. Tel un avare qui suppute ses trésors, le Frère Odilon fait un jour le relevé de ses profits hebdomadaires: "Cette semaine, écrit-il, j'ai assisté à quinze messes dont j'ai servi la moitié. J'ai communié tous les jours, j'ai fait vingt heures d'adoration, récité dix chapelets, assisté à dix saluts du Saint-Sacrement et aux offices récités en chœur; et au travers de tout cela, des prières vocales et des lectures pieuses à profusion. J'ai pu aussi soigner mes préparations à l'adoration. Voilà autant de bonnes choses dont on ne peut jouir dans le monde. C'est pourquoi je ne suis pas près de quitter de moi-même la religion."

Maintenant, du reste, il est parfaitement rassuré quant à la réalité de l'appel divin sur

lui. Lorsqu'il a exposé ses tentations et ses inquiétudes au R. Père Maître, celui-ci a répondu: "Vous n'avez pas raison de douter de votre vocation." Une autre fois, c'est le R. Père Supérieur qu'il consulte et ce dernier lui dit "d'être tranquille sur ce point." Alors, le novice se livre à la joie. "Parole de confesseur: parole de Notre-Seigneur! parole infaillible et extrêmement consolante! Deo gratias! Deo gratias!"

Plus que jamais il s'attache à sa vocation: "Que puis-je ambitionner de mieux que de vivre et mourir pour Jésus-Hostie? Quelqu'un a-t-il un meilleur sort que moi? non, personne n'a plus raison d'être heureux!" C'est la joie qui succède à l'épreuve, la lumière à la nuit. En la personne du Frère Odilon se réalisent ces belles paroles d'un auteur spirituel: "Quand une âme s'est offerte à Jésus, Jésus l'accepte, il frappe, il la cloue à la croix; mais lorsqu'il voit le sang couler, l'âme se fondre, son Cœur divin se brise. Il n'a pas le courage de continuer ce douloureux crucifiement; il s'arrête, il s'approche et, en un instant, il comble l'abîme creusé par la souffrance. Et l'âme est tellement transportée,

qu'elle supplie Dieu de lui épargner la joie, comme d'autres supplient Dieu de leur épargner la douleur."

Ainsi en va-t-il de notre pieux novice: "Eh, bon Maître! bon Maître! s'écrie-t-il un jour, cessez donc de m'inonder de tant de consolations! Vous savez bien que je ne puis rien faire en retour, que je vais encore abuser de vos grâces." Il est maintenant trop averti des voies divines, pour ignorer que ces grâces sont parfois l'annonce de prochains sacrifices et la meilleure préparation aux renoncements qu'elles imposent. Aussi, tout son désir est-il de leur faire produire, par l'immolation de lui-même, le maximum de rendement pour la gloire de Dieu." Qu'est-ce que vous me voulez donc, Seigneur, et quel est votre dessein en me comblant d'une joie intérieure si intense? à quel sacrifice me préparez-vous? quel renoncement désirez-vous de moi? Je suis disposé à tout, bon Maître: un mot, un signe, et je vole à l'accomplissement de votre volonté. Avec votre grâce, tout m'est possible."

Les faveurs spirituelles dont il est comblé, loin de lui être un écueil, comme il arrive par-

fois aux âmes mal affermies dans la connaissance d'elles-mêmes, le font grandir en humilité autant qu'en amour de Dieu. Ceux qui l'entourent, et plus encore les confidents de son âme, ne peuvent méconnaître le travail de la grâce dans l'œuvre de sa perfection. Mais lui, se reconnaissant indigne de la moindre estime, s'alarme des éloges qui peuvent lui être adressés. On trouve là-dessus une note éloquente que le futur profès écrit à la fin de son noviciat: "Le Révérend Père Supérieur me dit pour m'encourager qu'on n'a rien à me reprocher, qu'au contraire, le R. Père Maître est très content de moi... Mais vous savez, Seigneur, combien de "coches" j'ai faites et quels justes reproches l'on pourrait m'adresser. O bon Maître, va-t-on être pris aux apparences? allez-vous le souffrir? ma suffisance, pourtant, n'est-elle pas assez palpable pour qu'aucun ne l'ignore?"

---

## CHAPITRE VII

### Le religieux profès

I. Vie intérieure. — II. Toujours la volonté divine. — III. Sous les auspices de Notre-Dame du Saint-Sacrement.

Ce fut dans les dispositions que l'on vient de décrire que le Frère Odilon prononça ses premiers vœux pour un an, le 30 juin 1913. Dans la Congrégation, les religieux profès devaient renouveler ces engagements temporaires pendant trois ans, avant d'émettre la profession perpétuelle.

Deux jours avant la cérémonie de son oblation, le novice décide de ne donner à ses parents que de bonnes paroles comme souvenir de ce grand jour, sacrifiant le plaisir

de leur offrir quelques-unes de ces jolies images qu'on a mises, pour cette fin, à la disposition des novices. "J'ai tout livré à Notre-Seigneur; pourquoi ne pas commencer tout de suite à lui immoler jusqu'aux moindres satisfactions du cœur?" Telle est sa pensée. Elle se traduit d'autre manière lorsque, le lendemain, son Père Maître lui demande quel cadeau il pourrait bien lui faire à l'occasion de sa profession: "Oh! dit-il, s'il pouvait me pousser plus fortement vers vous, Seigneur, et vous attirer toujours davantage en moi! que puis-je désirer de plus? C'est vous, ô Jésus, que je souhaite posséder, et vous à l'exclusion de tout le reste."

La ferveur du novice, loin de se ralentir après sa profession, semble prendre de nouveaux accroissements. Les luttes ont cessé: le religieux en profite pour affermir son âme dans la pratique des vertus intérieures. Il y travaille avec un courage renouvelé. "Je suis disposé à tout souffrir, déclare-t-il, pour acquérir la vie d'intimité avec Jésus au saint Sacrement. Quand même je réussirais en tout, si je ne fais rien en ce sens, je perds mon temps, je me trouve en dehors de ma voie.

Oui, je dois aimer Notre-Seigneur comme saint Jean l'aimait, ou encore comme saint Paul: que ferai-je pour cela? ah! que ferai-je donc?"

C'est à partir de cette époque qu'il éprouve tout ce qu'il y a de force et de suavité, non seulement dans l'abandon parfait au bon plaisir divin, mais dans cette recherche continue, angoissée, que donne le véritable amour. Défiant de lui-même, il se tourne vers l'Auteur de tout bien pour y chercher la réponse aux anxiétés de son âme. Il découvre alors en l'Eucharistie la clef du succès dans l'œuvre entreprise: "C'est mon principe le plus arrêté, écrit-il, que de moi-même je ne puis rien dans l'ordre du salut, mais avec l'Eucharistie, tout est possible. Sans l'Eucharistie, je pourrais peut-être vivre passablement en sauvant les apparences, mais ça n'irait pas loin. Tandis que, si je communie, je marche vaillamment au sentier de la perfection."

Pour prémunir sa vie intérieure contre tout danger, il s'impose des sacrifices: "Il est bien entendu, lit-on dans ses notes, que toutes les fois que les promenades à l'extérieur seront libres, je n'irai pas: c'est ici

qu'on est le plus religieux du saint Sacrement." Depuis un an, lui et ses confrères suivent leur cours de philosophie chez les RR. Pères Jésuites, ce qui les met dans la nécessité de sortir tous les jours. Ces allées et venues à travers la ville bruyante sont le cauchemar de notre scolastique. L'étude, étant déjà contraire à ses goûts naturels, lui est doublement méritoire. Mais il en prend courageusement son parti, et, bien qu'il lui arrive parfois de dire là-dessus son opinion franche et sincère — chose qu'il se reproche ensuite — la paix de son âme n'en est pas troublée. "Ah! qu'il fait bon, dit-il, de n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu; de n'avoir de confiance qu'en Dieu; de n'avoir d'amour que pour Dieu! Il est si bon notre Père du ciel! comment pouvoir se défier de son amour?"

Cette joie intérieure a parfois encore de légères éclipses, mais elles sont passagères. Il arrive, en effet, que le jeune religieux, songeant au sacerdoce, hésite à s'y engager. Le poids de cette gloire l'effraie. "Il me semble qu'il n'y a pas de bon sens que je sois prêtre un jour, dit-il. Jamais je ne me suis cru capable de cette dignité. Je ne sais si je ne fais

pas la plus grosse bêtise en marchant, ou plutôt en me laissant conduire vers ce but... Oh! il n'y a pas de bon sens!"... Mais cette suggestion de l'ennemi cesse de le tourmenter dès qu'il a ouvert son âme au directeur de sa conscience. "Laissez faire, lui dit ce dernier; ce n'est pas à vous à voir à cela. Le bon Dieu ne vous demande pour le présent que de vous laisser conduire." — A quoi l'obéissant religieux répond: "Accomplir mon devoir au jour le jour et me laisser porter... rien de moins compliqué. O le précieux programme! comme il est clair et facile!"

Toutefois, lorsqu'il s'agit, quelques mois plus tard, de recevoir la tonsure, le Frère Odilon éprouve des craintes. Plus que jamais, il est tenté de se faire frère convers. De nouveau, l'autorité du confesseur intervient, et dès qu'il connaît la volonté divine à son égard, il se livre à la joie. Nous en revenons toujours à ses notes manuscrites, qui nous peignent si exactement ses dispositions: "Je puis faire un grand pas, le premier, vers le sacerdoce: mon directeur m'y encourage. *Deo gratias!* Mon Dieu, c'est encore un témoignage de votre

bonté. O bon Maître, ô mon bon Maître! il est donc bien vrai que votre miséricorde n'a pas de limite. Oui, c'est pour le coup que je serai vôtre. Ah! qu'il fait bon se confier sans réserve à votre amour, par le moyen de ceux qui tiennent votre place. Rien n'est plus assuré que de marcher sous leur conduite. C'est vous, Seigneur, qui les inspirez! *Magnificat anima mea Dominum!* Mon père m'a donné des raisons comme quoi je pouvais avancer sans crainte, mais s'il m'avait dit simplement: Marchez avec confiance! j'en aurais eu assez." Mais il est trop bon. ah! mon Jésus, bénissez-le!"

Le 9 novembre 1913, Louis-Ernest reçoit la tonsure cléricale. Il dévoile à sa sœur le vrai motif de sa joie en cette circonstance: "Tu le vois, ma bonne, écrit-il, me voilà en route pour le sacerdoce. Est-ce heureux? est-ce dommage? En soi, cela est indifférent. Mais ce pour quoi l'on peut se réjour, **C'est que tout s'accomplit selon la volonté de Dieu.** Prie, ma chère, afin que je ne recule pas par lâcheté et que cette volonté de Dieu s'accomplisse en moi **librement, jusqu'au bout.**"

Il est évident que, dans la poursuite de sa vocation, le Frère Odilon tient les yeux constamment fixés sur cette aiguille indicatrice: la volonté de Dieu. C'est à travers ce prisme divin qu'il considère toutes choses. Il en est venu, semble-t-il, à ne pouvoir jouir que de l'accomplissement du vouloir divin, soit en lui-même, soit dans les autres. Ecoutons plutôt ce qu'il en écrit, vers cette époque, à l'une de ses sœurs religieuses. Cette lettre mérite d'être citée intégralement, car elle nous donne l'esquisse parfaite de sa physionomie morale:

"Après cette bonne journée (il est 7 heures p. m.), il faut que je vienne te faire part de mon bonheur. Oui, je suis heureux, chère sœur, et je ne crois pas que personne sur terre goûte plus de joie que moi. Si bien que parfois je crains de trouver dès maintenant ma récompense dans mes œuvres; et il arrive cette chose étrange que mon bonheur même m'est une cause d'inquiétude. Mais, tu comprends, ce n'est pas long, et je me raisonne. Ce n'est pas ma faute si je goûte tant de douceurs au service du bon Maître: c'est Lui qui se montre trop bon. Alors, tant pis! Il sera obligé de me payer doublement. Cependant, je suis sûr

qu'une telle obligation ne choque pas un si tendre Seigneur: il nous aime tant! et qu'est-ce qu'il désire, sinon de nous voir contents à son service?

"Aussi, je le suis, ma chère sœur, et j'aurais bien tort de ne pas être heureux. Aujourd'hui, depuis ce matin jusqu'au souper, j'ai ardûment travaillé. Nous avons orné de notre mieux, pour la fête anniversaire de Jésus, son trône d'exposition. Dans le monde aujourd'hui, plusieurs ont travaillé rudement aussi, mais personne n'a gagné un salaire aussi élevé que le mien. Qu'est-ce, en effet, qu'une, deux, trois, cinq, dix piastres, au prix de la moindre somme de mérites pour le ciel? Ah! quand j'y pense, j'en frissonne de contentement. Tiens, je ressens quelque chose d'indicible que je ne puis définir... C'est comme un mouvement d'enthousiasme qui nous transporte dans une atmosphère nouvelle et nous inonde de douceurs inouïes, de tressaillements tout spirituels... Il faut avoir éprouvé ces sortes de sentiments pour les comprendre...

"Oh! qu'on est heureux en religion de ressentir, ne fût-ce qu'une fois par an, de pa-

reils élans vers le ciel! Car il me semble que cette joie de **faire la volonté de Dieu** (je veux dire qu'elle est produite, cette joie, par la pensée qu'on a fait le **bon plaisir divin**) est ce qui se rapproche le plus de la béatitude céleste. Et je ne crois pas que le bonheur des élus diffère beaucoup du bonheur de celui qui s'efforce **d'accomplir la volonté du bon Dieu ici-bas.**

"Et pense donc, ma chère petite sœur, le monde se demande comment on fait pour vivre ainsi en religion. Il croit que nous sommes bien à plaindre de n'avoir pas à notre portée les fades satisfactions que le siècle fournit à ses pauvres amateurs. C'est bien lui plutôt dont le sort est pitoyable, puisqu'avec un cœur fait pour goûter un bonheur infini, les mondains s'amusent à glaner les tristes joies du siècle: pauvres gens! Pour nous, remercions bien Notre-Seigneur de nous avoir détrompés, en nous plaçant près de Lui, à la source des vraies joies, douceurs et tendresses. Bonjour, chère enfant, Je t'aime beaucoup en notre commun bon Maître."

Si nous voulons aller plus avant dans

l'âme du jeune religieux, parcourons les lignes suivantes qu'il traçait, relativement à cette époque de sa vie religieuse, alors qu'il déplorait plus tard une période de refroidissement au service de Dieu:

"Je ne marche pas aussi assidûment en la présence de Dieu. Autrefois, je me retournais fréquemment vers Dieu. Autrefois, comme sa divine présence me réconfortait, et comme j'étais transporté de joie lorsque, seul devant lui, je m'acquittais de quelque travail pénible, que je faisais une pénitence dont il était seul le témoin! Je me plaisais à être ignoré, méconnu, oublié, méprisé. La pensée du bon Maître, la certitude qu'il me connaissait et lisait dans mon cœur mon désir de lui plaire en tout, son souvenir étaient ma suprême consolation. J'avais confiance en sa bonté. Je m'abandonnais tout entier à sa miséricorde. Et ce doux commerce avec Lui me portait à mieux agir, à n'être pas moins fidèle en secret qu'en public. Peut-être même étais-je plus pur, plus circonspect dans la solitude que partout ailleurs, puisque je sentais mieux la majesté de ce bon Maître qui me regardait. O mon âme, rétablissons ce commerce si saint, si fruc-

tueux."

Nous avons parlé de la dévotion de Louis-Ernest envers la sainte Vierge. Nous y revenons. Avec l'amour de l'Eucharistie, l'amour de la sainte Virge constituait le fond de sa vie intérieure. Le 15 janvier 1914, il se consacre à Notre-Dame du Saint-Sacrement par un acte formel approuvé de son directeur. Il écrit alors: "Là, je suis heureux, non d'un bonheur sensible mais réel. Je viens, avec l'assentiment de mon père spirituel, de me constituer l'esclave de Notre-Dame du Saint-Sacrement. Il me semble qu'il n'y a rien de mieux. O Mère, ô bonne Mère, être à vous, n'avoir plus affaire qu'à vous qui êtes toute miséricordieuse, quelle bonne chose! Le bon Dieu maintenant sera bien obligé de faire taire sa justice, puisque je suis tout vôtre. Mais aussi, désormais, je ne pécherai plus. Autrement ce serait me moquer de vous. Agréez ma bonne volonté, douce Souveraine."

Avec sa mère du ciel, il agit comme un enfant. "Quand je regretterai d'avoir vieilli, se dit-il, je n'aurai qu'à rajeunir, à redevenir enfant selon le conseil de Notre-Seigneur. Pour

cela, ranimer mon amour envers la très sainte Vierge. Elle est la reine et la bonne maman des petits. Oh! puissé-je dans mes peines toujours m'aller cacher dans les plis de sa robe! Il fait si bon recevoir vos caresses, tendre Mère."

Il écrit encore, avec l'audace d'expression qui lui est personnelle: "Rien ne choque tant le démon que de nous voir honorer Notre-Dame. Ça le met à la torture. Ah! tu n'as pas fini, maudit serpent! car je n'aurai pas de repos que Marie ne m'ait admis au nombre de ses plus dévoués serviteurs. . . Essaieras-tu à me mordre au talon? Est-ce que je n'aurai pas le plaisir de te vaincre? Tu peux t'agiter à loisir, vilaine bête: Notre-Dame avec moi t'écrasera de nouveau la tête!"

---

# CHAPITRE VIII

## L'épreuve

I. Suspension des études cléricales. — II. Au Juvénat de Terrebonne. — III. L'éducateur modèle.

Cette année 1911, qui s'ouvrait pour notre religieux sous les auspices de Marie, devait lui être singulièrement fructueuse au point de vue spirituel. De même que sa consécration à la volonté de Dieu avait été suivie de luttes intérieures nécessaires au développement de ses vertus religieuses, de même sa donation à la Reine du Ciel sera comme la préparation à de nouvelles épreuves qui affermiront ces vertus, comme on voit les arbres secoués par la tempête plonger plus avant leurs racines vigoureuses dans le sol.

A sa dernière retraite annuelle, le Frère Odilon s'était mis bien en face de lui-même, et là, dans le recueillement et la sincérité de son cœur, il s'était demandé ce qui pourrait bien désormais entraver sa vocation et nuire à sa persévérance. Avec cette loyauté qui constituait le fond de son caractère, il avait mis le doigt sur le point faible de son âme: "Mon plus grand supplice en religion serait de me voir méprisé de mes supérieurs. Oh! qu'il me serait difficile de persévérer alors!"

Cette découverte n'est-elle pas de nature à le faire réfléchir sérieusement? n'y voit-il pas une disposition formellement opposée au concept qu'il s'est fait de la sainteté, lorsque, nouveau postulant, il s'engageait "à plaire à Dieu premièrement, aux hommes secondement?" Certes, il le sait, il le voit... Mais Dieu le voit mieux encore. Et dans sa paternelle sollicitude pour cette âme qui le cherche sincèrement, il fournira le remède au mal. Il présentera à son fidèle serviteur le calice que sa pauvre nature redoute. Disons tout de suite ce que fut cette épreuve.

Au mois de mai, le Supérieur Général de

la Congrégation arrivait de Rome à Montréal. Avant même qu'il eût pu rencontrer le Très Révérend Père dans une audience privée, le Frère Odilon avait appris à le connaître, soit dans ses conférences, soit aux récréations où il se faisait tout à tous, particulièrement avec les scolastiques. On sait avec quel élan son cœur filial était capable de se livrer à un père qui laissait deviner en lui une si affectueuse condescendance à l'égard des plus humbles de sa grande famille. Aussi bien, éprouva-t-il, non sans raison, pour son prémier supérieur, un profond sentiment de respect et de tendresse filiale. Toutefois, lorsqu'il fut admis à lui parler privément, l'occasion ne lui étant pas offerte de s'épancher librement, le "démon de la timidité," comme il s'exprime lui-même, lui ferma la bouche.

Quelques jours plus tard, il répare son défaut de simplicité en écrivant au Très Révérend Père une longue lettre où il lui expose, outre ses doutes sur son appel au sacerdoce, les répugnances qu'il éprouve pour un système d'études qui lui impose des sorties quotidiennes. Il observe aussi qu'il se sent capable de faire plus de deux adorations nocturnes par se-

maine. Ce devoir accompli, le Frère Odilon se sent apaisé, l'âme tranquille. "Je me suis fait connaître tel que je suis dans ma direction écrite à notre Très Révérend Père. J'ai dit tout ce que je croyais devoir dire: *nec plus, nec minus*

Hélas! comme il arrive souvent, ces questions d'ordre intime, qui pourraient facilement s'éclairer à fond de vive voix, se compliquent de difficultés inattendues lorsqu'elles sont traitées par écrit. Pour juger de la fermeté de cette vocation qu'on supposa ébranlée, les supérieurs crurent devoir la soumettre à une rude épreuve, dont elle sortira au reste fortifiée par l'humiliation.

Notre-Seigneur y prépare le Frère Odilon par un surcroît de grâces sensibles qui le font s'écrier, peu de jours auparavant: "Que je suis heureux dans ma sainte vocation! Comme Notre-Seigneur s'est montré bon pour moi! O mon Dieu, je n'en reviens pas! dire qu'une telle vie est mon partage! O doux Sauveur, comment vous remercier? ah! vous me voulez à vous. Eh bien! je me donne à vous, mais sans partage, sans réserve. Je vous écouterai,

bon Maître, je vous serai docile, **que vous me parliez par mes supérieurs ou par** tout autre moyen. Je me rendrai sans retard à votre appel. . ."

Cet appel le convie, deux jours plus tard, au pied de la croix. Le 4 septembre (1914) il reçoit son obédience comme professeur au Juvénat de Terrebonne. Cette obédience suspend ses études cléricales et retarde de façon indéfinie sa marche vers le sacerdoce. Comment la reçoit-il? c'est ce qu'il importe de savoir. Suivons-le dans cette période qu'il appelle "une étape scabreuse de sa pauvre vie."

"Encore un saut périlleux, écrit-il, que le bon Dieu me fera sans doute la grâce de traverser sans y laisser ma peau, c'est-à-dire sans y perdre ma belle et sainte vocation." Chez lui, nulle récrimination, nul blâme. Il n'impute qu'à lui-même cette épreuve et il se demande: "Quand est-ce que je cesserai de me créer des embarras?"

Le lendemain, 5 septembre, il est rendu à Terrebonne. Le jour même, il informe les siens de ce brusque changement: "L'obéissance m'envoie ici pour y faire une année de clas-

se. Je me résigne sans trop de peine à ce retard, et j'espère que vous ferez de même. Tout ce que le bon Dieu veut ne peut être que bon: c'est vous, chers parents, qui me l'avez enseigné; pratiquons-le." C'est ainsi que toujours, dans ses plus grands sacrifices, il garda cette aisance et cette simplicité qui en cachent l'effort et même l'apparence.

Toutefois, son cœur était brisé, Ce dénouement inattendu l'atterrait, et Dieu permit qu'il y vit tout d'abord une irrémédiable disgrâce de la part de ses supérieurs: c'était l'épreuve qu'il avait le plus redoutée. Il s'en ouvre de la façon suivante au révérend Père Supérieur de Montréal: "On essaie maintenant de me consoler, lui écrit-il, en me laissant entendre que je ne serai pas retardé pour la prêtrise; mais qu'est-ce que cela m'importe, au fond? ce n'est pas cette flèche qui me transperce le cœur. Ce qui m'écrase, c'est de sentir cette espèce de malédiction de mon Très Révérend Père suspendue sur moi. C'est de me trouver en mauvaise situation vis-à-vis de mon premier père. Voilà l'unique cause de mon supplice. Car j'ai un cœur, et ce cœur

est plus sensible que ne le sont beaucoup d'autres...."

Il importe ici de faire remarquer que ces accents d'une âme aux prises avec l'épreuve nous peignent plutôt l'étendue de son affliction intime, que les faits eux-mêmes pris dans leur réalité concrète. Le pauvre Frère Odilon s'aggrave à lui-même la porté de cette sanction. Il oublie qu'en le nommant professeur, en lui confiant l'éducation des futurs prêtres-adorateurs, le Très Révérend Père Général lui prouve assez qu'il ne le juge pas de façon absolument sévère et qu'il lui donne, par le fait même, un vrai témoignage de confiance et d'estime, tout en mettant sa vocation à l'épreuve.

Heureusement, au milieu de l'affliction qui le submerge, une voix autorisée rassure son âme. C'est celle de son directeur spirituel qui l'engage à supporter courageusement la croix et à voir une volonté mystérieuse de la Providence dans les faits douloureux qui le concernent. Ces paroles réconfortèrent notre scolastique. De plus, le nouveau Supérieur de la maison de Montréal, récemment nommé

à cette charge depuis le départ du Très Révérend Père, est mis au courant de la situation pénible que traverse le jeune professeur du Juvénat. Il se montre pour lui "d'une bonté surprenante." Le 17 décembre enfin, c'est le Très Révérend Père Général lui-même qui écrit de sa main au Frère Odilon, en ces termes consolants: "Le bon Dieu vous a mis dans les dispositions qui font le bon religieux. Je le supplie qu'il vous y maintienne. Si vous êtes toujours fidèle à voir Notre-Seigneur, sa volonté et le devoir en tout, vous aurez la paix du cœur et vous ferez du bien autour de vous." Quelques semaines plus tard, d'autres encouragements lui viennent de la même source... Il n'en faut pas davantage pour lui faire oublier ses épreuves récentes. Elles n'ont d'autres traces que leurs heureux effets sur son âme humble et docile.

Ayant, avec la grâce de Dieu, traversé cette période douloureuse sans regarder en arrière, le Frère Odilon se livre à l'action de grâces. Il parle maintenant à sa sœur "de ce mal qui le torture parfois au-delà de toute expression, de ce besoin de reconnaissance qui le porterait à crier à tout le monde: "Voyez

donc comme il est bon, notre Jésus, comme il m'aime! comme il m'a fait du bien! et pour me soulager, aidez-moi à le remercier!" — Il avoue qu'à certains moments, l'impression de cette bonté de Dieu à son égard le met comme hors de lui... "Plus j'y pense, dit-il, plus je suis étonné de me voir si favorisé. C'est comme si le bon Dieu avait pris le parti de me combler de faveurs, sans regarder mon indignité."

Alors, il invite une âme qui lui est très chère à s'abandonner totalement, corps et âme et volonté au bon Maître, l'assurant qu'on ne risque rien à se donner ainsi, qu'il est impossible de perdre à ce don plénier de soi-même au Seigneur.

L'expérience lui a fait connaître ces vérités qu'il n'oubliera pas dans la suite de son existence. Plus que jamais maintenant, il renouvelle son vœu de vivre et mourir "victime de la sainte volonté de Dieu."

Cette volonté lui a confié un apostolat auprès des juvénistes: il s'y dévoue avec un zèle insurpassable, sacrifiant au devoir les plus légitimes satisfactions du cœur. C'est

ainsi qu'il s'excuse de ne plus écrire aux siens: "L'emploi de professeur, leur dit-il, laisse peu de loisirs, surtout quand l'on veut s'acquitter consciencieusement de sa tâche. Et vous savez, n'est-ce pas, que j'ai toujours fait passer l'accomplissement de ce que le bon Dieu demande de moi avant tout le reste?"

Quinze élèves de quatrième année sont confiés à ses soins. Il comprend quel honneur c'est pour lui d'avoir à former de futurs prêtres-adorateurs, mais sa défiance et sa modestie lui font avouer que la pratique de cet emploi est d'autant plus difficile que la théorie en est élevée.

La première disposition qu'il apporta au professorat fut un sincère amour de ses élèves, une affection si profonde et si désintéressée qu'il déclarait trouver agréables les fatigues et les privations de sa charge. "Cet amour de mes élèves est, selon moi, disait-il, la véritable grâce d'état."

Son dévouement le met tout entier à leur disposition. Le souci de leur formation religieuse hante continuellement son esprit. Il en est occupé souvent aux heures de prière,

ce dont il s'accuse, sans néanmoins se tourmenter outre mesure.

"Mon cœur, avoue-t-il, est tout à ces chers enfants que le bon Maître m'a confiés. Je ne m'en mets pas trop en peine, attendu que ce n'est pas pour moi que je travaille, mais comme l'amour-propre est habile à nous aveugler, je vais me surveiller de près et voir si je n'agis pas, dans ce beau dévouement, pour d'autres motifs que celui de servir Notre-Seigneur."

Il est à noter que le Frère Odilon fut toujours exempt des partialités qui ne sont pas rares chez les professeurs. "Malgré les défauts de mes élèves, écrit-il, je ne puis me défendre de les chérir, et aucun d'eux n'est exclu de mon affection." Ceux-ci, du reste, lui rendent pleinement le change. Une confiance entière les pousse vers leur maître auquel ils dévoilent sans feinte leurs petites misères et difficultés, persuadés qu'ils sont de trouver en lui un père dont le cœur les aime et les comprend, alors même qu'il ne leur épargne ni corrections ni réprimandes sévères.

Les succès du Frère Odilon comme professeur sont reconnus de tous. A la fin de l'an-

née scolaire (juin 1915), il constate que ses élèves lui préparent une petite démonstration avant son départ pour Montréal, après lui avoir déjà, à deux reprises différentes, offert des témoignages collectifs de reconnaissance et des bouquets spirituels, au cours de l'année. Il essaie en vain de faire échouer ce projet, ne se sentant pas le cœur aux réjouissances, à la veille de les quitter. "Ces pauvres enfants, je les aime trop! c'est pour cela sans doute que je suis si accablé de tristesse. Peut-être ne les aimé-je pas pour vous, bon Maître... Et puis, les ai-je formés comme j'aurais dû? Si un saint eût été à ma place, comme il leur aurait fait du bien! Et malgré cela, ils veulent me fêter: quelle anomalie!"

Une autre cause de tristesse pour le zélé professeur, c'est la perspective des vacances prochaines, source de fautes pour tant d'écoliers. "J'ai aimé beaucoup mes élèves, écrit-il. J'ai toujours souhaité leur plus grand bonheur, surtout leur avancement spirituel, assuré que c'est là ce qui doit primer tout... Et je prévois quels dangers ils vont courir. Je vois le démon, écumant de rage, qui s'apprête à se ruer sur eux... Et je ne serai pas

là pour les défendre! Ah! que j'en souffre! Mais vous y serez, vous, ô bon Maître... Oui, je vais leur dire d'avoir confiance en vous, de se recommander à votre bonne Mère qui écrasera la tête du serpent. Seigneur, c'est votre propre affaire que je vous remets entre les mains. Vous êtes plus fort que le démon: montrez-le surtout durant ce dangereux temps des vacances."

Ces sentiments nous semblent bien ceux d'un éducateur modèle. Ils nous découvrent, une fois de plus, la grande tendresse de cœur dont le Frère Odilon était capable, l'exquise sensibilité qu'il cachait sous un extérieur apparemment froid et quelque peu autoritaire. C'est à ce point de vue du cœur, nous le croyons, que lui furent surtout méritoires les grands sacrifices de sa vie.

## CHAPITRE IX

### L'orientation définitive

I. "Gloire à Dieu." — II. Sainte indifférence. — III. Etape douloureuse, — IV. Courage héroïque dans l'abandon et l'amour.

Avant de quitter Terrebonne, à la fermeture des classes, le Frère Odilon fit privément trois jours de retraite préparatoire à la rénovation de ses vœux. Les consolations spirituelles qu'il y goûta le font s'écrier: "Eh! bon Maître, qu'ai-je donc fait pour éprouver tant de bonheur? Ah! il sera bien toujours vrai qu'avec vous il n'y a pas moyen d'être quitte. Vous désirez si ardemment notre bonheur, que vous n'attendez pas la fin de notre vie pour nous rendre heureux. Il n'y a pas de

langage pour exprimer ce que vous faites ressentir à l'âme qu'il vous plaît de consoler, de réjouir." C'est certain, dit-il encore, que le bon Dieu me prépare quelque grande épreuve: j'éprouve trop de bonheur!"

Au cours de ce pieux triduum, il reçoit une lumière intérieure très vive sur la nécessité de faire converger tous ses actes, toute sa vie vers un but unique: la gloire de Dieu. A partir de ce moment, il avoue lui-même qu'il se trouve dans une profonde indifférence à l'égard de ce qui peut lui arriver, pourvu que tout soit à la gloire de Notre-Seigneur.

Sous l'impression de cette grâce intime, il choisit comme devise un mot qui résumera désormais toutes ses aspirations surnaturelles: "Gloire à Dieu!" Ce mot, il l'écrira partout, dans ses cahiers d'adorations, de souvenirs personnels et dans ses lettres; il le portera gravé au fond du cœur pour en faire la règle invariable de sa vie.

Le 30 juin 1915, revenu à Montréal la veille, le Frère Odilon y renouvelle ses vœux. Cette année devait être la dernière de sa vie religieuse. Nous suivrons encore le travail de

la grâce sur son âme, à la lumière de son journal, de ses lettres et de nos souvenirs.

Il paraît manifeste qu'en cette période dont nous allons parler, la Providence oriente insensiblement, mais toujours à son insu, le Frère Odilon vers une route nouvelle. Lisons ce passage d'une lettre écrite à sa sœur au sortir de la retraite annuelle qu'il fit avec ses confrères en septembre 1915: "Il me semble que j'ai fait la meilleure retraite de ma vie... Je me suis surtout **réancré** dans cette sainte vocation où je vois de plus en plus **la volonté de Dieu. Et c'est toujours là qu'il faut en venir.** L'on a beau, en effet, être dans le meilleur lieu du monde, pour moi du moins, je serais au ciel, que je ne m'y trouverais pas heureux si, par impossible, je croyais que le bon Dieu ne me voulût pas en cet endroit. Et si je m'assurais que cette belle et sainte vocation qui est mienne aujourd'hui, ne m'est pas voulue par le bon Dieu, mais qu'il me destine à telle ou telle autre, je ne serais pas lent, tu comprends, à m'y soumettre. Tout est indifférent, tout s'équivaut sur cette terre, pourvu que tout soit comme le bon Dieu l'entend."

Le Frère Odilon, pour gagner une an-

née de cours, a étudié sa philosophie durant les précédentes vacances et il continue cette matière encore quelques mois, en septembre, à l'ouverture des cours chez les RR. PP. Jésuites. (1) Ses répugnances pour les sorties journalières reviennent à la charge. Mais par bonheur, il éprouve maintenant pour l'étude un goût marqué, une ardeur qu'il n'a encore jamais connue. "J'attribue ce changement, dit-il, aux prières de quelques bonnes âmes, de mes petites sœurs religieuses, ou de ma chère maman peut-être..."

Dans la vie de communauté, rien ne lui coûte. La pensée qu'il se prépare prochainement à l'émission de ses vœux perpétuels stimule son courage dans la pratique des vertus religieuses, de l'humilité surtout. Un jour, un de ses confrères taxe publiquement d'hypocrisie l'habitude qu'il a prise de réciter son chapelet dans les allées et venues et de faire quelques pénitences prescrites ou volontaires au réfectoire... "Je n'ai pas relevé cette injure, écrit le fervent religieux, sachant bien que

(1) Les scolastiques font maintenant leur philosophie sous la direction des religieux de leur Congrégation.

notre cher Frère N. regrettera vite ces écarts de paroles. Et puis, il pourrait dire avec vérité de plus grandes médisances encore. Ces invectives, du reste, ne sauraient que me faire croître en perfection, puisqu'elles me contraignent à purifier toujours davantage ma pureté d'intention. Vous le savez, Seigneur, c'est dans la simplicité de mon cœur et devant votre face que je veux marcher sans cesse. Daignez me conserver dans ces dispositions." Du reste, s'il lui arrive involontairement de peiner lui-même quelqu'un de son entourage, il s'ingénue à le lui faire oublier par ses bons offices. A-t-il fait une faute, commis une négligence, il la répare avec la plus humble candeur.

Toujours en vue de se préparer à sa profession perpétuelle, il s'adonne à la pratique de la mortification sous toutes ses formes. Autrefois, on ne lui accordait guère de permissions en ce sens. "Si je n'étais pas si orgueilleux, se disait-il alors, on me permettrait de jeûner ou de faire autre chose... Brisons donc la volonté avant d'abattre la bête. Mortification, oui, mais intérieure surtout." Maintenant, son confesseur lui laissant plus de la-

titude sur ce point, il porte quelquefois le cilice et fait un usage fréquent de la discipline, bien qu'il avoue ne pas trouver à cet exercice un goût de "revenez-y."

"Comment ne serais-je pas heureux, écrit-il un jour? Ma conscience ne me reproche rien. Je suis dans la plus belle vocation du monde. J'ai bonne santé. Je n'ai toujours qu'une ambition: faire la volonté du bon Dieu présentement, tandis que tout est facile, afin de l'accomplir plus tard, quand il se présentera des circonstances plus difficiles à accepter."

Ces "circonstances plus difficiles", la Providence les fait bientôt naître. Mais voyons avec quelle force et quelle suavité elle y dispose tout d'abord le Frère Odilon, et lui donne ensuite le courage de les accepter. Nous savons avec quelle sainte indifférence il est sorti de sa dernière retraite, n'ayant en vue que de procurer la gloire de Dieu.

Cette disposition le rend souple sous la main divine. Bientôt de nouvelles lumières brillent en son esprit: "**Quoiqu'il arrive,** ô mon âme, gardons-nous bien de manquer par notre faute notre vocation à la sainteté. Tou-

tes les autres vocations sont secondaires, n'étant que des moyens pour atteindre cette fin: la sainteté. Quoique l'on fasse, en quelque situation ou pays que l'on soit, songeons-y toujours, ô mon âme, nous devons nous sanctifier suivant la volonté du Seigneur."

Et comme s'il avait le pressentiment du grand sacrifice que lui imposera bientôt le vouloir divin, il reconnaît que la croix est le meilleur agent de sanctification. "Plus que jamais, écrit-il en février 1916, je suis persuadé qu'il n'y a pas de vrai bonheur, si l'on n'a pas un grand amour pour Notre-Seigneur et pour sa croix. L'on végète, on perd son temps, si l'on n'aime pas ce bon Maître comme quelqu'un de vivant, avec qui l'on communique comme l'épouse avec son époux, le frère avec son frère, l'ami avec son ami. Et pour en arriver là, il n'y a pas de meilleur moyen que **la souffrance, l'affliction, les peines,** tout ce qui nous forme à l'image du Sauveur et constitue son esprit."

La croix qui l'attend semble même se dessiner à ses yeux. Lorsqu'il écrit au T. R. Père général pour demander son admission aux

vœux perpétuels, le souvenir de son épreuve passée le plonge dans l'anxiété. L'appréhension d'un refus remplit son âme de tristesse.

C'est son Calvaire qu'il commence à gravir. Il s'en rend bien compte, et il écrit: "O bon Maître, est-ce là le commencement du supplice que votre amour m'a préparé dans sa sollicitude pour moi? Je serais expulsé de cette retraite, rejeté sur la mer du monde, comme une épave sans gouvernail, sans destination, sans lieu de repos? Serait-ce un sort si effrayant pour la nature qui m'attend? Mon Dieu, ayez pitié de moi! **Des croix, j'en veux!** Mais fortifiez-moi. Bon Maître, ne m'abandonnez pas."

Lors de son épreuve, en 1914, la même prière était montée de son cœur généreux vers le Seigneur. Et la tourmente apaisée, il avait pu dire: "Ce n'est pas en vain que j'ai eu confiance, que je me suis abandonné à ce que le bon Dieu a voulu faire de moi." Lorsqu'il aura traversé la nouvelle tempête qui doit changer la direction de sa nacelle, il éprouvera avec plus d'intensité encore ces sentiments d'allégresse.

Au commencement de juin, les réponses d'admission aux vœux perpétuels arrivent de Rome. On n'a pourtant rien décidé encore, au sujet du Frère Odilon. Le R. Père Supérieur de Montréal, (1) qui lui témoigne toujours une grande bonté, veut alors le préparer à tout événement. Il lui déclare qu'il sera probablement remercié et prévient chez lui toute détermination de surprise que cet événement pourrait occasionner, en lui répétant avec force ce que ses directeurs lui ont affirmé de concert, jusque-là: qu'il est appelé à la prêtrise et doit y avancer résolument, quelle que soit la réponse du T. R. Père général.

Cette assurance, venant d'un tel supérieur dont il sait le désintéressement et le tact, permet au Frère Odilon de prévoir et de s'orienter. En attendant une solution définitive à son sujet, il garde son calme et sa pleine liberté d'esprit. Il subit avec succès ses examens de théologie dogmatique et morale, sans qu'on puisse soupçonner tant soit peu la moindre préoccupation chez lui.

(1) Le R. Père A. Letellier, S. S. S.

"Seigneur Jésus, écrit-il, on peut bien m'interdire de vous immoler en sacrifice, mais jamais l'on ne m'empêchera de **m'immoler à votre gloire.** Accepté ou refusé, je devrai me réjouir, car je verrai en cela la volonté de Dieu sur son pauvre serviteur... Je suis sûr, autant qu'on peut l'être en cette vie de ténèbres, que, soit en sortant, soit en persévérant ici, je ferai la volonté du bon Dieu, car, ni dans l'un ni dans l'autre cas, je ne ferai ma volonté. O Dieu! quelle faveur qu'une telle assurance! quel bienfait que, malgré le plus grand changement d'état, l'on puisse compter vous être agréable, ô mon Dieu."

Toutefois, dans cette période d'incertitude, le pauvre deligieux ne peut se défendre d'adresser à Celui qui console, quelques plaintes résignées: "Quelle est donc, ô mon Dieu, cette cause funeste qui menace d'ébranler ma vocation jusque dans sa base? Il faut qu'elle soit bien subtile en moi, puisque, sans le vouloir, je l'ai cachée pendant dix ans. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais usé de duplicité... Il me faut donc admettre que c'est vous qui avez tout conduit..."

Ce qui pourrait être, au sens humain, un angoissant problême, s'explique aisément à l'âme qui possède une foi vive et qui sait découvrir, à travers les faits providentiels les plus compliqués, les gestes divins s'attachant à la ciseler, à la conduire par des voies qui ne sont pas les nôtres, à l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle, au terme final qui est son éternel bonheur.

La douloureuse attente du Frère Odilon se prolonge. Il souffre plus de cette anxiété même que de l'appréhension d'un refus... "Etre dans une pareille alternative, écrit-il, c'est pénible, ô mon bon Maître, c'est excessivement pénible. Mais puisque vous le voulez, ah! soyez-en béni! Oui, j'accepte ce douloureux état d'âme. Oui, j'embrasse cette lourde croix pour vous plaire. Aidez-moi seulement, et il me suffit. Je suis affligé, inquiet, ahuri; mais la fine pointe de mon esprit, comme dirait le doux François de Sales, demeure tranquille et calme, adhérant fortement et malgré tout à votre volonté sur moi, ô mon Maître".

"Les destinées, écrivait un saint reli-

gieux (1) qui le savait d'expérience personnelle, les destinées ont parfois des phases redoutables. Il semble qu'à un moment donné, Dieu se plaise à secouer sa pauvre créature. Pas une fibre que sa main ne brise. On dirait que de nos vies douloureuses, Dieu veuille tirer une harmonie poignante, faite de tous les cris d'angoisse capables de jaillir d'un cœur torturé! Et dans tout cela, il faut rester doux, tranquille, patient, résigné; il faut étouffer la plainte, le murmure, les récriminations. L'œil fixé sur Jésus-Christ, il faut souffrir comme lui, pardonner, bénir, aimer!"

Telle fut bien l'attitude du Frère Odilon lorsque, le 21 juin 1916, il reçut sa réponse de non-admission aux vœux perpétuels. C'est à l'heure où il s'est le plus fortement ancré au pied de l'Ostensoir, qu'il lui faut sacrifier son idéal de prêtre-adorateur, si chèrement défendu contre les épreuves et les tentations de toutes sortes, coutre les reculs de la nature et les attaques du démon.

Quelles pensées tumultueuses durent dès l'abord gronder au fond de son âme! quelle

(1) Le Père Didon, O. P.

tempête dut s'élever en lui! Cependant, il en triomphe, il accepte tout. Et le moment venu de regarder en face la volonté divine sur lui, de l'embrasser en effet, il obéit avec une telle sérénité, une telle simplicité, une telle noblesse de sentiments que, ni ses paroles, ni ses notes manuscrites elles-mêmes ne laissent percer la moindre réflexion amère: rien que le fait. Mais le fait est pour lui si douloureux, qu'il sous-entend tous les sentiments dont il fut l'occasion.

Cette décision, qui change brusquement l'orientation de sa carrière, c'est le dernier bouleversement de l'amour-propre, c'est l'écrasement total de tout son moi humain; disons plus, c'est Dieu qui écrit dans sa vie la page sanglante que, dès son entrée en religion, lui-même a tracée d'une main résolue et généreuse.

Lorsque sa réponse de Rome lui est communiquée, le Frère Odilon n'a qu'un regret où se dévoile toute la délicatesse de son âme reconnaissante: "Ma plus grande peine, dit-il à son supérieur, c'est que j'ai tout reçu de la Congrégation; sans elle, je ne serais rien au-

jourd'hui..." Vivement ému, le Père supérieur l'assure que la Congrégation sera bien payée de tout ce qu'elle a fait pour lui, s'il consent à poursuivre ses études en vue de la prêtrise, puis il le félicite de son bon cœur... "Bon cœur! reprend le Frère, qui donc n'aurait pas le cœur bon, après dix ans d'intimité avec le divin Maître?"

Cette parole nous révèle jusqu'à quel point sa vie d'adoration avait été féconde: cette préparation de dix ans au pied des autels lui permit de conserver dans toute l'activité du ministère sacerdotal une ferveur qui ne devait plus connaître de ralentissement. Si son essor eut parfois des abattements, ils furent de courte durée, étant la conséquence passagère d'un idéal froissé aux vulgarités de la vie ou d'une ardeur de zèle qui se heurte à des mécomptes inattendus.

Le Père supérieur n'a pas plutôt annoncé au Frère Odilon la pénible nouvelle, qu'il lui offre son appui pour passer dans le clergé séculier, se déclarant prêt à toutes les démarches en vue de le faire accepter dans n'importe quel diocèse du pays qu'il voudra lui désigner.

Avant de rien décider à ce sujet, le Frère Odilon a recours à la prière. Il a le temps de réfléchir. Comme si la Providence eût voulu le favoriser de huit jours de retraite avant de le lancer dans sa voie nouvelle, il est retenu à sa chambre sur l'ordre du médecin, par un mal de genou qui exige un traitement et du repos. Les soins les plus assidus et les plus affectueux lui sont prodigués. Sa cellule, du reste, n'est pas complètement solitaire. Religieux-prêtres et scolastiques s'y succèdent pour lui offrir leurs sympathies et l'assurance de leur perpétuel attachement.

Rien ne pouvait toucher davantage un cœur sensible comme le sien. Il écrit là-dessus les lignes suivantes: "C'est incroyable! jamais je n'ai reçu tant de marques d'affectueuse et sincère sympathie que ces derniers jours. Tout le monde semble vouloir me faire oublier ce que ma situation nouvelle offre de pénible. Et vous n'êtes pas le dernier, ô bon Maître, dans cette œuvre de mon encouragement; non, mais vous êtes le principal; vous êtes toute ma joie, mon soutien, ma force. C'est parce que je vous ai encore avec moi, auprès de moi, que je ne défaille pas devant l'épreuve.

O trop bon Sauveur, avec vous je pourrais me passer de tout autre appui, de tout réconfort humain; mais vous avez même la tendresse de faire affluer vers moi mille preuves d'affections saintes et bonnes, tant de la part de mes chers parents, que de mes confrères et supérieurs. . ."

Si de pareils témoignages lui adoucissent l'épreuve, ils lui font ressentir, l'autre part, plus durement que jamais, la peine de la séparation. Cette maison lui est chère, parce que son âme s'y est épanouie à la vie surnatuelle. Chaque pas qu'il y fait lui rappelle une grâce reçue, une épreuve subie, une victoire remportée, un sacrifice offert. Ces sentiments d'attachement prennent une intensité plus grande encore lorsqu'il songe qu'il va la quitter, ainsi que les religieux qui l'habitent, et parmi lesquels il ne compte en général que des amis sincères.

Mais il est temps pour lui de regarder plus loin, en avant, et d'organiser sa vie nouvelle. Son choix fixé, il en fait part à son supérieur alors absent de la maison: "Je serai missionnaire, avec la grâce de Dieu.

Mgr O.-E. Mathieu (arch. de Régina, Sask.) sera mon évêque. Je m'abandonne à sa paternité, s'il daigne m'ágréer. Je vous assure, mon Révérend Père, que je suis prêt à tout. Les misères, les privations, aucune peine ne me fait peur. Je dois trop à Notre-Seigneur pour hésiter à le suivre au Calvaire."

Ces dernières paroles nous disent assez que le Frère Odilon, en faisant son choix, n'avait pas consulté la nature. Il eût pu rester dans le diocèse natal. La pensée lui en vint. Il se représenta le tableau de ces vies heureuses dans les modestes presbytères qui abritent sous leur toit le fils-prêtre en compagnie de sa mère, voire même de son père, et où se renouvellent ces charmantes réunions de famille qui faisaient jadis le charme du toit paternel.

Mais s'il prenait ce dernier parti, ne détruirait-il pas d'un seul coup le long travail de détachement que sa vie religieuse a mené à si bonne fin? Il ne peut s'y résoudre. Et cette fois encore, c'est son cœur qui saignera. Lui, qui s'était souvent reproché d'aimer les siens d'une affection trop naturelle, il a

enfin l'occasion de prouver que l'amour de Dieu est son amour souverain, que le désir de sa gloire prime chez lui tout le reste. Et il avoue qu'en choisissant la vie missionnaire préférablement à toute autre, c'est la perspective aimée des travaux, des sacrifices, des privations qui l'attire.

Se vouer au renoncement perpétuel par enthousiasme plus généreux que raisonné aboutit à une défaite. Mais quand l'existence déjà vécue a été féconde en combats et sacrifices de toutes sortes, quand tout l'être gémit parce qu'il a été brisé, froissé, et qu'on dit: "Seigneur, me voici prêt pour un nouveau Calvaire," la sincérité de cette offrande est indéniable, et il faut un courage peu banal pour regarder en face l'horizon qu'elle fait surgir.

Cette offrande, Dieu l'agréa. Monseigneur Mathieu, sur la recommandation du Père Supérieur, accepta sans hésitation Louis-Ernest. En lui annonçant qu'il devra terminer sa théologie au Grand Séminaire de Québec, ce digne prélat ne lui donne qu'un ordre, celui de "travailler à devenir un saint prêtre."

"C'est là, plus que jamais, ma ferme détermination, écrit à ce sujet Louis-Ernest. Je veux être saint ou rien du tout." Cette affirmation catégorique, si bien dans son genre, revient plusieurs fois dans ses lettres et ses notes. Pour atteindre ce but, il met toute sa confiance en l'aide de la sainte Vierge. Au moment de quitter la religion, il déclare qu'entre toutes les grâces dont il est redevable à Dieu, la plus précieuse est celle d'avoir une confiante dévotion envers sa mère du Ciel. "Oh! qu'il fait bon, dit-il, de songer qu'au milieu de mon isolement, de mes nouvelles œuvres, j'aurai toujours l'assistance de Notre-Dame! Oui, elle me suivra partout, réchauffera mon cœur sur le sien, séchera mes larmes et soutiendra mes efforts dans la lutte contre le mal..." La Vierge Marie, en effet, l'assista toujours d'une façon continuelle et souvent manifeste, dans toutes les étapes de sa vie.

## CHAPITRE X

### Au Grand Séminaire

**I. Souffrance du cœur. — II. Séjour au foyer familial. III. Au séminaire de Québec. — IV. Maladie. — V. Tentation contre sa vocation.**

Ayant quitté la Congrégation le 30 juin 1916, Louis-Ernest rentra immédiatement dans sa famille pour y passer deux mois de vacances avant de partir pour le Séminaire de Québec. Il avait hâte de se retrouver au milieu des siens pour atténuer de sa présence la peine que leur avait causée ce brusque changement. C'était surtout sa mère qu'il désirait consoler.

En apprenant la nouvelle de sa sortie de religion, cette pauvre mère, qui n'était nul-

lement préparée à pareille épreuve, s'imagina que son Louis-Ernest s'était déterminé de lui-même à rebrousser chemin et à retourner dans le monde: elle voyait en un instant s'évanouir les beaux rêves que sa piété profonde avait caressés au sujet de ce fils chéri. Ce dernier, en effet, avait omis d'éclairer les siens sur ses projets nouveaux. Sans aucun détail ni beaucoup de ménagements, il avait simplement écrit la nouvelle de son renvoi et annoncé son retour au foyer pour une date prochaine.

On peut se figurer l'impression produite par une telle lettre sur une telle mère. Celle-ci, l'ayant à peine lue, encore sous le coup de son émotion, traça les lignes suivantes à son fils: "Je suis impuissante à développer ma pensée pour te dire ce que ta lettre m'a causé. Mon cœur s'est mis à battre si fort, qu'il semblait que ma poitrine allait s'ouvrir... Mais non; je ne suis pas morte et je me soumets à la sainte volonté de Dieu. Je t'avais donné tout à lui sans arrière pensée... Ah! ç'aurait été trop de bonheur pour nous: nous ne méritons pas cela, nous avons trop offensé le bon Maître: Fiat! Je me soumets à Celui qui gouverne tout. Ton père ne le sait pas encore;

il en sera bien affecté. Prions, prions beaucoup, c'est le seul remède à toutes les épreuves de la terre..."

Ce fut là le raffinement de la souffrance pour Louis-Ernest. Se sentir la cause,quoique bien involontaire, des larmes maternelles, lui brisait le cœur. Toutefois, disons-le en passant, ce fut la seule fois où le courage de la mère parut au-dessous de la générosité du fils. Dans toutes les autres circonstances, celles du passé comme celles dont nous parlerons plus tard, Louis-Ernest trouva toujours, surtout à l'heure de l'épreuve, avec l'assistance de sa Mère du Ciel, les encouragements energiques et tendres de sa mère de la terre. Du reste, dès que cette dernière le vit sous l'habit ecclésiastique, dès qu'elle connut son inébranlable résolution d'être tout à Dieu et de mépriser le monde, sa douleur se changea en allégresse.

La joie de le posséder sous le toit paternel lui fit oublier tout le reste, et elle ne négligea rien pour procurer d'agréables vacances à son fils. Lui-même, pour obliger tout le monde, se prêtait à tout, parties champêtres

ou voyages de délassement s'accordant avec la dignité d'un ecclésiastique.

Il avait un extrême besoin de ces distractions et de cette détente. Bien qu'il eût traversé avec une vaillance peu ordinaire les épreuves récentes, ses souffrances intimes avaient eu leur contrecoup sur son état physique. Sa santé était visiblement et sérieusement compromise. Il était d'une maigreur excessive, et des crachements de sang, survenus trois semaines après sa sortie, donnaient bien des craintes. Un mal de tête le faisait également souffrir à de fréquents intervalles, sans néanmoins altérer sa bonne humeur ni provoquer la moindre plainte.

On ne saurait dire tout le bien qu'il fit par la seule édification que donnaient son maintien toujours digne et sérieux, ses conversations honnêtes et pieuses, ses conseils et encouragements distribués à tous en temps opportun. Dans le cercle des parents et amis de la famille, on se le disputait. Enveloppé dans cette atmosphère de chaude affection familiale, le cher ecclésiastique sentit son cœur se dilater, son âme se rasséréner.

Notre-Seigneur lui accorda une consolation bien propre à relever son courage dans la voie du sacrifice où il l'avait fait entrer. Nous voulons parler de l'entrée en religion de sa sœur. Dans le même temps où l'incertitude de son admission aux vœux perpétuels le mettait en souffrance, il travaillait activement à donner au service de Dieu cette âme qui lui était chère. Lettres, conseils et prières n'avaient eu aucun résultat. Il fallait une autre monnaie du cœur pour acheter cette vocation ne dépendant plus que d'un coup décisif de la grâce. Or, le jour même de sa sortie, sa sœur lui annonçait son entrée prochaine dans la Communauté des Sœurs de la Providence, où déjà son aînée et sa benjamine l'avaient précédée.

Inutile d'ajouter que le grand frère s'intéressa particulièrement à la formation religieuse de la novice. Comme si la Providence eût décrété qu'il paierait jusqu'au bout cette vocation privilégiée, ce fut encore au sortir d'une épreuve pénible qu'il apprit, en décembre 1917, que sa chère sœur était enfin admise à la profession religieuse en dépit d'une santé précaire qui avait maintes fois menacé sa

persévérance dans l'état religieux.

Quelques jours après l'entrée de cette dernière au postulat, Louis-Ernest lui écrivait: "Vraiment, j'ai peur: me voici dans le monde... O mon Dieu! non, je ne chercherai jamais d'autre objet de bonheur que vous. Ma chère petite sœur, je suis convaincu que le bon Dieu t'a appelée en religion afin que j'aie une âme de plus pour prier pour moi au moment où je me trouve en de plus grands dangers."

Ces dangers, auxquels sont exposés tous ceux qui fraient avec le monde, même dans un but d'apostolat, excitaient une crainte salutaire dans son âme. Durant les quelques jours de retraite qu'il avait passés dans sa cellule avant de quitter la Congrégation, il avait fourbi ses armes pour le combat et s'était mis en état de vigoureuse défense, en se rappelant la parole de l'Evangile: "Vous posséderez vos âmes par la patience." Maintenant, il exerce sur lui-même, dans ses relations avec l'extérieur, la vigilance la plus sévère.

Le règlement de vacances qu'il s'est donné consacre la meilleure partie de son temps à la prière. Outre le repos auquel il se voit

obligé, bien des distractions imprévues s'imposent à lui. Mais le temps qu'il donne à Dieu n'en souffre pas. De plus, il s'est fixé une heure et demie d'étude quotidienne. Aussi bien, lorsqu'il entre au Grand Sémnaire, en septembre, est-il disposé à entreprendre une année laborieuse.

L'étude de la théologie le captive, en ce qu'elle met son esprit dans un contact assidu avec les choses de Dieu pour lesquelles son âme fervente éprouve d'irrésistibles attraits. Il n'isole pas sa vie pratique de l'objet si élevé auquel s'appliquent ses facultés intellectuelles, et c'est sans doute à vivre ses études qu'il arrive à mieux comprendre les réalités du monde surnaturel où son esprit s'alimente journellement.

On devine les heureuses dispositions de son âme, aux lignes suivantes, datées du 7 septembre 1916, le lendemain de son arrivée au Séminaire: "Bon Maître, je remarque que je vous suis plus attaché, plus étroitement uni aujourd'hui, que je ne l'étais l'an dernier, à la retraite annuelle. C'est l'effet de cette brusque séparation, je pense, de cet éloignement

de tous ceux que j'aimais, qui m'a ainsi permis de mettre plus d'esprit de foi dans ma vie. Personne que vous, Seigneur, n'occupe mon affection. Tout mon cœur est à vous. C'est donc le cas de dire: A quelque chose malheur est bon. Oui, vous ne permettez jamais la douleur, ô trop bon Maître, si ce n'est pour notre plus grand bien. Merci donc, merci de tout cœur de vous être occupé de ce pauvre être qui n'est rien et qui ne veut être quelque chose qu'en vous, par vous et pour vous, à jamais."

Remis à l'étude, dans cette atmosphère paisible et pieuse du Séminaire, ressemblant si fort à celle de la maison religieuse, Louis-Ernest croit commencer une vie nouvelle. Il éprouve l'impression d'un homme qui sortirait d'un rêve pénible. Voici, à ce propos, une lettre adressée à sa tante religieuse; nous la citons presque en entier:

"Pour moi, ici, non seulement je ne souffre plus de la nouvelle orientation donnée à ma vie, mais j'en ai ressenti déjà une joie indicible. Ce n'a été qu'en passant, mais ce court instant de bonheur a suffi pour me dédommager de tous les ennuis, peines et dégoûts

précédents. J'ai senti que c'était bien le bon Dieu qui avait tout conduit, qui avait tout préparé et qui exécuta tout pour sa plus grande gloire: et j'en ai conçu une confiance sans bornes pour l'avenir.

"Il est difficile d'exprimer ce que l'on ressent de joie, de douceur à accepter tout ce que le Ciel envoie. Il y a pas d'expression pour traduire ce bonheur. On sent le bon Dieu tout près de soi, en soi, pour vous consoler, vous encourager, vous soutenir. **On se sent confirmé dans l'amour qu'on a toujours eu envers Celui** qui mène tout et l'on est porté à se dire: Vraiment, je ne me suis pas trompé; il y a du bonheur à mettre sa confiance en Jésus.

"Jusque-là, j'avais marché comme à tâtons, dans une demi-inconscience. On me disait que je devais continuer mes études pour le sacerdoce; j'en convenais, mais sans conviction. J'avais l'esprit tout à l'envers. On n'a pas dû s'apercevoir de ce trouble, car mes habitudes de calme continuaient à se faire sentir, mais à l'intérieur, que de bouleversements! Enfin, je **suis sorti de ce chaos sans**

devenir fou, et je sens plus que jamais combien Dieu aime ce pauvre êtré que je suis, malgré son peu d'amabilité. Puissé-je répondre mieux à tant d'amour!"

On voit que la souffrance avait atteint les extrêmes limites. Par contre, le bon Dieu, qui n'éprouve jamais une âme au-dessus de ses forces, l'avait soutenu, puis comblé d'une joie équivalente. Toutes les lettres du séminariste respirent dès lors la confiance, l'abandon, la paix.

Autour de lui, on parle de l'enrôlement militaire auquel la loi de conscription, d'après certaines rumeurs, obligera même les ecclésiastiques: il ne s'en émeut point. Si cela est, dit-il, je suis prêt à tout et je ne ferai rien pour me soustraire à l'enrôlement. Je crois qu'il faut au pays des sacrifices plus que des munitions, et j'offrirais volontiers ma vie, mon avenir et tout, pour apaiser le Ciel." Il poursuit donc tranquillement ses études.

Bientôt, son mal de tête habituel le reprend. Il persiste néanmoins dans ses travaux intellectuels, avec une énergie héroïque. Les douleurs redoublent; il lutte encore contre

l'affaissement de ses facultés, avec l'espoir d'une prochaine amélioration. Celle-ci ne vient pas. Après plusieurs semaines de souffrance, notre étudiant n'en peut plus. Chaque fois qu'il ouvre un livre, il éprouve le vertige après avoir lu quelques lignes. Et les examens approchent!

Louis-Ernest traverse alors une des plus dangereuses tentations de sa vie. Le souvenir de sa sortie d'une congrégation religieuse lui revient à l'esprit avec les plus sombres couleurs; il la considère comme une réprobation divine tendant à l'éloigner du sanctuaire. Cette impuissance radicale et insurmontable, lorsqu'il veut se mettre à l'étude, n'est-elle pas une confirmation du fait, une indication bien claire de la volonté de Dieu? est-ce qu'il ne va pas contre les desseins de la Providence en persistant à poursuivre son but, malgré tant d'obstacles auxquels il n'a pas donné occasion? Evidemment, Dieu ne l'appelle pas à la prêtrise: il est plutôt propre au métier de bûcheron ou de laboureur. Le travail manuel et le grand air lui seront favorables, tandis que la vie sédentaire et l'étude lui sont contre nature...

Ces pensées, prenant la force d'une conviction, le déterminent à écrire à son évêque de ne plus compter sur lui... Il commence sa lettre. Mais une lumière filtre dans son esprit: ne doit-il pas en parler auparavant au directeur du séminaire, (1) son conseiller habieuel? Il se rend auprès de lui, lui expose la situation et reçoit des avis précieux avec ordre de voir le médécin, de suivre un régime si nécessaire pour l'amélioration de sa santé. Peu après, tout va mieux. La migraine disparaît, et, malgré les deux mois qu'il a perdus, Louis-Ernest subit avec un réel succès les examens qu'il redoutait si fort.

Néanmoins, durant les deux années qu'il passa au Séminaire, sa santé ne se remit jamais complètement. Il ne passait guère de jour sans souffrir quelque malaise physique. Un mal de gorge rebelle à tout traitement lui fait même craindre de ne pouvoir, plus tard, répandre la semence de la divine parole. Une toux fréquente, accompagnée parfois de crachements de sang, est de nature à le faire réfléchir. "Cette toux m'arrache la vie, dit-il.

(1) M. J. Gignac, chanoine

Mais je ne m'en désole pas: comme vous voudrez, bon Maître; faites de votre pauvre serviteur ce qu'il vous plaira."

Sur l'avis de son confesseur, il offre ces souffrances, que son ardeur à l'étude lui rend deux fois pénibles, pour l'expiation de ses fautes et pour la conversion des pécheurs. Songeant à se faire une provision de livres de controverse, en vue de son futur apostolat, il écrit: "Je pressens que je ne vivrai pas longtemps; mais il faut quand même me préparer, car dans les choses de ce genre, on doit agir comme si l'on avait un siècle devant soi, laissant au bon Dieu d'abréger ou de retrancher, comme il lui plaira."

La pensée de mourir jeune était loin de l'attrister. Il souhaitait même un pareil sort comme une faveur de choix. Ce désir, chez lui, ne ressemblait nullement à la lâcheté du soldat qui aspire à sortir des rangs au plus fort de la mêlée ou avant la fin de la bataille; il provenait de son mépris pour les choses de la terre et d'une crainte très vive qu'il avait d'offenser Dieu.

Après un sérieux examen, il se rendait

le témoignage suivant: "Il y a longtemps que je suis dans la disposition de ne commettre aucun péché mortel; même, j'ai horreur du péché véniel, et je n'en veux pas commettre de propos délibéré. Mais, avec cela, je ne me sens pas impeccable. Je tremble pour l'avenir... Oh! si je pouvais découvrir un moyen pour ne plus offenser le bon Maître! Que ne donnerais-je pas pour avoir l'assurance de ne plus pécher!" Cette disposition, chez lui, survécut à toutes les tentations, aux plus dures épreuves.

Lorsque Louis-Ernest fut rendu dans le champ de son apostolat, plus actif et plus libre, le grand air de l'Ouest canadien refit complètement sa santé. Mais Dieu, qui connaissait ses intimes désirs, semble avoir voulu les réaliser en rappelant à lui, par une mort prématurée, le jeune missionnaire qui paraissait, d'après les humaines prévisions, devoir vivre très longtemps.

---

# CHAPITRE XI

## Le prêtre

I. Réconforts maternels. — II. L'ordination. — III. Joies familiales. — IV. Départ pour l'Ouest canadien.

Après avoir triomphé de la tentation dont nous avons parlé plus haut, Louis-Ernest, qui avait jusque-là redouté le glorieux fardeau de la prêtrise, appelle maintenant de tous ses vœux le jour de son ordination. Il s'y prépare avec ferveur. Ses prières quotidiennes n'ont pas d'autre objet. Il lit la Vie de saint Vincent de Paul dans ce but. "Puisque je veux être un saint prêtre, dit-il, je dois en prendre les moyens. Cette lecture m'aidera".

Toutefois, avant d'atteindre la réalisation de ses vœux, il lui reste une dernière épreu-

ve à subir: Dieu veut manifestement tremper sa vertu à tous les feux de la patience. De retour au Séminaire, en septembre 1917, après les vacances de l'été, ses supérieurs lui laissent entendre qu'il recevra les saints ordres bientôt. Or, à la fin du même mois, S. G. Mgr Mathieu lui écrit de Régina: "Je ne pourrai aller dans l'Est cet hiver: si vous voulez vous faire ordonner prêtre ici, je vous donnerai les saints ordres avec plaisir."

Cette invitation le surprend et l'afflige. Pour lui, être fait prêtre à l'Ouest ou ailleurs, c'est chose indifférente en soi. Mais il ne peut se résoudre à imposer ce sacrifice aux siens, Partir immédiatement pour Régina, c'est les condamner à ne pas voir à l'autel leur fils et leur frère prêtre, du moins pour un temps indéfini. Le directeur, qu'il consulte à ce propos, lui répond d'être parfaitement tranquille, que Sa Grandeur viendra à Québec, cette année, quoiqu'Elle dise... Heureux et rassuré, il se prépare donc à recevoir son appel aux saints ordres, pour le mois de décembre. Mais, soit qu'on ait préféré attendre Mgr Mathieu, soit pour toute autre raison, cet appel ne vint pas. Les ordinants entrent en retraite sans lui.

Depuis trois mois qu'il se flatte de l'espérance du sous-diaconat et du diaconat, notre ecclésiastique est amèrement déçu... Il est vrai qu'en les lui conférant à cette date, on eût anticipé, par privilège, l'époque de son ordination. Mais cette pensée ne le console pas. Ce retard qu'il n'a pas prévu lui survient presque sans motif et lui paraît une disgrâce... Il en est perplexe. Peu s'en faut qu'il n'y découvre un signe providentiel, le dernier, que Dieu lui envoie comme marque de non vocation. Mais cette pensée ne fait qu'effleurer son imagination. Il est maintenant trop affermi dans la confiance, trop habitué aux voies crucifiantes, pour se laisser prendre aux suggestions trompeuses de l'ennemi. Se tournant vers Dieu contre lui-même, il adore ses desseins, se reconnaît indigne d'entrer maintenant dans la milice sainte et comprend que l'Esprit-Saint a guidé ses supérieurs dans leur décision.

Ayant recouvré sa pleine tranquillité d'âme, il remercie le Ciel d'avoir remis en parfait équilibre sa frêle nacelle prête à sombrer, **pour si peu,** avoue-t-il. Il reconnaît qu'il a donné à cette légère épreuve des proportions

démesurément grandies, Dieu l'ayant permis pour l'affermir dans la sainte humilité.

Qui donc, cette fois encore, l'avait secouru en ces courts instants de fléchissement? Sa Mère du Ciel et sa mère de la terre. Celle-ci, soupçonnant sa déconvenue, lui avait écrit: "Je réponds à ta lettre pour te donner ce que je crois être un bon conseil: ton ordination est retardée, tu ne sais jusques à quand... Mais, mon cher fils, voilà bientôt douze ans que tu travailles à ce but, et si tu étais demeuré chez les Religieux du T. S. Sacrement, il te resterait même encore une année et demie d'études: je ne vois donc en ce retard rien qui puisse te décourager. Accepte avec soumission la volonté de tes supérieurs en cherchant, tous les jours de ta vie, la plus grande gloire du bon Dieu, et offre ces épreuves pour te préparer à ton ordination qui aura certainement lieu, un jour ou l'autre, si le bon Dieu veut bien. Mgr Mathieu t'a invité à aller à Régina pour y être ordonné: si c'est la seule difficulté à vaincre, nous ferons généreusement notre sacrifice..."

On comprend qu'à la lecture de ces lignes,

Louis-Ernest se soit écrié: "Ah! maman! quelle femme forte! qeulle mère!" Mais avant même qu'il eût reçu ces avis maternels, la Vierge Marie l'avait intérieurement consolé. Il le déclare à l'une de ses sœurs: "C'est la sainte Vierge, dit-il, qui a tout ramené à l'ordre chez moi. Et son intervention a été aussi efficace que subite. Je m'étonnais moi-même de me sentir tout à coup si peu affecté, faisant bonne contenance, partout et avec tous. Oh! ce n'est pas la première fois que j'éprouve, en des moments critiques, la bienfaisance de notre bonne Mère du Ciel. C'est toujours Notre-Dame qui m'a tiré des plus pénibles états d'âme. Quand je m'en remets à sa bonté, je suis toujours sûr d'éprouver les effets de son amour." Le principal motif de sa dévotion à Marie, disons-le entre parenthèse, s'accorde bien avec son programme de vie intérieure: "Je l'aime, écrit-il, parce c'est elle qui, la première, nous a appris à prononcer le **Fiat** de l'abandon au bon plaisir divin."

Trois mois plus tard, les 16 et 17 mars 1918, Louis-Ernest reçoit le sous-diaconat et le diaconat. Ses dispositions intérieures se résument dans les lignes suivantes adressées

à ses sœurs religieuses: "Il n'y a pas d'expressions pour rendre mes sentiments. C'est une joie, une paix profonde qui succède à la tempête. C'est le calme après le trouble, et l'ordre le plus parfait après mille bouleversements. Oui, maintenant, le terrain où j'avance me paraît solide: ce n'est plus le sable mouvant. Plus de brouillards à l'horizon, ma voie me paraît clairement tracée. Il faut aller de l'avant, et le terme est tout proche! Mon Dieu, est-ce bien vrai? Il me semble que c'est un grand rêve que je viens de faire. Ah! que je regrette peu les petits sacrifices de ma vie passée! Je voudrais même en avoir fait mille fois plus, tant la faveur me paraît grande. Aidez-moi encore de vos prières, car je sens le besoin de devenir un saint prêtre à tout prix. Imaginez donc quel monstre d'ingratitude je serais, s'il en était autrement."

Entre autres choses qu'il note, en ces jours bénis, nous ne mentionnerons que son attrait pour la récitation de l'office divin. Il regrette de ne pouvoir à loisir, faute de temps, goûter et méditer cette divine prière, ce "délectable bréviaire", comme il l'appelle.

La date de son ordination au sacerdoce est maintenant fixée au 25 mai suivant. Il reçoit cette heureuse nouvelle le jour même de la profession religieuse de cette sœur aimée dont la vocation lui a coûté si cher. L'un et l'autre maintenant peuvent marcher en sécurité dans les voies de l'amour divin. Notre fervent diacre y exhorte à maintes reprises la nouvelle professe. "Pense donc! lui écrit-il un jour, nous sauverons des âmes au service de Dieu! Pour moi, quand je serai prêtre, il me semble que je goûterai déjà les joies du Ciel. Alors, comme je regretterai peu les légères peines que j'aurai endurées pour arriver à ce but sublime." Il résume d'un mot profond ses sentiments à l'approche de cet heureux jour: "Pour moi, dit-il, c'est comme si j'entrais dans l'éternité..."

Le 25 mai 1918, Louis-Ernest avait le bonheur d'être fait prêtre par Son Eminence le cardinal L.-N. Bégin, dans la basilique de Québec. Son père, l'aîné de ses frères, deux de ses sœurs religieuses assistaient à cette cérémonie. Le lendemain, en la fête de la très sainte Trinité, il célébrait sa première messe aux Trois-Rivières, dans la chapelle de

l'Hôpital Saint-Joseph dirigé par les Sœurs de la Providence. Toute sa famille était là, avec un groupe de parents et d'amis. Nous passerons ici sous silence les émotions pieuses de cette fête du Ciel, la tremblante ferveur du nouveau prêtre, communiant de sa main sa mère, son père, ses frères et ses sœurs: toute son attitude à l'autel disait assez qu'il "unissait alors un cœur de victime à des mains de sacrificateur."

Nous ne rapporterons pas, non plus, les paroles de feu qui s'échappèrent de son âme, à l'adresse du personnel de l'hôpital qu'il visita en entier, ce jour-là, religieuses, orphelines, malades, vieillards... Ces jours de première messe se ressemblent tous... Si quelque chose devait retenir notre attention, nous jetterions un regard ému et prolongé sur la personne même du nouveau lévite et sur celle de sa pieuse mère. La joie de leur âme transparaît, en quelque sorte, sur leurs traits. Pour l'un et l'autre, c'est la récompense humaine d'une série de sacrifices, d'épreuves, de patience victorieuse. S'ils songent au passé douloureux, c'est uniquement pour reconnaître que la Providence "fait tout tourner au bien

de ceux qui aiment Dieu." La famille entière partage ces sentiments d'allégresse et d'action de grâces, en sorte qu'on peut dire en toute vérité que les réjouissances de ces fêtes intimes n'eurent absolument rien de profane.

Louis-Ernest devait rester quelques semaines encore au milieu des siens avant de partir pour son lointain diocèse de l'Ouest. Il fit quelques voyages chez des oncles, mais la plus grande partie de ses vacances s'écoula aux côtés de son père et de sa mère qui assistaient chaque matin à sa messe, célébrée dans la chapelle de l'hôpital. On devine quel échange surnaturel de tendresse et de confiance s'établit alors entre la mère et le fils dont les âmes étaient si bien faites pour se comprendre, s'aimer, s'admirer.

Cette douce vie ne devait pas se prolonger beaucoup. Lorsqu'il était descendu de l'autel de sa première messe, Louis-Ernest n'avait plus trouvé en lui qu'une seule pensée. Elle dirigea désormais toute son existence: il s'était dit qu'il ne pourrait jamais faire assez de bien pour prouver à Dieu sa reconnaissance et procurer sa gloire. Entre les sacrifices

de choix qu'il entendait offrir à cette fin, il avait mis depuis longtemps l'abandon de sa famille: pour son cœur aimant, c'était là, en réalité, le plus douloureux. Vouer sa vie à la tâche de consoler tout le monde, sans garder auprès de soi personne qui vous console, qui vous seconde, qui vous relève; renoncer au foyer de l'avenir comme à celui du passé, et s'en aller ainsi vers des travaux pénibles, vers un ministère sans consolation et sans gloire terrestre, telle était la part que sa générosité ambitionnait.

Son apostolat demandait ce sacrifice. Son âme s'y était depuis longtemps préparée par la fidélité à suivre le premier appel de Jésus-Christ, par l'amour de son service eucharistique, et surtout par l'apprentissage secret des luttes intérieures jointes au baptême de la pénitence.

Au temps de son séjour chez les Religieux du S. Sacrement, il était toujours resté dans l'attente courageuse des ordres divins, et maintenant que ces ordres se manifestent, il renonce à tout pour n'être plus qu'à Dieu. Au moment de quitter les siens, peut-être eut-

il à l'esprit ces paroles du grand François d'Assise, dont il était un peu le fils, en qualité de tertiaire: "Quand on a cherché Jésus-Christ, ce n'est pas parmi ses proches qu'on l'a trouvé."

Toujours est-il qu'il se montra, en cette circonstance, tel qu'il sera toujours, doux et fort, résolu et généreux, tel que la grâce de Dieu et les leçons de sa mère l'ont fait. Sa mère! il est superflu de dire qu'elles larmes secrètes elle versa. Mais sa vigueur morale l'emporta sur sa tendresse naturelle. La première lettre qu'elle écrivit à son fils devenu missionnaire nous laisse deviner quelque chose de l'ennui qu'elle éprouve après son départ, mais elle est la première à encourager ses efforts dans l'apostolat, lui rappelant de nouveau son désir de le voir travailler pour la plus grande gloire de Dieu.

---

## CHAPITRE XII

### L'apôtre

**I. Zèle ardent. — II. Prévoyances apostoliques. III. Désintéressement.**

Avant de suivre Louis-Ernest sur le champ d'action que lui destine la Providence, peut-être sera-t-il bon de revenir en arrière pour découvrir en son âme les indices de son appel à la vie apostolique. Il nous paraît évident que Dieu l'avait richement doué pour cette vocation, bien qu'il se sentît de puissant attraits pour la solitude et la vie de prière. A côté même de ces attraits, il éprouva toujours un ardent désir de travailler activement au salut des âmes.

Encore postulant, il adresse à Dieu cette

prière: "Remplissez-moi, Seigneur, de votre amour, afin que je sois un incendiaire de votre feu divin. Je sens déjà des frissons de zèle me passer dans les veines... Mais c'est peut-être trop naturel; ces mouvements ne viennent peut-être pas de vous. Dans ce cas, j'y renonce, pour être embrasé de votre pur amour."

Laisser vraiment le Seigneur agir en nous selon son bon plaisir, c'est déjà rayonner la vie divine et engendrer infailliblement des âmes à la grâce. C'est là un apostolat dont on ignore trop souvent la grandeur et la fécondité. Louis-Ernest s'y livre de grand cœur, en attendant qu'il lui soit permis de se dépenser activement à la vigne du Seigneur.

Etant novice, il forme le projet de s'adonner, plus tard, à la conversion des Juifs. Cette pensée d'abord vague se précise dans son esprit, s'impose avec une force irrésistible. Il s'en ouvre à son père spirituel. "Mon directeur, écrit-il ensuite, croit avec moi que cette idée de convertir les Juifs à l'Eucharistie est une bonne inspiration et que je puis en nourrir mon âme. C'est une pensée de sacrifice, m'a-t-il dit, elle ne peut qu'être agréa-

ble à Notre-Seigneur. Pensée de sacrifice! je le crois bien! Cela me forcerait à renoncer absolument à tout ici-bas. C'est pourquoi je n'osais pas me livrer à ce projet de moi-même, sans avoir consulté. C'est effrayant les sacrifices que j'entrevois. O Seigneur, si vous le voulez, je suis prêt. Ne retranchez rien à l'amertume de ce calice. Mais soutenez-moi."

Le bon Maître ne devait point lui assigner un pareil ministère, mais il agréa sans doute les pieux désirs de son serviteur. La facilité avec laquelle il apprend l'hébreu, ses succès dans l'étude de cette langue dont son professeur lui rend témoignage, semblent pourtant le confirmer dans son dessein. Il en reste occupé saintement pendant tout le cours de sa vie religieuse. Et lorsqu'il prévoit sa sortie de la congrégation, il écrit: "Si l'entrée au sacerdoce se ferme devant moi, un jour ou l'autre, je me ferai professeur des enfants d'Israël."

Quelquefois encore, pendant son séjour au Grand Séminaire, cette hantise du passé, douce et pénible à la fois, lui revient à l'esprit. Mais il ne s'y arrête point. Toutes ses pensées

se tournent vers l'Ouest canadien, où il espère se dévouer pour Dieu. Il tâche de prévoir les difficultés qu'il y rencontrera. Il se renseigne sur le genre de ministère que les prêtres y doivent exercer. Voici, à ce sujet, les notes qu'il a recueillies:

"Le pays auquel je me destine est très froid. La saison d'hiver, cependant, y est plus courte qu'ici. Dès le mois d'avril, le temps y est assez doux et souvent on peut travailler la terre à cette date. Le territoire est vaste et bien uni. Les voyages de 30 à 40 milles sont considérés comme "sortir à la porte." L'automobile est le véhicule en usage, mais il expose le prêtre à perdre son temps... quand l'isolement lui pèse. Les bêtes fauves, les loups en particulier, sont nombreux et voraces: le voyageur doit s'en garantir en s'armant d'un fusil, lorsqu'il traverse la solitude des plaines immenses. La dîme est porportionnée à l'étendue des terres.

"Il n'y a pas grand moyen de donner au peuple l'habitude de la communion fréquente et quotidienne. Les habitants sont trop éloignés de l'église, en général. Il faut y suppléer

en leur faisant prendre l'habitude des prières en famille: prières du matin, chapelet le soir, angelus avant les repas, **benedicite** et grâces à table, signe de croix et quelques oraisons jaculatoires avant le travail, etc. Il faut donc les rendre ingénieux à pratiquer le religion sans venir à l'église.

"C'est le dimanche surtout que le prêtre a une rude besogne. Généralement,il fait les offices du matin en deux endroits. Et alors, nécessité de ne pas languir nulle part, car il est seul pour tout faire: confessions, communions, messe, mariages, sépultures, baptême, etc. L'on se rend la veille au premier endroit à desservir, et l'on en part vers les neuf heures a. m. du lendemain. Une heure après, l'on est au second poste, exhortant les fidèles, les confessant, etc, pendant au moins une heure. La seconde messe est dite à onze heures, de sorte que le déjeuner et le dîner sont pris ensemble. Et il faut y procéder lestement, pour ne pas faire attendre les braves gens qui désirent nous entretenir. On se fait vite, paraît-il, à ce genre de ministère, et on finit par l'aimer."

La perspective du travail et du dévouement ne fit jamais peur à Louis-Ernest. Il avait au cœur une puissante flamme d'apostolat qui avait besoin de se répandre. La pensée qu'il pourrait enfin travailler effectivement au salut du prochain le comblait de joie, le faisait tressaillir d'espérance. En effet, la soif du salut des âmes est connexe à l'amour de Dieu: elle l'authentique et l'apaise. Ecoutons les élans embrasés qu'elle inspire à notre futur missionnaire: "Oh! j'en ferai du bien plus tard, écrit-il à l'une de ses petites sœurs. Les trésors du Ciel qui seront mis à ma disposition, je les déverserai à flots sur ce pauvre monde qui a soif de Dieu sans le savoir. Ce qui me donne cette espérance, c'est que, malgré mon incapacité à entreprendre, je suis disposé à tout souffrir pour l'amour de notre bon Maître. Quand il lui plaira donc de m'imposer les plus lourdes croix pour sa gloire, je serai prêt, sa grâce aidant, à m'en charger, à marcher à sa suite aussi longtemps et aussi loin qu'il lui plaira."

Par quel moyen prétend-il réaliser ses projets d'apôtre? Sa formation de dix ans au pied de l'ostensoir nous le laisse pressentir:

c'est par l'Eucharistie qu'il entend christianiser de plus en plus les âmes qui lui seront plus tard confiées. En quittant ses confrères en religion, il leur avait dit: "Le religieux du T. S. Sacrement doit être bien partout où il y a l'Eucharistie. Je me trouverai donc religieux du T. S. Sacrement, là-bas aussi bien qu'à Montréal, parce que j'y serai avec notre bon Maître pour qui je veux vivre et mourir uniquement. La vocation du prêtre séculier ne diffère pas essentiellement de celle des Religieux de la Congrégation, si ce n'est dans la manière de travailler au même but: gloire de Dieu par le salut des âmes."

Maintenant, au Séminaire, il médite sur son futur apostolat au pied de l'autel: "Oui, je ferai du bien dans l'Ouest avec Jésus au Saint Sacrement. Il y a, on sait bien, l'insurmontable difficulté de la distance à franchir pour aller à l'église. Nous y suppléerons par un culte familial, par la dévotion au saint Sacrement pratiquée au foyer et dans le cœur des chrétiens fervents. Oui, je ferai du bien avec l'Eucharistie."

On ne doute plus de la forme spéciale

qu'il donnera à son ministère, lorsqu'on l'a entendu s'écrier: "O Eucharistie! ô divine Enchanteresse! comment font-ils ceux qui ne t'aiment pas? Si je pouvais quelque chose pour ta gloire! tes flammes me brûlent, tes ardeurs me dévorent! et je ne puis, je ne sais me répandre au-dehors pour me soulager. . . O Maître, donnez-moi de pouvoir m'épancher un peu au dehors, autrement, je vais mourir... Il m'est impossible de garder toujours ce feu qui me consume. Donnez-moi des âmes. O Maître, mettez-moi en contact avec les âmes que vous désirez embraser de votre amour!"

Par tout ce qui précède, on voit clairement que Louis-Ernest avait reçu du Ciel une vocation à l'apostolat actif. Au point de vue physique il était également bien doué pour les plus durs travaux. Comme nous l'avons dit, sa santé avait subi le contrecoup des angoisses morales, des austérités de sa dernière année passée en religion. Mais une fois rendu dans l'Ouest, il reprit son ancienne vigueur. Sa taille un peu plus élévée que la moyenne, son aspect robuste, ses traits virils et fortement accentués, son regard sérieux et profond qui semblait scruter les âmes, tout indiquait chez

lui le travaillleur évangélique dont aucune fatigue n'abat le courage, et qui trouve dans les difficultés mêmes de la tâche un aiguillon à son zèle.

Mais s'il est prêt à tout pour gagner des âmes à Jésus-Christ, notre jeune abbé n'ignore point quels dangers il courra dans l'ordre spirituel, en travaillant au salut des autres.

Il songe avant tout à sa propre sauvegarde, et comme il n'a plus le rempart des trois vœux de religion, il s'engage devant Dieu à être fidèle, le plus possible, aux serments suivants: serment d'obéissance à son confesseur; serment de chasteté perpétuelle; serment de pauvreté qui l'oblige à se contenter du strict nécessaire.

La liberté du cœur, il l'a conquise par l'abandon de sa famille et de tous ceux qui lui sont chers ici-bas. Il comprend que ce n'est pas assez; il sait que le prêtre appelé à procurer l'avènement du royaume de Dieu en lui-même et dans les autres, doit embrasser un genre de vie semblable à celui du Christ et des apôtres. Il s'attachera donc aussi à la pratique du détachement des biens terrestres.

La pauvreté, outre les attraits évidents qu'elle exerce sur les âmes vigoureuses, offre une beauté mystérieuse à laquelle Jésus lui-même n'a pas su résister. Louis-Ernest n'y résistera pas non plus. Toute sa vie, il en fera sa compagne aimée. Dès son arrivée à Montmartre, Sask., (1) à peine installé dans sa pauvre chambre de vicaire, il fait enlever un meuble de pure ornementation et le remplace par de grossières tablettes de bois brut où il aligne ses livres. Plus tard, son curé lui offrira le paiement anticipé de son maigre salaire mensuel. Il refusera de l'accepter, disant: "Je n'aime pas ce système: ça trop l'air qu'on travaille pour l'argent; ce n'est pas admissible pour un prêtre." On le blâme un jour, d'avoir acheté à un prix élevé, chez un canadien, un article qui lui aurait coûté beaucoup moins cher chez un marchand d'origine allemande. "Si je faisais le moindre cas de l'argent, dit-il, je le regretterais moi-même; mais j'ai préféré encourager un compatriote, fût-ce aux dépens de ma bourse."

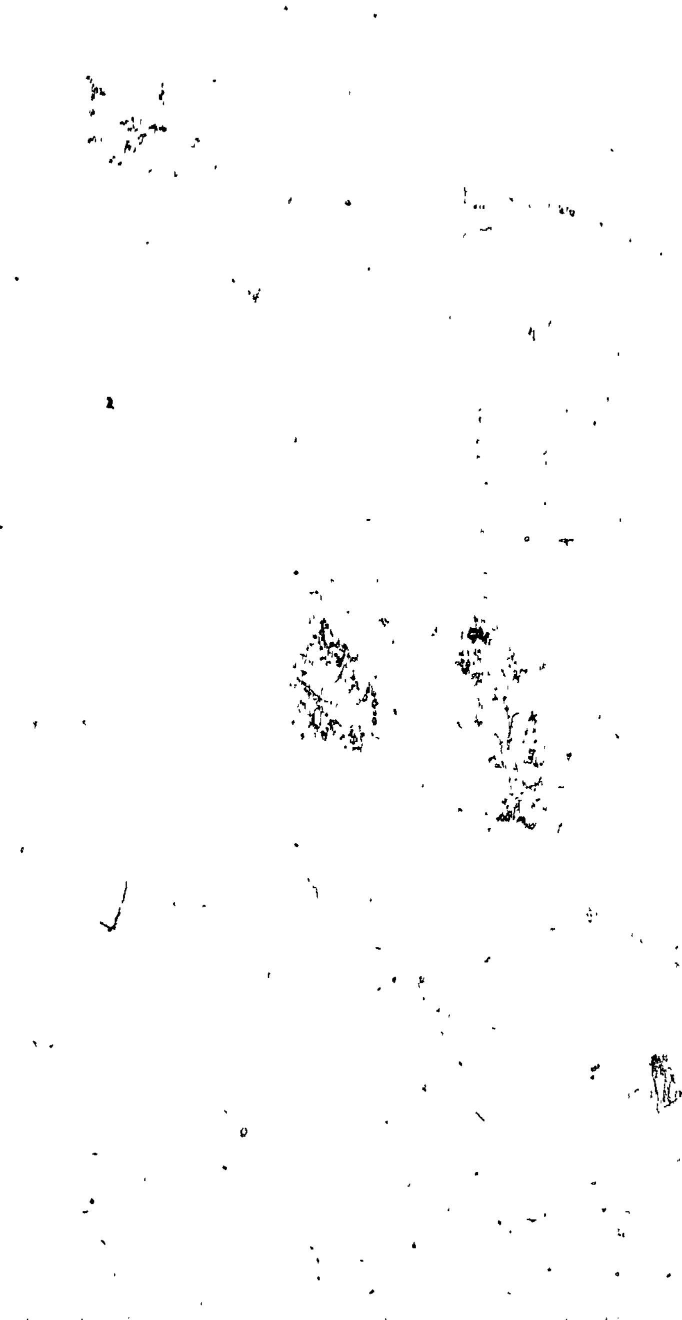
Ce désintéressement sera, croyons-nous,

(1) Son premier poste de missionnaire.

la raison de sa force auprès des âmes: il lui devra ses plus belles et ses plus durables conquêtes spirituelles. Volontiers, les âmes se rendent à la parole d'un prêtre en qui elles trouvent ce détachement. Elles le voient monté au-dessus de la région où la multitude des hommes cherche à satisfaire ses ambitions de fortune et d'orgueil, et c'est alors qu'elles subissent les effets de cette parole du Christ Jésus, également applicable à ses vrais apôtres: "Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi."

Connaissant maintenant les aptitudes du nouveau lévite à l'apostolat extérieur, ainsi que ses dispositions intimes, il nous reste à le suivre sur le nouveau théâtre de son zèle.

---



# CHAPITRE XIII

## Le vicaire de Montmartre

I. Impressions d'arrivée. — II. Règlement de vie. — III. Premières responsabilités. — IV. Voyage à l'Est.

Le 3 juillet 1918, l'abbé Duchaine est à Régina où il reçoit sa nomination comme vicaire à Montmartre, Sask., petite place de 80 à 100 familles dispersées sur une étendue de 20 milles. Cette paroisse a quinze ans d'existence, et aucune desserte ou mission ne s'y trouve rattachée. Le 5 juillet, notre nouveau vicaire est à son poste.

Disons tout de suite que le milieu où il arrive est des mieux choisis. Lorsqu'il aura connu son entourage, il en parlera ainsi: "Mon

curé(1) est le meilleur homme du monde; ici, tous le vénèrent et l'estiment. Sa mère, une excellente dame de 74 ans qui habite avec nous, n'a aucun des caprices coutumiers aux vieillards. Elle me confie ses peines autant qu'à son fils, me porte trop d'estime. Son plaisir est de m'entendre lui raconter des faits évangéliques ou des histores de la vie des saints. C'est une vraie maman pour moi."

Installé dans sa chambre, le premier soir de son arrivée, il entend des échos de voix harmonieuses monter jusqu'à lui. C'est le chœur de chant du village qui s'exerce pour la prochaine fête religieuse. Il prête l'oreille... On psalmodie **l'Ave maris stella.** — **"Monstra te esse Matrem,"** chantent les voix... A genoux, il confie à la Reine du Ciel son ministère auprès des âmes, et l'impression de tristesse, qui l'a saisi un moment, s'évanouit dans une prière fervente et filiale.

Le lendemain, il confère le sacrement de baptême à un nouveau-né. Les jours suivants, il entend les confessions et procède aux autres fonctions du ministère sous les ordres

(1) M. l'abbé A. Thériault.

de son digne curé. Celui-ci, n'ayant pas de voix, compte sur son vicaire pour chanter les grand'messes trois ou quatre fois par semaine, faire le catéchisme aux enfants et prêcher tous les dimanches. Louis-Ernest s'accommode joyeusement de la besogne qui lui retombe sur les épaules. Il avoue qu'il pourrait en faire quatre fois autant pourvu qu'il n'ait pas la responsabilité.

Dans ces conditions, toutefois, le temps lui manque pour préparer ses sermons hebdomadaires. Il s'en console ainsi: "Les apôtres, écrit-il, n'avaient pas le temps plus que moi de préparer leurs prédications. Ils aimaient Notre-Seigneur et parlaient d'abondance, laissant à la grâce de suppléer aux moyens naturels. Je me réjouis d'être dans des circonstances qui m'obligent à faire comme eux." Et considérant son bonheur de pouvoir répandre à profusion les biens de la grâce, il ajoute: "C'est plus agréable de donner que de recevoir, surtout de donner d'aussi bonnes choses."

A peine lancé dans le ministère actif, c'est vers l'âme des enfants que Louis-Ernest se sent particulièrement attiré. Il débute en

cet apostolat par des leçons de catéchisme quotidiennes. Le 26 juillet, huit bambins sont prêts à faire leur première communion, et le 24 août suivant, il en conduit trente et un à la table sainte, pour leur communion solennelle. Comme son cœur bat délicieusement en voyant défiler cette théorie de garçonnets et de fillettes qu'il offre au bon Maître comme autant de ciboires vivants!

Lorsqu'il était en religion, sa joie était d'assister aux cérémonies de premières communions dans la vaste église du Saint-Sacrement. C'est alors qu'il méditait avec bonheur sur la bonté de Celui qui aime à s'appeler le "Dieu des petits."

Un jour, à l'issue d'une de ces fêtes, il avait écrit: "Ce matin, j'ai vu un ange, il souriait: j'en fus ravi. Je le vois encore, ce cher petit revenant de la table sainte. J'avais envie de le prendre dans mes bras, de le presser sur mon cœur! Que c'est beau, la communion précoce des enfants! Vil démon, rugis à ton aise: bientôt des milliers de saints se lèveront pour détruire ton influence dans le monde. Vive Marie! Vive Notre-Dame qui sauve le monde au

moyen du très saint Sacrement!"

Un mois après son arrivée dans l'Ouest, notre missionnaire a le bonheur de suivre les exercices de la retraite pastorale, à Lebret, Sask. C'est alors qu'il a l'occasion de connaître ses confrères. Il fait part aux siens de ses impressions: "Le clergé de Régina est un clergé modèle. Ce qui frappe, à première vue, c'est la bonne entente, la fraternité qui existe entre tous ses membres. C'est d'autant plus étonnant qu'il est composé de prêtres appartenant à plusieurs nationalités différentes. La cause de tout ce bien, c'est que notre évêque est un saint. Tous s'accordent à le reconnaître, un vrai saint, de la trempe des François de Sales et des Charles Borromée. Je vous dis que je suis heureux de mon sort! Et puis, je me plais toujours davantage en ce beau pays!"

Cette retraite lui permet d'organiser parfaitement sa vie nouvelle. Déjà, il s'est fait un règlement auquel il se promet d'être bien exact, surtout en ce qui concerne ses exercices de piété: bréviaire, méditation, lecture spirituelle, chapelet. Il renouvelle son propos de cultiver l'esprit d'oraison et de mortification.

On le voit, notre missionnaire est aussi pieux qu'agissant. Entré dans le clergé séculier, il y porte un cœur promis aux austérités de la vie religieuse, et il ne souffre pas que le prêtre le cède en rien au religieux-adorateur pour ce qui concerne le soin de *l'Unum necessarium.* Il se fait une loi de répandre sur toutes ses actions, pour les parfumer de la charité divine, l'encens de la méditation quotidienne et du sacrifice qu'il a offert à Dieu le matin, à l'autel. Le premier lundi de chaque mois est son jour de retraite. Alors, son emploi du temps ne porte d'autre item que la prière, et toute occupation profane, même la lecture du journal, en est exclue.

Il entend faire du bien par l'Eucharistie. Le sujet préféré de ses sermons porte sur la présence réelle. Sa grande consolation est d'exposer le très saint Sacrement pour la bénédiction quotidienne, durant les mois consacrés à la sainte Vierge et au Sacré-Cœur. "Cela fait travailler Notre-Seigneur sur les foules, dit-il. C'est bien mieux que tout ce que je pourrais faire moi-même. Dans son brillant ostensoir, Jésus attire à lui les âmes, selon sa promesse." — "Ah! s'écrie-t-il un jour,

que je voudrais voir nos gens bons, pieux, surtout enflammés d'amour pour la sainte Eucharistie! En leur parlant de ce mystère, j'y mets bien tout mon cœur, mais mes paroles sont impuissantes à rendre ce que je sens. Je ne sais comment m'y prendre pour réussir. Alors je dis à Notre-Seigneur: Suppléez à tout; c'est votre gloire qui est en jeu. Vous êtes plus fort que le démon. Attachez-vous ces âmes."

En novembre 1918, l'influenza sévit à Montmartre. Plusieurs personnes en sont atteintes. Plus robuste que son curé, le dévoué vicaire se fait tout à tous auprès des malades. Déjà il connaît par leur nom chacun des paroissiens et s'intéresse à leur bonheur. Par décision des contribuables l'église est fermée un dimanche.

Cette mesure de prudence, apparemment utile, désole le pieux abbé. "C'est bien la pire des punitions, celle-là, dit-il. Le bon Dieu ne peut pas châtier plus rudement les fidèles. C'est comme s'il leur disait: "Vous ne voulez pas profiter de ma présence parmi vous; je vais vous interdire l'entrée de mes temples. Et les gens errent au dehors comme des brebis sans pasteur."

Il déplore, en effet, l'indifférence des paroissiens pour la sainte messe et la réception des sacrements. Ses exhortations les invitent sans cesse à s'approcher de la table sainte et à se confesser souvent. Le bon Dieu fait enfin lever la semence, récompensant ainsi son humilité qui n'escompte aucun succès personnel. Après une année de séjour à Montmartre, Louis-Ernest peut écrire à ses sœurs: "Le branle commence à se donner. J'ai déjà distribué près de mille communions dans trois mois: c'est un surplus de 200 sur l'année dernière. Cela est de nature à m'encourager".

Fervent admirateur du doux François de Sales, il a parfois des échappées charmantes qui rappellent les aimables comparaisons employées par ce grand saint. Ecoutons-le: "J'ai dans ma chambre trois beaux petits oiseaux qui ne cessent de turluter. Ce sont des chardonnerets que j'ai pris au moyen d'une cage-attrape. Pauvres petits! ils me font penser aux âmes du purgatoire ou de l'enfer qui cherchent toujours à sortir de leur prison sans y réussir. Mais il y a d'autres oiseaux que je voudrais bien prendre. Ce sont nos quelques protestants et catholiques non-pratiquants de

Montmartre que je désire ramener à Dieu."

Pour obtenir ce résultat, il attend tout de Jésus-Hostie. L'église de la paroisse est en construction, et la chappelle qui sert au culte, bien que pourvue décemment, ne permet pas qu'on y fasse les cérémonies liturgiques dans toute leur solennité. Il a bien hâte que le nouveau temple soit terminé. "Nous y aurons, dit-il, l'exposition solennelle des premiers vendredis du mois; alors je ne serais pas surpris de voir les quelques familles protestantes de Montmartre ébranlées dans leur foi hérétique et nous rejoindre autour du tabernacle... Ah! si j'y puis quelque chose!..."

Il étudie l'allemand et se perfectionne dans la connaissance de l'anglais. A ses sœurs, qui lui demandent des nouvelles de son ministère, il répond modestement: "Je n'ai encore rien d'intéressant à vous raconter. Vous savez, j'ai toujours été lent en tout. J'ai mes plans, mon but est bien déterminé; j'y tends sans cesse et de toutes manières. Mais il n'est pas de mon tempérament de rien brusquer. Il me semble qu'il faut laisser à la grâce de faire sentir son effet: ce lent travail se fait...

Pour ma part, je ne perds aucune occasion d'inspirer le surnaturel". Un peu plus tard, quatre mois après son arrivée, il écrit: "Deux bonnes conversions ont eu lieu le mois dernier, presque coup sur coup; des gens qui n'avaient pas fait leurs Pâques depuis nombre d'années".

Au mois de décembre 1918, le bon curé de Montmartre, sur l'ordre du médecin, doit abandonner complètement tout travail et changer de climat dans l'intérêt de sa santé compromise. Il laisse à son vicaire la besogne entière avec ses responsabilités.

C'est alors que Louis-Ernest, plus que jamais, entre par le fond de son âme dans cette lutte contre le mal dont l'enjeu est le salut des âmes, lutte sans trève ni repos qui consume le cœur du prêtre dans des angoisses secrètes et des douleurs intimes, mais où la grâce de l'Esprit-Saint fait souvent abonder les consolations magnifiques.

Cette lutte, il la connaît déjà, sans doute; mais jamais elle ne lui est apparue aussi pénible qu'à l'heure où il endosse pleinement la "charge des âmes."

"Heureusement, dit-il, j'ai un bon papa comme évêque; je vais le voir tous les quinze jours: c'est un puissant réconfort". Dès le début de son apostolat, en effet, il commença par se soumettre à son archevêque. Ce fut son humilité profonde, son obéissance absolue à l'autorité ecclésiastique qui le préserva des illusions et des chutes dans les bagarres de la vie active: nous aurons occasion de le démontrer.

C'est donc dans la direction immédiate de son évêque qu'il trouve un appui à son inexpérience. Il en a grandement besoin. La construction de l'église avance rapidement: il faut surveiller les travaux, voir à l'achat des fournitures, statues, chemins de croix, missels, etc., rester au bureau de longues heures pour répondre aux paroissiens, prévenir tout désordre à la patinoire publique, organiser des séances récréatives en vue d'augmenter les fonds qui doivent payer la dette de la fabrique.

Avec ce caractère résolu qui lui donne tant de grandeur d'âme dans l'humilité, le vicaire se met à l'œuvre en commençant la visite de paroisse traditionnelle en décembre.

S'excusant alors de ne pouvoir écrire aux siens, il leur dit: "J'aime mieux en avoir plus à faire, que pas assez. Du moment que mes exercices de piété n'en souffrent pas, je ne me plaindrai jamais. Seulement, mes lettres d'amitié sont négligées, et je me borne à la correspondance d'affaires avec les marchands, en vue de la prochaine bénédiction de notre église qu'il faut pourvoir de tout."

Au milieu de ses occupations matérielles, le souci des âmes le poursuit sans cesse. Il se propose même de jeter l'offensive dans le camp retranché des protestants et il sollicite des prières à cette fin.

Comme toute œuvre divine s'édifie sur le Calvaire, c'est dans ce sol baigné du Sang rédempteur que l'apostolat de Louis-Ernest prendra sa fécondité. Laissons-le nous raconter l'épreuve qu'il traversa, en février 1919.

"Notre bonne paroisse est éprouvée: deux personnes adultes sont mortes, dont l'une était bienfaitrice de l'église. Quand on est peu nombreux, les vides sont plus grands. C'est aussi un malheur que notre bon curé soit parti, c'est peut-être même la cause de tous les maux

qui nous affligent. Il faut avouer que certains désordres existent parmi notre population. Si monsieur le curé était ici, peut-être arrêterait-il ces maux: je n'aurais pas à les combattre, car je le fais assez maladroitement d'ordinaire. L'autre jour, je disais à nos gens que les scandales publics se paient par des malheurs publics... que je ne voudrais pas leur souhaiter rien de semblable, mais que mon devoir était de leur rappeler les menaces de Notre-Seigneur contre les scandaleux... Le lendemain, notre belle école du village, évaluée à dix mille piastres, passait entièrement au feu, malgré les plus beaux dévouements pour la sauver. Les bonnes âmes n'ont pas hésité à voir en cette calamité un effet de mes paroles de la veille. S'il était vrai qu'il y eût quelque relation entre mes paroles et ce désastre, je ne serais pas lent à m'enfuir d'ici, laissant à d'autres plus adroits le soin de faire du bien. Enfin, c'est le bon Dieu qui mène... Mais l'instrument dont il se sert est digne de pitié."

Cette épreuve, peut-être voulue par Dieu dans le but de confirmer les paroles de son ministre, n'eut que d'excellents résultats. Le premier moment d'angoisse passé, le jeune

vicaire agit bravement. Il assemble les contribuables de la paroisse, leur propose d'ériger un couvent pour remplacer l'école publique incendiée, et obtient, contre son attente, l'unanimité des votes en faveur de ce projet.

Le lent travail d'amélioration qu'il a remarqué chez les protestants s'affirme alors. Plusieurs fois dans le passé, on a voulu faire venir des religieuses à Montmartre: toujours le fanatisme protestant a fait échouer ce dessein. Aujourd'hui, loin de s'y opposer, deux d'entre eux acceptent même de faire parti du comité qui travaillera au succès de l'affaire.

Il y a là de quoi consoler le jeune abbé. Cependant, loin de se prévaloir d'un si beau résultat, il écrit dans le même temps: "Je comprends les lacunes de mon ministère. Je sais bien que n'importe qui ferait mieux. Mais au moins, le peu qu'il m'est donné de ne pas faire trop mal suffit à m'encourager. En effet, si peu que l'on fasse dans le domaine spirituel, c'est d'un prix supérieur à toute œuvre profane. Je ferai peut-être mieux plus tard: on devient toujours plus habile par la pratique. Le maniement des âmes est ce qu'il y

a de plus difficile à apprendre. C'est l'œuvre la plus complexe que l'on puisse imaginer. Mais avec la grâce de Dieu avant tout, j'espère arriver à des résultats appréciables dans la sanctification de notre population."

Une autre fois, parlant sur le même sujet, il écrit à sa sœur: "Je n'ai toujours qu'un but: la gloire du bon Maître, sa gloire partout et malgré tout! Sa gloire, malgré mes misères, ou plutôt, à cause d'elles, puisque Notre-Seigneur veut bien s'en servir pour ses fins miséricordieuses."

Au mois d'avril 1919, le digne curé de Montmartre revient chez lui. Avec une joie visible, Louis-Ernest lui remet les responsabilités et lui rend compte de tout ce qui s'est passé durant son absence. Tout est approuvé et il ne reste qu'à mener à bonne fin l'entreprise du couvent. On ne saurait dire les peines infinies, les démarches de toutes sortes que le vicaire s'impose alors pour l'exécution du projet. On s'en rapporte à lui pour le choix des religieuses à demander. Après avoir essuyé plusieurs refus, il obtient les religieuses de Notre-Dame de la Croix, dont la maison

mère est à Murinois, France, et la maison principale en ce pays, à Forget, Sask.

Confiantes dans la sagesse du jeune abbé, ces religieuses lui offrent la surveillance des travaux de construction et entendent trouver en lui un conseiller et un protecteur de leur nouvelle maison. Tout en avouant qu'il s'y entend peu en fait de pareils travaux, il ne laisse pas de leur être très utile.

Les occupations que lui donne l'entreprise du couvent vont de pair avec celles du ministère sacré. A certaines époques, il fait quatre heures de catéchisme par jour aux enfants qui se préparent à la première communion ou à la confirmation, étant donné qu'il doit partager ce temps entre les élèves de langue française et de langue anglaise.

Le zèle des âmes s'avive toujours plus en son cœur. A sa retraite de 1919, il supplie Notre-Seigneur de l'augmenter en lui, avec l'esprit de foi. "Donnez-moi, ô Jésus, de voir les âmes vivantes et spirituelles à travers les corps. Donnez-moi de ne pas m'arrêter à cette enveloppe extérieure qui recèle un si grand trésor. Donnez-moi de vous conquérir des

cœurs en grand nombre. Oui, bon Maître, je veux vous faire aimer par tout le monde. Faites que je sois pur, afin que vous puissiez par moi purifier les autres."

Pour lui donner quelque détente au milieu des occupations qui l'absorbent, son bon curé lui procure de temps à autre le plaisir d'une partie de chasse. C'est l'unique passe-temps que s'accorde le jeune abbé. Et ce n'est pas sa santé seule qui en profite: comme on a de la difficulté à trouver de la viande, par ces temps de vie chère, il rapporte de ces excursions une quantité de gibier suffisante pour les besoins du presbytère.

On conçoit bien qu'il ne prend pas sur ses heures de travail ou de prière pour se récréer de la sorte. "Tu sais mon goût pour le lever matinal, écrit-il à l'une de ses sœurs: je m'en paie depuis quelques semaines. Debout à 3 heures et demie, 4 heures ou 5 heures du matin, je cours les bois et fais la chasse au gibier, ce qui nous rend bien service: depuis la grève de Winnipeg, en effet, les bouchers ont peine à nous fournir de viande. Les jours où je ne vais pas à la chasse, il y a de quoi

m'occuper. Nous n'avons pas de sacristain ni d'homme de cour, c'est le vicaire qui s'occupe de ces petits travaux. Ensuite, quand il me reste du temps avant ma messe, je t'assure qu'il fait bon prier aux pieds de Notre-Seigneur, dans l'église encore déserte: cela me rappelle ma vie d'adorateur et surtout mes belles heures d'adoration nocturne..."

La Providence, qui lui accorde parfois de bien douces consolations, ne le laisse pourtant pas sans angoisses morales. A certaines heures, il souffre beaucoup de l'éloignement des siens, il se sent seul, isolé, sans affection de personne, épreuve d'autant plus pénible, qu'il a déjà goûté les précieux avantages de la vie de communauté.

C'est alors que l'on trouve dans son journal des pages empreintes de mélancolie: "C'est l'exil toujours. Plus de père, plus de mère, plus de frères, plus de sœurs, plus de parents, plus d'amis! plus personne qui m'aime, plus personne à aimer! J'ai tout quitté, tout m'a quitté. J'ai dit aux miens: Je vous préfère le Seigneur; et ils m'ont répondu: Que le Seigneur soit tout ton partage... J'ai

fui mes prairies natales, nos montagnes, nos lacs, nos rivières. .. Et me voilà seul, ô mon Dieu, sur la terre; quelle affreuse solitude! quel spectre douloureux hante mon esprit! le vide épouvantable! le vide partout! O bon Maître, bon Maître, ayez pitié de celui que vous avez réduit à un si douloureux état d'âme!"

Ces moments d'ennui ne sont que passagers. Notre missionnaire a trop d'occupations pour éprouver longtemps ces peines du cœur à un degré aussi intense. Et il avoue à maintes reprises qu'il aime de plus en plus son ministère et sa paroisse d'adoption.

Cependant, au mois de décembre 1919, pour répondre aux vives instances des siens et s'accorder un repos qui lui est devenu nécessaire, il prend le chemin de l'Est. Durant trois semaines et quelques jours, se renouvellent pour lui les émotions et les joies familiales qu'il a goûtées lors de son ordination. Parents et amis l'invitent à leur foyer. Il va d'une place à l'autre, revenant toujours auprès de son père et de sa mère qui ne peuvent se lasser de l'entendre parler de l'Ouest. Chacune de ses visites, ici ou là, porte avec soi la con-

solation, la paix, le réconfort à ceux qui le reçoivent. Son voyage de repos devient manifestement une tournée d'apostolat. Avant de se rembarquer pour l'Ouest, il passe quelques jours à la maison mère des Sœurs de la Providence, à Montréal, auprès de ses sœurs religieuses, il s'arrête également à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Hull, où se trouve sa tante. Le 24 janvier 1920, il est de retour à Montmartre, pleinement satisfait de son voyage.

Il semble que le bonheur d'avoir revu les siens ait doublé le courage et ravivé la piété du jeune vicaire. Son cœur, qui a soif d'infini, comprend toujours plus qu'aucune consolation terrestre ne peut le remplir. On devine alors, à ses notes manuscrites comme à ses lettres, qu'il souffre de cette nostalgie du Ciel dont les saints ont été divinement tourmentés.

Un soir, il ne peut se mettre au lit sans causer avec quelqu'un du "bonheur du Ciel dont la pensée hante son esprit". Il cherche qui pourra le comprendre, partager ses sentiments... Et sa plume, intarissable comme son cœur, trace à l'une de ses sœurs religieuses une longue lettre débordante de désirs,

d'amour de Dieu, de confiance en sa miséricorde.

Le lendemain matin, il termine cette épître inachevée par les lignes suivantes: "Encore une journée qui commence, une journée à languir, à soupirer après cette céleste patrie qui comblera tous nos vœux; encore une journée à traîner ce corps de boue, cet ennemi juré de mon salut. Saint Paul souhaitait d'être délivré de cette enveloppe dont la lourdeur nous retient ici-bas: s'il eût eu un corps aussi mal dressé que le mien, je me demande ce qu'il aurait dit! Mais je la conduirai, cette bête de somme! Je la mènerai aujourd'hui encore, avec la grâce de Dieu, de sorte qu'elle ne retarde pas ma marche vers ce séjour du bonheur parfait".

# CHAPITRE XIV

## Le vicaire de Ponteix

I. Un sacrifice salutaire. — II. Apostolat auprès de l'enfance. — III. Abnégation dans l'obéissance. — IV. Paix et joie dans l'apostolat.

Le bon Dieu répondit toujours à l'ardent désir de perfection de l'abbé Duchaîne, en lui fournissant à souhait et en temps opportun des occasions de sacrifice. Trois semaines après son retour de l'Est, notre fervent vicaire reçoit de son évêque les lignes suivantes: "Je viens vous demander de faire un grand sacrifice. Vous vous êtes bien trouvé à Montmartre, avec ce cher Monsieur Thériault qui a été content de vous et à qui vous avez rendu service. Il me faut changer le vicaire

de Ponteix et je vous prierais de vouloir bien aller le remplacer. J'espère qu'avec votre zèle, votre tact, vous donnerez satisfaction au curé de cette paroisse, qui est une des plus importantes de l'archidiocèse." Cette lettre et le remplaçant de l'abbé Duchaîne à Montmartre arrivent simultanément, ce qui oblige celui-ci à se rendre sans délai à son nouveau poste, pour le premier vendredi du mois de mars. Il arrive à Ponteix le 29 février 1920.

Deux jours avant de quitter Montmartre, alors qu'il ne prévoyait pas son prochain départ, il avait tracé ces lignes dans son journal: "Ici, rien de plus beau que de voir maintenant l'assistance à la messe et les communions de chaque matin. Vraiment, s'il n'y avait pas deux messes, la sacristie serait trop petite: *Deo gratias!"*. Dans quelle mesure avait-il contribué à ce résultat? Une lettre à sa sœur nous le laisse deviner. Après lui avoir dit son peu de succès dans le ministère, il ajoutait: "J'ai pourtant de quoi me consoler, si je songe que le moindre bienfait spirituel apporté à une âme vaut infiniment toutes les richesses temporelles. Or, il est certain que j'ai convaincu quelques bonnes âmes,

et les ai amenées à communier plus souvent. D'autres viennent à la messe sur semaine, qu'on n'y voyait jamais auparavant."

Il a donc, en quelque sorte, accompli sur ce terrain la mission que lui avait confiée le Seigneur. En récompense, Dieu l'appelle sur un théâtre plus vaste. Pouvoir travailler davantage aux intérêts de la gloire divine, par le don plus entier de soi-même aux âmes, n'est-ce pas, en effet, le plus enviable salaire de l'apôtre?

A Ponteix, Louis-Ernest trouve une population beaucoup plus nombreuse, un village mieux organisé, avec couvent, hôpital, et école des Frères en voie d'établissement. Après Gravelbourg, c'est la plus belle paroisse du diocèse. En outre, il y a quatre missions à desservir.

Quant au presbytère, il est beaucoup plus confortable. Dans sa chambre, le vicaire jouit de la lumière électrique. Il a aussi un cabinet de travail à sa disposition. Disons cependant qu'il n'y rencontre pas cette atmosphère chaude, attirante et affectueuse qu'on lui a faite à Montmartre, dès son arrivée.

Il insinue cette différence dans une lettre à sa mère: "Ici, je me trouve au milieu d'une famille de Français de France. On n'a pas tout à fait les mêmes habitudes, vous savez cela. La nourriture et bien des choses ne sont pas absolument suivant nos goûts. Mais, comparé à ce que j'attendais, à ce qu'on m'avait dit, je me trouve au paradis terrestre. Du reste, il y a les bonnes sœurs de l'Hôpital qui me dédommagent de ce que j'ai quitté. Chez elles, où je vais tous les jours, je me trouve chez nous. Comme ça prie bien dans leur petite chapelle! J'y passe mes meilleurs moments de la journée. Je jouis d'être inconnu et tranquille. Je me retrempe. Je consolide les bases de ma pauvre vie intérieure, par trop ébranlées. Bénissons donc le bon Dieu de ce changement!"

C'est sans doute après une de ses méditations silencieuses en cette chapelle, que le pieux abbé traçait la prière suivante, retrouvée sur une feuille manuscrite entre les pages d'un livre spirituel dont il se servait souvent:

"O mon bon Maître, oui, je le crois, c'est vous qui m'envoyez dans cette région. Vous

avez vos desseins en agissant de la sorte. Faites donc que ce ne soit pas pour ma perte, ni pour la perte de personne, mais pour le salut de tous! Bon Maître, que je travaille ici uniquement pour votre plus grande gloire. Sanctifiez-moi. Perfectionnez votre instrument. Je n'ai encore rien, rien que ma bonne volonté; pas de vertus à mettre à votre disposition. Mais vous êtes riche, vous. Vous êtes tout-puissant. En un clin d'œil, vous pouvez me transformer. Agissez donc en votre serviteur suivant votre connaissance. Suppléez à ma pauvreté, par vos richesses infinies; fortifiez ma faiblesse par votre puissance sans borne; donnez-moi cette sagesse indispensable au succès de tout bien. Seigneur, soyez-moi tout en toutes choses, et je ne craindrai aucun échc. **In te, Domine, speravi: non confundar in æternum, Amen".**

Ce n'était pas sans regret qu'il avait quitté Montmartre, cette bonne paroisse où il se sentait estimé et qu'il estimait lui-même. Mais bientôt il se réjouit de son changement, à cause du profit spirituel que son âme en retire.

A ce sujet, il écrit à sa mère: "Mon départ de Montmartre a brisé une affection trop

naturelle, un attachement pour le pays qui nuisait au bien que j'aurais pu opérer sans cela. Ici, le champ d'action est nouveau, plus vaste, et votre enfant aura plus de chance de se sanctifier. C'est le principal, n'est-il pas vrai? Si je deviens un saint, qu'importe le reste! Oh! oui, il faut absolument que je devienne un saint, et un grand saint, pour opérer tout le bien qu'il y a à faire en cette partie du pays. Hélas! plus ça va, moins je fais de progrès en vertu. Quel compte j'aurai à rendre au bon Dieu! Bonne maman, ne cessez pas de prier pour votre "Ness." Je vous assure, son salut est loin d'être certain avec ce fardeau écrasant du sacerdoce, que vous avez tant contribué à lui imposer. Enfin, je ne perds pas confiance. Je suis bien résolu à me mettre à l'œuvre. Faites prier les enfants à mon intention. J'ai bien confiance dans les prières des petits."

Dans cette lettre, comme dans toutes les autres, c'est l'humilité qui a la parole. Personne ne s'y méprend, du reste. Et ceux qui le voient à l'œuvre sans pénétrer dans son âme, seraient étonnés du ton de conviction avec lequel il parle à ses intimes de ses profondes misères spirituelles.

A Ponteix, Louis-Ernest débute dans le ministère par la visite des malades de l'Hôpital et le catéchisme aux élèves du couvent que dirigent les excellentes Sœurs de Notre-Dame d'Auvergne. "Quelle bonne chose que des religieuses dans une paroisse, dit-il: on y fait dix fois plus de bien, avec cent fois moins de misère. .. S'il y a moyen d'être utile à ces bonnes religieuses. . . je le serai de tout cœur."

Guidé par ce principe, il ne néglige rien pour cultiver les vocations. Ce travail délicat l'intéresse. Il s'y livre discrètement, avec l'expérience que lui a donnée son séjour prolongé dans une communauté religieuse. Découvre-t-il une âme d'élite parmi les enfants, il s'en réjouit. "Je vais en faire une religieuse, une sainte, si possible, avec la grâce de Dieu." Telle est la pensée qui, sous diverses formes, revient fréquemmment dans ses notes.

L'âme des enfants, nous l'avons dit, lui est particulièrement chère. Il aime à faire le catéchisme, parce que ce ministère lui paraît d'une importance primordiale. Les paroissiens de Ponteix travaillent à obtenir des Frères

enseignants pour l'école des garçons. Il est surperflu de dire qu'ils reçoivent l'entier appui, non seulement de leur digne curé, (1) mais aussi de leur vicaire. Ce projet, cependant, est tout hérissé de difficultés, dont la moindre est le manque de ressources pécuniaires. Une bonne récolte permettrait aux catholiques de construire la maison des Frères. Mais il ne paraît pas qu'on doive y compter encore, après trois années de sécheresse.

C'est alors que le Père Duchaine ne cesse de prier: "O bon Maître, qui donnez la pâture aux petits oiseaux, allez-vous nous laisser manquer de ce qu'il faut pour bien élever nos enfants? Nous sommes méchants, nous avons péché contre le Ciel, mais ayez donc pitié de l'âme de nos chers enfants: voyez ces innocents petits êtres qui sont vôtres. Ayez-en compassion. Fermez les yeux sur nos iniquités, mais ouvrez-les sur la beauté de ces cœurs purs auxquels le royaume des Cieux appartient."

Ces accents ne paraîtront pas exagérés,

(1) M. l'abbé Royer, décédé en 1922.

si l'on songe que, sans le concours des religieux enseignants, qui ouvrent des classes indépendantes, les enfants, en général, sont obligés de fréquenter les écoles publiques où ils apprennent peu de français, et encore moins de catéchisme. Laissons encore parler à ce sujet notre pieux vicaire s'adressant à sa sœur: "Parmi les causes de peines, la plus sensible pour moi est celle de voir nos enfants grandir dans l'ignorance religieuse. Dans un quartier de notre paroisse, c'est une école protestante qui leur donne l'instruction: ces écoles, en général, sont des sentines d'immoralité. Un père de famille me disait, dans l'obligation d'y envoyer son fils: "Mon Paul, depuis qu'il va à cette école, le v'là qui tient tête à sa mère!" Chère petite sœur, s'il y a quelque chose qui fait mal au cœur du prêtre, c'est de voir ces tendres âmes, vrais lys quand ils sont cultivés en bonne terre, submergées par l'ordure! Je te dis que c'est à en verser des larmes de sang. Moi, ces choses-là me pèsent sur l'âme et me gâtent tout le plaisir que je pourrais goûter au reste."

Affliction et désolation bien dignes d'un apôtre! Elles nous laissent deviner avec quel

zèle il s'occupe de la question des écoles. Son désir est de voir les religieuses se charger du plus grand nombre d'enfants possible, et d'obtenir des Frères pour les garçons non confiés aux Sœurs.

Cependant, en s'intéressant de la sorte à l'œuvre de l'éducation, il s'expose à de graves ennuis. Les lois scolaires de la Saskatchewan rendent fort délicate pour les catholiques cette importante question: elle est le terrain brûlant où deux partis opposés se heurtent sans cesse. Avec son peu d'inclination pour les détours, notre jeune vicaire, ici comme en tout le reste, va droit à son but et déclare ouvertement ses opinions sur les défectuosités d'une loi qui lèse les droits des Canadiens catholiques.

Son esprit, quoique sensé et clairvoyant, est trop absolu pour se plier aux règles d'une diplomatie que les circonstances rendent nécessaire. Aussi bien, lors de sa retraite annuelle (juillet 1920), est-il repris par son évêque sur la manière dont il traite la question. Sa Grandeur lui reproche d'agir inconsidérément et lui trace une ligne de conduite

moins tranchante, moins rigoureuse, pour la défense des droits scolaires des catholiques.

Ce fut un rude coup pour Louis-Ernest, que cette admonition paternelle. S'il n'avait été humble et obéissant au même degré qu'il était hardi et généreux, une telle épreuve l'eût à jamais détourné de tout effort pour le succès de la bonne cause. Mais tel n'est pas son fait. Il accepte cette règle de tolérance, si opposée à son esprit absolu, à sa franchise ennemie de toute concession. D'ailleurs, en toute humilité, il avoue qu'il n'est pas doué de l'esprit de diplomatie qu'exige ce genre de lutte particulier à l'Ouest canadien. "J'attendrai d'avoir le jugement plus sûr et mieux formé pour me risquer à reprendre ce thème et à le traiter avec sûreté," écrit-il dans son journal.

Cet apostolat, qui a été comme l'âme de son ministère actif, il doit donc y renoncer! Combien un pareil sacrifice lui est douloureux! Il s'y soumet néanmoins. Il veut obéir parfaitement. Et, considérant qu'il est plus facile de se taire que de dire juste ce qu'il faut, il prend le parti de ne plus s'immiscer en ces ma-

tières d'éducation. Cependant, un peu plus tard, son vénérable évêque l'engage à ne pas s'en désintéresser, mais à y mettre plus de prudence et de circonspection. Il est encore prêt à suivre cet avis, et on le voit continuer avec bonheur son apostolat en faveur de l'enfance.

Il rassure là-dessus l'une de ses sœurs qui lui a manifesté des inquiétudes: "Tu comprends bien que je n'ai pas l'intention de contrecarrer en quoi que ce soit la manière d'agir de mon si bon Monseigneur. D'ailleurs, le bon Dieu semble déjà bénir ma soumission et les sacrifices qu'elle me coûte. Il y a quelques jours, je réussissais à faire offrir aux révérendes Sœurs une cinquantaine d'enfants de l'école publique. C'est un vrai succès au point de vue catholique et français. Peu après, deux maîtresses canadiennes-françaises des mieux qualifiées s'offraient, sans que je les aie demandées à venir faire la classe par ici. Elles arrivent: j'en place une, immédiatement, dans une école où enseignait une maîtresse anglaise que je crois protestante. L'autre a pris également une classe où l'on était menacé de n'avoir que de l'anglais: deux nouveaux triomphes où le bon Dieu, par sa bonne Provi-

dence, a tout fait. Pour les maintenir, c'est encore sur Lui que nous comptons.

"Ce soir même, je reçois une autre lettre d'une institutrice canadienne qui m'a l'air bien recommandable. Les religieuses ont justement besoin d'une maîtresse laïque: cela va les arranger. Tu vois, ma bonne, qu'on ne perd rien à mettre le bon Dieu de la partie: tout est pour le mieux quand il nous oblige, par des contretemps comme celui que j'ai subi, à compter plus sur Lui que sur nos petits moyens. Il faut savoir attendre et patienter, ne rien brusquer pour ne rien compromettre, tendre vers son but, quelque bon et saint qu'il soit, **tout bellement,** comme dirait saint François de Sales."

Cette dernière phrase nous démontre que l'épreuve avait porté fruit pour l'expérience du jeune vicaire. De plus, elle avait mis en son âme de fortes assises d'abnégation intérieure bien propres à rendre ses travaux plus fructueux que jamais. Pour nous faire une idée de ces travaux, transcrivons ici l'emploi d'une de ses meilleures journées.

"Aujourd'hui, écrit-il, j'ai fait quatre heu-

res de catéchisme, deux heures de confession, j'ai présidé le mois de Marie, visité les malades de l'hôpital et les élèves du couvent, en outre de la récitation de mon bréviaire." Il se dépense aussi sans compter pour le bien des missions rattachées à la paroisse de Ponteix. J'ai passé une fameuse semaine au milieu de nos pauvres gens de la colonie allemande, à 60 milles d'ici. J'ai préparé dix enfants à leur première communion, couchant et prenant mes repas ici et là, dans de petites cambuses où la même salle sert de cuisine, de salon, de chambre à coucher, etc. Ces pauvres enfants! il s'en trouvait plusieurs de 15 ans qui n'avaient jamais ouvert un catéchisme. Ce n'est pas une tâche facile de leur faire apprendre quelques notions de notre sainte religion: je me demande comment j'ai pu faire. Ces braves gens croyaient que j'allais leur demander au moins cinquante piastres pour ce travail: ils ont simplement payé mes dépenses. Je leur ai béni leur cimetière et leur ai promis de revenir pour la Toussaint".

L'action extérieure, chez lui, ne nuit pas à celle de la grâce. Ecoutons comment il rassure ses sœurs qui s'apitoient de le voir livré

à ce point au travail: "Ainsi lancé dans la lutte et le fracas des batailles, on ne sert pas moins parfaitement le bon Dieu. Il faut avouer que les faiblesses naturelles se font alors sentir plus souvent. Mais cela ne me décourage pas. C'est sainte Thérèse qui disait, comme ça, que "depuis qu'elle était surchargée de travaux et obligée à de fréquents voyages, elle faisait beaucoup plus de fautes. Et cependant, ajoutait-elle, comme je combats généreusement et ne me dépense que pour Dieu, je sens que je me rapproche de Lui de plus en plus." C'est en plein ce que je constate. Le bon Dieu est toujours bon, Lui. Si l'on est moins assidu à ses pieds, il ne s'en offense pas, étant donné qu'on s'occupe de ses intérêts tout le temps qu'on ne demeure pas avec Lui. Et quand on y revient, c'est-à-dire, si peu que l'on se recueille, alors, un regard vers le bon Maître suffit souvent à nous retremper, à nous réconforter, à nous redonner cette paix si douce, même au milieu des plus grands tracas du ministère."

La citation est longue, mais elle méritait une mention intégrale, car elle nous peint au naturel l'état d'âme de notre missionnaire,

son esprit éclairé et judicieux dans le domaine spirituel. Actif au dehors, il semble tout à fait passif au dedans, sous la direction du grand Maître intérieur auquel il s'abandonne. "Je pense, écrit-il, que je n'ai qu'à me laisser travailler, à ne pas m'opposer volontairement aux vues de la Providence, et tout sera pour le meilleur profit de mon âme".

A ses sœurs, qui le pressent de ne rien leur cacher, il répond: "Vous soupçonnez que je souffre et vous m'invitez à me soulager en vous dévoilant tout. Eh bien! oui, je souffre, comme tout prêtre qui se consume pour le salut des âmes. Vous le savez, un prêtre est une victime; il ne peut être sans souffrir. Aussi, ne vous mettez pas en peine de moi à ce sujet. Les souffrances intimes que j'endure sont inévitables: on est prêtre pour cela, et je crois qu'il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Je souffre de voir tant de cœurs indifférents à ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus digne d'amour. Je souffre de voir notre sainte religion si peu aimée, si peu pratiquée: voilà mes peines, ma douleur la plus grande. Priez pour moi, non afin de voir diminuer mes chagrins — il faudrait qu'ils fus-

sent centuplés! — mais pour que je sache quels moyens prendre pour faire aimer et servir le bon Dieu davantage. Cela seul peut me soulager... Ah! si j'étais un saint, comme j'en ferais du bien!"

Ces accents ne rappellent-ils pas ceux du roi-prophète: "Mes yeux ont répandu des ruisseaux de larmes, Seigneur, parce qu'on n'observe pas votre loi." (Ps. 118).

Au mois de mai 1921, le digne curé de Ponteix arrive de France où il a passé quelques mois, durant lesquels son vicaire a assumé seul les responsabilités de la paroisse. Son curé désire qu'il prenne à son tour quelque repos. Mais cette proposition ne lui sourit guère. Ayant dû négliger les missions pendant cet intervalle, il préfère les visiter tour à tour, et il s'astreint alors, pendant quelque temps, à une existence "de promenades forcées." Quand il revient au presbytère, il se repose en visitant les malades de l'hôpital, auxquels il est toujours si heureux de porter la sainte communion, dès qu'on lui en manifeste le désir.

Dans l'accomplissement de ses fonctions,

quels que soient les dérangements qu'il subit, Louis-Ernest conserve toujours une égalité d'humeur qui fait plaisir à voir. Souvent même, on le rencontre dans la rue, fredonnant des cantiques, et l'on pense, en l'entendant, au séraphique François d'Assise dont l'âme chantante exhalait par les chemins, en strophes harmonieuses, les sentiments d'amour divin qui la consumaient. Tandis qu'il chante il oublie ses épreuves, ses ennuis, car il a parfois à défendre la paix et la joie de son âme, non seulement contre les périls du dehors, mais encore contre les tristesses du dedans qui assaillent toujours, à quelque tournant de la route, les âmes avides de sainteté.

On a remarqué que la gaieté est surtout une qualité de tempérament, tandis que la joie est plutôt un don de l'âme. Louis-Ernest, s'il n'était pas gai par nature, était joyeux par grâce. Cette joie était souvent infuse et spontanée dans ses rapports avec Dieu; dans ses relations sociales, elle était plutôt la conquête de sa volonté que la manifestation naturelle de son caractère.

Quant à sa paix intérieure, il ne semble

pas que jamais elle ait été troublée par la variété et le nombre de ses occupations, non plus que par les difficultés ou les échecs dans le ministère. Son total abandon entre les mains de Dieu avait, pour ainsi dire, stabilisé son âme dans la paix. "N'ayons pas de ces sentiments de défiance qui font injure à la bonté de notre Père des Cieux, écrivait-il à sa sœur. Soyons de tout petits enfants abandonnés aux mains de la divine Providence. Ah! qu'il fait donc bon, là! quelle paix, quelle sécurité! Quand même tout le monde se liguerait contre nous, pas un cheveu de notre tête ne tombera sans sa permission. Oui, toujours, quoi qu'il nous en semble, le bon Dieu cherche et nous procure réellement ce qui nous convient davantage. Laissons-nous faire."

Ces pieuses dispositions, il les traduisait dans la pratique. Jamais il ne mit le bon Dieu, non plus que son évêque, dans la nécessité de le ménager. Après sa mort, un prêtre éminent de l'archevêché de Regina pourra dire de lui: "J'ai toujours été édifié de la prompte obéissance avec laquelle l'abbé Duchaîne a répondu aux désirs de Monseigneur,

quittant sans retard un poste où il se plaisait; pour un autre nouveau et conséquemment plus difficile."



## CHAPITRE XV

### Le vicaire de Willow Bunch

**I. Désirs de la vie purement contemplative. — II. Sanctification des prêtres. — III. L'idéal rêvé. — IV. Suprême sacrifice. — V. Sur les sommets.**

L'abbé Duchaîne était à Ponteix depuis dix-huit mois seulement, lorsque, vers la fin de l'été de 1921, nous le trouvons à Willow Bunch, Sask., jolie paroisse d'un peu plus de mille habitants, dont les trois-quarts sont des Franco-Canadiens. Le village, comprenant une centaine de familles, est situé dans une vallée d'un mille de largeur et adossé à un cercle de collines qui brisent la monotonie du paysage. Il est pourvu de toutes les commodités qu'on trouve dans les villages les mieux organisés

de la province de Québec. Les "Filles de la Croix, Sœurs de St-André", y tiennent un pensionnat et un externat, que fréquentent avec assiduité plus de 200 élèves.

Louis-Ernest remplace à Willow Bunch un de ses confrères que la maladie oblige à un repos. Son excellent curé lui-même est soumis à un régime de ménagements, étant épuisé de forces, après une rude carrière de trente-cinq années en ce diocèse, où il a débuté au milieu des plus grandes privations.

Comme à Montmartre et à Ponteix, le jeune vicaire ne tarde pas à se trouver seul à la tête de la paroisse pendant un séjour de quelques mois que son curé fait dans l'Est pour le rétablissement de sa mauvaise santé. Nous ne parlerons pas du ministère qu'il y exerce, afin d'éviter des redites. Nous connaissons le dévouement dont il a fait preuve ailleurs: il continue à se dépenser pour "la plus grande gloire de Dieu", selon le programme qu'il s'est de longtemps tracé.

Le retour de son digne curé, auquel le médecin défend toute besogne fatigante, ne diminue guère la somme de ses travaux, mais

il allège considérablement son fardeau. "La seule présence de mon bon curé au presbytère, écrit-il, m'est un vrai réconfort. Il est si bon prêtre, si rempli d'esprit de foi, de zèle. Et il ne craint pas de mettre à ma disposition sa longue expérience de trente-cinq ans de prêtrise. De plus, il est d'un caractère jovial: nous nous entendons à merveille."

L'estime qu'il accorde à son curé, celui-ci la lui rend pleinement. "De tous les vicaires que j'ai eus, dira-t-il plus tard, il s'en est trouvé deux qui m'ont été particulièrement chers à cause de leurs belles qualités: l'abbé Duchaîne est un de ceux-là." Il peut, en effet, toujours compter sur son dévouement et son tact pour les tâches que lui-même n'est pas en mesure d'exécuter.

La préparation des fêtes du cinquantenaire de la paroisse exige de Louis-Ernest un déploiement d'activité extraordinaire. Pour commémorer ce fait, on se propose d'ériger un monument au Sacré-Cœur et de publier l'histoire de Willow Bunch. (1) Le vicaire

(1) Ce livre intéressant, "*La Montagne de bois*" a été publié par l'abbé C. Rondeau.

collabore à ce dernier travail, en revisant les notes qui doivent servir de matériaux à l'auteur. Il est, de plus, nommé vice-président actif du comité général des fêtes et président du comité de correspondance. Les organisateurs élaborent un brillant programme de démonstrations religieuses et nationales, et grâce aux efforts de tous, un succès complet couronne ces fêtes jubilaires, qui ont lieu les 13 et 14 juillet 1922.

Pendant son séjour à Willow Bunch, la Providence accorde à Louis-Ernest une bien douce consolation, celle de revoir son père qui vient dans l'Ouest, attiré avant tout par le désir d'y rencontrer son fils prêtre, et dans l'intention d'y passer le temps des récoltes comme moissonneur. Cette visite prolongée apporte à notre missionnaire une joie qu'il ne peut dissimuler: "Je garderai papa à Willow Bunch, écrit-il, aussi longtemps que je le pourrai. Je tâcherai de le conduire à Montmartre et de lui faire visiter nos principaux centres canadiens. Ce cher papa! comme on l'aime, comme on se sent attaché à lui, bien qu'on ne soit plus un enfant! Pour moi, je pense que j'ai plus d'affection que jamais pour

mes vieux parents. Au lieu de diminuer, on dirait que ça augmente!"

Après le départ de son vénéré père, il écrit à sa sœur: "Papa m'a envoyé, comme toujours, au premier de l'an, l'une de ses meilleures bénédictions. C'est incroyable comme ça m'a fait du bien, lorsqu'il était ici, de causer longuement avec lui, sur tous les sujets." L'été précédent, à Ponteix, il avait également reçu son frère cadet, arrivé dans l'Ouest avec la ferme détermination de s'y fixer. On ne saurait dire l'intérêt qu'il lui porta, le bien qu'il lui fit par ses conseils et sa protection vigilante, afin de prévenir, chez ce jeune homme encore inexpérimenté, toute désillusion et tout échec dans la poursuite de ses beaux projets.

Ce qui marque nettement le séjour de Louis-Ernest à Willow Bunch, c'est l'état d'âme particulier qu'il traverse, et dont ses sœurs religieuses, avec ses confidents autorisés, ont seules le secret. Tous ses attraits pour la vie religieuse, pour la solitude et la pénitence, ont à cette époque un réveil d'autant plus impérieux, qu'il leur impose silence

depuis plus de quatre ans. Débordé de travail, sans avoir jamais vu pâlir l'idéal de sainteté qu'il a entrevu dès sa jeunesse religieuse, et se considérant incapable de concilier la réalisation de cet idéal avec les tracas du ministère extérieur, il éprouve le désir d'asseoir sa vie intérieure sur des bases qui lui paraissent mieux assurées.

Nous l'avons insinué précédemment, cette lutte, entre l'attrait pour l'apostolat et le goût de la solitude pieuse, s'était déclarée en son âme dès qu'il avait pris contact avec les choses célestes. Au temps de sa vie d'adorateur, alors que les sorties quotidiennes lui pesaient, il avait écrit: "Je souffre du bruit de la ville, du voisinage du monde. J'aimerais la solitude, le calme, si favorables à l'union de l'âme avec Dieu. J'aimerais habiter quelque désert ou un sommet de montagne, loin du siècle. Jamais je ne me suis trouvé bien dans le tumulte des foules. Et si je ressens présentement ce goût s'éveiller en moi, c'est que je redeviens moi-même, je retrouve ma jeunesse, mon enfance. . . ."

Au grand Séminaire même, il conserve

au fond de son âme le vague espoir de rentrer de nouveau en religion, plus tard. "C'est une grâce que je demanderai tous les jours au bon Dieu, à ma messe: il y a si proche de la cellule du cloître au paradis!"

La Providence toutefois ne l'avait pas appelé "au désert ou sur le sommet d'une montagne" pour y remplir le rôle de Moïse intercédant en faveur des enfants d'Israël: c'était aux combats de la plaine que le vouloir divin l'avait conduit, et son âme, toujours docile, était entrée sans heurt, sans résistance, dans le plan providentiel.

Aujourd'hui, — est-ce parce qu'il a l'intuition que sa fin approche? — il éprouve de nouveaux élans de cette ferveur qui le faisait jadis soupirer après une vie de prière plus intense et d'union plus étroite avec Dieu. . . A peine installé à Willow Bunch, il reçoit, d'une personne chère, une lettre sur les beautés et les grandeurs du sacerdoce, sur le rôle prépondérant du Saint-Esprit dans la sanctification des âmes, et plus particulièrement des âmes sacerdotales. Il apprend l'existence d'une Association toute spirituelle dont les mem-

bres se vouent, par la prière et le sacrifice, à cette œuvre primordiale d'apostolat en faveur des élus du sanctuaire. Il en est ravi. Et, déclarant "qu'il n'a rien plus à cœur que la sanctification des prêtres et **surtout de la sienne,"** il s'enrôle dans cette phalange d'apôtres silencieux, s'engageant à célébrer annuellement vingt-cinq messes à cette intention particulière.

Comme résolution personnelle, il se propose alors de travailler à imprégner son âme de la divine présence de l'Esprit-Saint, de se rappeler souvent le souvenir de ce Dieu-Amour, afin de raviver en lui son action sanctifiante. "Ah! si j'étais en communauté, s'écrie-t-il en cette occasion, loin du monde et de ses distractions vaines, comme il me serait facile de me livrer à l'action de cet Esprit sanctificateur! ce serait un perpétuel besoin pour mon âme! Mais ici, dans ce monde empesté et troublé, je confesse avec douleur que sa pensée est souvent absente de mon esprit.... Ah! que j'ai donc perdu en sortant du cloître! Enfin, c'est le bon Dieu qui l'a voulu. Faut-il croire qu'il m'appelait à une perfection moins grande? Je ne le crois pas, je ne puis arriver à me

le persuader, et **c'est ce qui fait mon tourment.** Quand donc le bon Dieu nous mettra-t-il à même de l'aimer, là, oui, de l'aimer sans mélange, sans mesure? quand? quand? En attendant, il nous faut mourir tous les jours, comme dit saint Paul, *quotidie morior*. En attendant, il nous reste à nous entr'aider et à cheminer péniblement dans l'humilité, comme à tâtons, vers les tabernacles éternels".

Au moment où Louis-Ernest trace ces lignes, ses désirs du cloître sont plutôt des prières devant Dieu qu'un vouloir formel. Mais peu à peu, ils en viennent à occuper son esprit au point que ses actions mêmes en sont inspirées. Il se défait de plusieurs choses qu'il possède et s'interdit toute acquisition nouvelle tant soit peu importante, afin d'être prêt à partir, au premier signal divin... Car ici, comme toujours, c'est la volonté de Dieu qu'il entend suivre et qu'il cherche avant tout à connaître.

Remarquons-le bien, pour nous faire une juste idée du mobile qui le pousse, ce n'est pas le dégoût du ministère actif, non plus que les amertumes d'un zèle apparemment in-

fécond, qui déterminent chez lui ce réveil d'anciennes aspirations. Il le laisse à entendre dans ce passage d'une lettre où, après avoir constaté l'indifférence du grand nombre pour le "don de Dieu", il ajoute: "N'allez pas croire, pourtant, que je suis lassé de travailler, que, rebuté par la lenteur du succès, je suis près d'abandonner la partie... Oh non! la cause pour laquelle j'ai donné ma vie est trop belle pour renoncer si vite à sa réalisation. Cela doit plutôt nous aiguillonner à prier plus fort, à travailler avec plus d'acharnement."

Et c'est à l'heure même où il songe à la vie religieuse qu'il écrit à sa sœur: "Du travail en masse. Peu de succès, mais persistance toujours et quand même à faire des efforts. Il me semble que le bon Dieu est content de moi."

Ce qu'il trouve dur c'est de vivre dans une contrée protestante où il faut batailler sans cesse pour jouir de ses droits les plus légitimes. "On a toujours envie de se battre! écrit-il plaisamment aux siens. Et il le faut. Il faut être continuellement sous les armes. Autrement, on finirait par être victime de

cette mentalité impie ou indifférente en fait de religion. Les prêtres eux-mêmes ne seraient pas plus en sûreté que le reste des catholiques, sous ce rapport."

Sa piété solide, son amour de Dieu, son zèle si pur ne suffisent pas à le rassurer contre les dangers qu'il signale. Il est même absolument de bonne foi, lorsqu'il déclare à l'une de ses sœurs: "Oui, ma bonne, je le dis sans affectation, je suis loin d'avoir les vertus de mon état. C'est qu'il faudrait être un saint, un vrai saint dans la force du mot, pour faire quelque bien, étant prêtre. Un prêtre qui n'est pas saint, ou qui ne désire pas l'être, est un prêtre manqué. J'ai peur! et j'ai de quoi trembler... Petite sœur, prie bien pour moi. Je sens combien j'ai perdu en quittant le cloître. Si jamais il m'est donné d'y rentrer, il faudra m'y cramponner si bien que jamais je n'en puisse sortir, si ce n'est pour aller en paradis."

Tout de même, si Louis-Ernest, dans le domaine de la spéculation, est parfois entraîné très loin par l'ardeur de ses désirs, dans la pratique, ses raisonnements portent rarement à faux, et les jugements qui détermi-

nent ses actes sont remarquables de pondération. Les lignes suivantes en sont une preuve, entre beaucoup d'autres: "Il ne convient plus, aujourd'hui, de consulter trop mes goûts, mes penchants. Ce doit être une affaire de raisonnement et d'obéissance à une direction éclairée, plutôt que de choix personnel. Malgré toutes nos inspirations intérieures, malgré tout ce qui peut paraître louable, le mieux est toujours de s'en tenir à la simple et sublime obéissance."

Afin donc, de n'être entraîné ni dans un sens ni dans l'autre, par pur attrait naturel, il décide de laisser parler les événements et d'attendre encore. Pour le moment, il se montre toujours souple aux appels du devoir et sait se mêler aux affaires du siècle, afin d'y promouvoir les intérêts des âmes, tout en gardant un lien inflexible qui le rattache à Dieu.

C'est précisément au plus fort du travail que lui impose le cinquantenaire dont nous avons parlé, qu'il est poursuivi par cette idée de la vie religieuse. Ceux qui le voient si actif, si dévoué, toujours sur la brêche pour la dé-

fense des intérêts religieux et nationaux, sont loin de soupçonner que, sous cette écorce de lutteur, se cache une âme de contemplatif perpétuellement avide des choses d'en-haut.

A sa retraite annuelle de 1922, la dernière de sa vie, Louis-Ernest écrit à ses sœurs: "Résolution de plus en plus ferme d'être saint. Santé meilleure que jamais. Dommage que ces jours de bénédiction passent si vite. J'ai peur de retomber dans ce monde, ces occupations qui font trop oublier le bon Dieu. Grand besoin de vos prières."

Ce laconisme indique bien une lettre de retraitant... Mais un peu plus tard, le jeune missionnaire reprend la plume et commente ainsi sa pensée: "Je ne suis ni découragé, ni impatient. Plus que jamais j'aspire à l'immolation entière de moi-même pour le salut de mes frères. Il me semble que le monde a plus besoin de victimes, d'âmes de sacrifices que d'hommes d'action. Et si je fuis le monde, ce sera pour tout de bon. Je m'immolerai entièrement, absolument, de manière qu'il ne reste plus aucune issue à l'amour-propre. Sais-tu que je penche pour la vie de Trappiste qui

pourtant, autrefois, m'a inspiré tant de répugnances? Ah! ce n'est pas décidé. Encore une fois, ce n'est pas moi qui déciderai. Mais mes aspirations me portent à une séparation absolue avec le siècle. J'en ai **soupé,** comme on dit, de ce pauvre monde. Qu'il se débatte comme il pourra, avec ses attachements à tout, excepté au bon Dieu et aux choses de l'Au-Delà. Je suis en relation avec le T. R. Père Supérieur de la Trappe de St-Norbert (Manitoba). Il m'a envoyé une notice de leur genre de vie, en me disant, comme bref commentaire, que leur existence est celle "des bons fermiers de l'Ouest." Si tu te souviens de mes impressions sur Oka, ce commentaire n'est pas pour m'attirer. Tout de même, je ne me décourage pas. Ce que la nature ne peut faire, la grâce le fera: On peut tout en Celui qui fortifie.

L'idée de renoncement absolu n'est pas faite pour lui déplaire à l'heure où il cherche une plus intime union avec Dieu. Mais un autre motif, bien propre à calmer son courage, c'est celui de la reconnaissance filiale qu'il a vouée à son évêque. Pour une âme comme la sienne, ce motif pèse beaucoup dans la balance de ses délibérations. Sans avoir pourtant re-

noncé à son projet, il livre à sa sœur cette réflexion: "Il y a ici, un grand besoin de prêtres; Monseigneur en placerait aisément dix de plus, s'il les avait sous la main. Tu comprends qu'il s'opposerait à mon départ. Et je lui dois trop. Il a été trop bienveillant pour moi. Ce serait, de ma part, une conduite injustifiable. . . ."

Pendant plusieurs mois, Louis-Ernest est livré à cette lutte angoissante au fond de lui-même entre des forces opposées. Le Dieu tout-puissant, qui savait d'avance ce qu'il se proposait de faire de lui, avait voulu mettre à l'épreuve sa vertu d'abnégation et la purifier des dernières scories de l'amour propre qui empêchent une âme de voler vers les cîmes, même lorsqu'elle s'est déjà élevée de terre. Cette vie de rigoureuse piété et de paisible apostolat qu'est celle du cloître n'était pas faite pour lui.

S'éloigner du mal, pour les âmes déjà orientées vers Dieu, c'est relativement facile. Mais s'éloigner d'un bien qu'on désire atteindre, pour arriver à un plus grand bien qui paraît douteux, voilà la difficulté. Ce devait

être la dernière victoire de Louis-Ernest, le suprême triomphe de la volonté divine sur sa volonté humaine.

Fidèle à ses principes d'abandon, il réfléchit, il pria, consulta, et se soumit à tout ce qu'on exigea de lui, comprenant que pour être saint, il ne devait pas chercher à le devenir à sa façon, mais à celle de Dieu. Une paix profonde, cette paix "qui surpasse tout sentiment", répondit à la générosité de notre missionnaire qui venait de renouveler ou, pour mieux dire, de sceller, au prix d'une héroïque soumission, le don plénier de lui-même au bon plaisir divin. Un tel acte était digne de couronner sa vie.

En effet, si nous repassons d'un coup d'œil les différentes étapes qu'il a déjà parcourues, il nous paraît manifeste que celle-ci vient clore normalement la série des épreuves destinées à faire de lui, au sens parfait du mot, "l'homme de la volonté de Dieu."

Il n'en est pas venu là sans efforts, sans une continuelle vigilance sur lui-même; pour étouffer dès le principe tous les retours de l'amour-propre, cet ennemi d'autant plus dif-

ficile à vaincre, qu'il est plus subtil à mesure qu'on avance au chemin de la perfection. Et s'il a dû, nous semble-t-il, plus que beaucoup d'autres, lutter et souffrir pour monter jusque-là, nous n'avons pas lieu d'en être étonné.

Ne sait-on pas qu'une plus grande somme de souffrances dans la vie est le partage ordinaire des âmes d'élite? Plus hautes, elles voient plus loin; plus affinées, elles saisissent mieux les nuances; plus droites, elles ressentent davantage les injustices humaines; plus constantes, elles sont moins capables d'oubli; plus avides du vrai, du bien, du beau, elles sont inaptes à se contenter du médiocre dans leur vie.

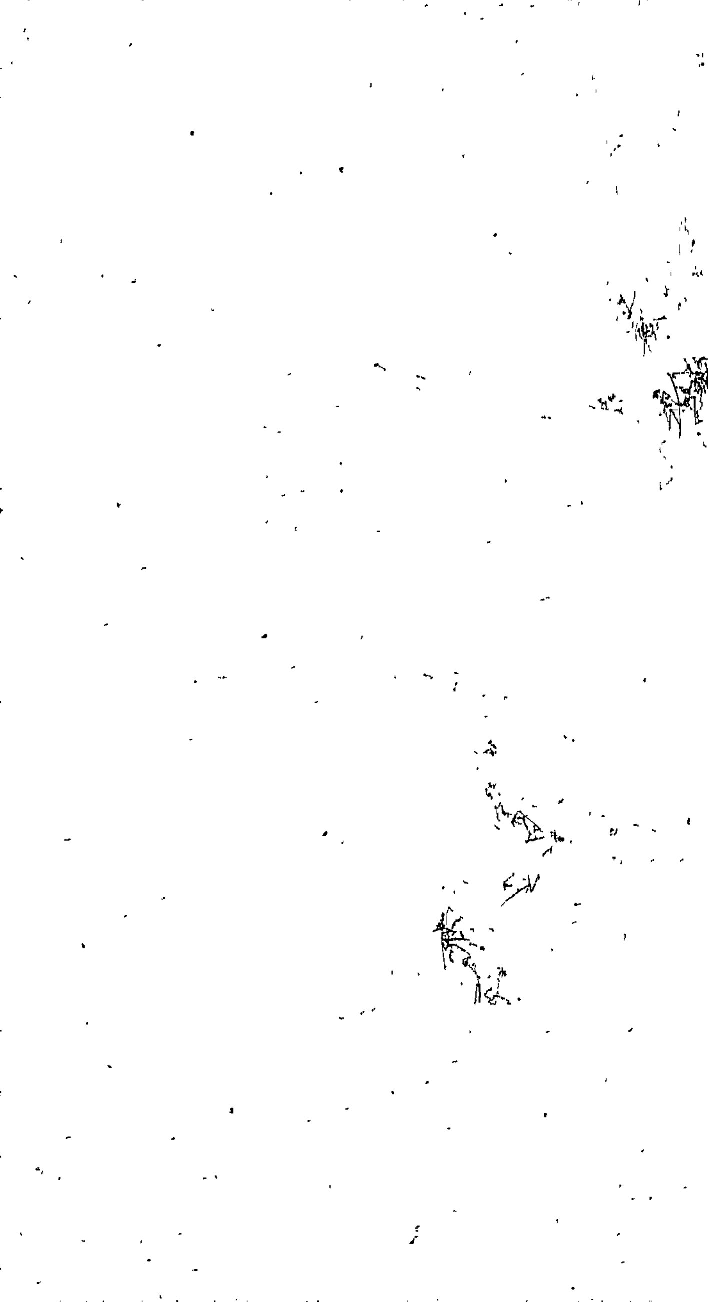
Cette tendance irrépressible vers un idéal supérieur, auquel l'infirmité humaine pose sans cesse des obstacles et que la vie réelle, avec ses inévitables lacunes, ne parvient jamais à satisfaire, n'est-elle pas une source féconde de souffrance? souffrance que les âmes positivistes ne comprennent pas, mais qui gît, à l'état latent, au fond de certains cœurs ardents assoiffés d'Infini.

Ce qui accroît encore cette souffrance et la rend aussi plus sanctifiante, l'auteur de l'Imitation l'insinue lorsqu'il écrit: "Plus une âme aura fait de progrès dans les voies spirituelles, plus ses croix souvent seront pesantes, parce que l'amour lui rend son exil plus douloureux."

Il semble bien que Louis-Ernest, avec ce désir d'une vie plus retirée, ait éprouvé quelque chose de l'ennui dont gémissait le Roi prophète alors que, regardant le Ciel, il s'écriait: "Combien je suis malheureux de ce que mon exil est prolongé!" (Ps. CXL, 5.) Le jour où il atteint sa trente et unième année, il écrit à sa sœur: "Encore une année de moins à soupirer après la vie éternelle!" Et maintenant, Dieu semble se faire complice de ses désirs intimes, il se hâte, en quelque sorte, de mettre activement la main à l'œuvre de sa sanctification par l'épreuve et le sacrifice. Ce n'est pas à contre-cœur que notre missionnaire entre lui-même dans les vues divines. Il sait combien le Seigneur "aime celui qui donne avec joie." Et c'est sans aucun retour, sans regret apparent, avec une aisance et une liberté d'esprit admirables qu'il immole

maintenant à Dieu ses aspirations pour la vie religieuse et l'austère solitude de la Trappe.

Si le récit de sa vie porte le caractère particulier de la croix, il nous donne aussi, dans le spectacle de cette parfaite soumission, l'idée juste de ce que peut une foi vive qui illumine la profondeur des actes providentiels. De toute cette existence il se détache quelque chose de sereinement abandonné à Dieu qui contraste avec les agitations intérieures et les épreuves extérieures dont elle fut tissée.



# CHAPITRE XVI

## Le curé de Frenchville

I. Sens éclairé de l'apostolat. — II. Pauvreté absolue. III. Vraiment missionnaire. — IV. Consolation du cœur. — V. Le chant du cygne.

Si l'abbé Louis-Ernest estimait la prière supérieure à l'action, il était trop éclairé pour méconnaître la nécessité de l'apostolat actif et l'immense honneur que Dieu fait à l'homme en daignant l'associer aussi intimement à l'œuvre rédemptrice de son Fils.

Un jour, au parloir de la rue Mont-Royal, s'entretenant avec sa sœur des choses de Dieu, il s'était écrié: "Les âmes! les âmes! ah! chère enfant, s'il n'y avait pas les âmes, on irait s'enfermer chez les Chartreux!" Ce cri

spontané nous peint bien le double attrait qui l'appelait vers Dieu et l'inclinait vers le prochain. En sacrifiant le premier, il n'avait rien à perdre. "Croyez-moi, écrit un auteur spirituel, si nous pouvions embrasser la volonté de Dieu tout entière, alors Notre-Seigneur se chargerait de nous unir à Lui malgré nos misères, malgré nos occupations envahissantes, malgré ce que nous croyons être pour nous des distractions et des obstacles."

En effet, Dieu laisse dans leur isolement ceux qui s'entourent de précautions pour sauvegarder leur égoïste tranquillité. Au contraire, il est touché par nos misères lorsqu'il nous voit compatir à celles des autres et mettre tout en œuvre pour y porter remède. N'est-ce pas le sens de cette parole du Sauveur: "Donnez, et il vous sera donné?" (Luc,VI, 38.)

Le plan divin est tel que, dans ses rapports avec nous, Dieu agit souvent par les hommes. La plupart des grâces qu'il entend accorder aux âmes, celles-ci ne peuvent les recevoir qu'en recourant à ceux qu'il a voulu établir pour les leur transmettre dans l'Eglise. Le prêtre comme le fidèle qui comprend cet-

te vérité et s'y adapte, rend un hommage à l'ordre des choses surnaturelles établi par Dieu même; il est dans la voie sûre.

"Vous ne pouvez me rendre aucun service, disait Dieu à sainte Catherine de Sienne, mais vous pouvez venir en aide au prochain; et si vous cherchez la gloire et le salut des âmes, ce sera la preuve que j'habite dans vos cœurs par la grâce. L'âme éprise de ma vérité ne s'accorde jamais aucun repos, cherchant sans cesse à secourir utilement le prochain. Je considère alors comme fait à moi-même ce que vous faites pour lui." (*Dial.*, ch. VII.)

Louis-Ernest, ayant traversé l'épreuve dont nous venons de parler, s'était remis joyeusement à ses travaux ordinaires, bien déterminé à vivre et mourir au champ d'action. Comme si la Providence eût voulu le confirmer dans cette résolution, elle lui assigna bientôt une tâche nouvelle plus ardue que les précédentes.

Aux premiers jours d'octobre 1922, il recevait sa nomination comme curé de Frenchville, Sask., mission qu'il avait desservie étant vicaire à Ponteix et dont les habitants fai-

saient des instances auprès de S. G. Mgr Mathieu pour avoir un prêtre résident. Une trentaine de familles composent la paroisse. Ce sont de braves gens qu'il connaît et dont il est généralement estimé; ils ne sont riches ni en biens temporels, ni en biens spirituels, si ce n'est de leur bonne volonté à servir Dieu plus parfaitement, grâce au secours du prêtre qu'ils auront à leur service exclusif et en qui leur confiance est sans bornes.

Le presbytère qui attend le premier curé de Frenchville est une maison abandonnée, assez vaste, dont la partie supérieure sert de chapelle, tandis que l'étage inférieur, outre les pièces de gauche affectées à l'usage du curé, présente, à droite,un local suffisant pour tenir une épicerie, un bureau de poste, ou tout autre commerce, au choix du propriétaire. A quelques pas de la maison, une étable à demi-ruinée constitue tout ce qu'on appelle "les bâtiments". C'est la pauvreté absolue.

Il faut du courage au curé qui doit s'installer en cet endroit, sans aucunes ressources personnelles au point de vue financier. Tout est à faire. Il n'y a pas même un seul grou-

pement de maisons qu'on pourrait appeler "le village." Un peu plus tard, Louis-Ernest enverra à sa mère la photographie du "village de Frenchville, vue d'ensemble," et ce sera tout simplement son presbytère-chapelle, et le garage qu'il a construit de ses mains pour mettre en sûreté la modeste automobile qui lui est devenue nécessaire, tant pour la desserte des missions attachées à Frenchville que pour ses voyages d'affaires.

C'est ce poste de misère qui sera le cloître de notre nouveau curé. Faisant allusion à son projet d'entrer à la Trappe, il écrit à ce sujet un mot plaisant: "Prie bien pour moi, dit-il à sa sœur; j'en ai grand besoin: j'ai été si bien **attrappé!**

Cette vie de curé-fondateur, elle sera, en effet, la pénitence, la pauvreté, le travail, la vaillance physique et morale qui constituent celle du trappiste. Louis-Ernest le comprend. Il voit que Dieu, en lui demandant, d'une part, le sacrifice de ses attraits pour le cloître, lui donne, d'autre part, de quoi satisfaire la soif d'immolation qui a déterminé ces mêmes attraits.

Aussi, annonçant aux siens son nouveau changement, il exulte: "Mon beau temps est fini. J'ai mangé mon pain blanc. Mais je suis au comble du bonheur. J'ai justement ce que je suis venu chercher dans l'Ouest: de la peine, du travail, des difficultés. C'est le lot qui m'échoit sans que j'aie fait la moindre démarche pour l'avoir, sans que j'aie prononcé une parole. C'est dire que le bon Dieu a tout arrangé et qu'en entrant dans ce nouveau champ d'action, je suis absolument dans la voie que le bon Maître m'a tracée pour aller à Lui. **Deo gratias!** Maintenant, il me faut m'installer là-bas, radouber une maison abandonnée afin de m'y loger pour l'hiver, etc. Encore une fois, aidez-moi de vos prières. La tâche est difficile: faire quelque chose avec presque rien. J'ai confiance quand même."

Le 21 octobre 1922, il est à son poste. Le lendemain, un dimanche, il célèbre la messe pour ses paroissiens qui l'accueillent avec une joie sincère. A partir de là, une vie d'activité extraordinaire commence pour lui. Levé chaque matin à cinq heures et demie, quelquefois plus tôt, il fait son oraison jusqu'à sept heu-

res, puis célèbre la messe. Le dimanche et les jours de semaine où quelqu'un de ses paroissiens désire y assister, il la célèbre plus tard, à l'heure qui accommode ses gens, sans aucun souci de lui-même. Son action de grâces dure une demi-heure. Le déjeuner suit. Au cours de la journée, il récite son bréviaire et fait une lecture spirituelle. Le reste du temps est employé aux travaux manuels les plus rudes. La fabrique de la jeune paroisse étant pauvre, le curé économise le salaire d'un homme en se faisant lui-même ouvrier, sacristain, peintre, cuisinier, etc.

Ces curés-missionnaires des paroisses de l'Ouest canadien sont les types le plus accomplis de la simplicité pratique aux prises avec un travail qui réclame à la fois tous les genres de courage. Ils sont des modèles de piété et d'activité dans les fonctions de leur ministère, dans leur vie privée, comme aussi dans leur combat contre l'anglicisation, combat ardent et doux, calme et acharné. Ils ont la charité invincible que rien ne rebute ni ne fatigue, le dévouement sans ostentation, qui ne s'étale ni vis-à-vis des autres, ni vis-à-vis de

soi-même, qui va droit à son but, fortement et tranquillement. Ils aiment leurs paroissiens, entrent dans les nécessités de leur existence, les appelant, les avertissant, les réprimandant, les conseillant, les connaissant tous par leurs noms, comme s'ils étaient le père ou le frère de chacun. Et ce n'est pas une illusion: ils sont vraiment les pères ou les frères de leurs ouailles.

Tel est bien le portrait de l'abbé Louis-Ernest curé. Il peut à bon droit répéter à ses gens ce que l'apôtre saint Paul disait aux premiers chrétiens: "Vous savez, mes frères, la peine et la fatigue que nous avons souffertes, et comme nous vous avons prêché l'Evangile de Dieu en travaillant de nos mains, jour et nuit, pour n'être à charge à personne. Vous savez que j'ai agi envers chacun de vous comme un père envers ses enfants, vous exhortant, vous consolant et vous conjurant de vous conduire d'une manière digne de Dieu qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire". (Thess. II, 9, 11, 12.)

"Etre curé d'une petite paroisse de quarante familles, écrit-il à sa sœur, c'est plus

difficile que de conduire une paroisse plus nombreuse mais bien organisée comme Montmartre, Ponteix ou Willow-Bunch, où je me suis trouvé seul pendant assez longtemps. Ainsi, je suis obligé de me faire maître de poste actuellement. Sans cela, le bureau aurait été transporté à trois milles d'ici. Je me demande si je ne serai pas obligé d'ouvrir une épicerie pour satisfaire à la demande de mes paroissiens qui trouveraient à s'approvisionner ici, pour la semaine, en venant à la messe".

Il n'y fut pas obligé. Un jeune homme vint, à sa demande, prendre possession du local destiné à cette fin et y prit à son compte un petit commerce, avec l'aide et la protection du jeune curé dont il devint bientôt le compagnon ~~fidèle, l'ami~~ dévoué, voire même le confident.

L'isolement total dans lequel Louis-Ernest avait passé la plus grande partie de l'hiver lui fit grandement apprécier la compagnie de ce jeune homme qu'il traita toujours comme un frère, partageant avec lui ses repas, le remplaçant au besoin pour le service du magasin et lui confiant à son tour

la garde du presbytère lorsqu'il allait desservir ses missions.

Ses absences duraient deux ou trois jours; lorsqu'il s'y rendait simplement pour dire la messe, administrer le baptême aux nouveaux-nés, entendre les confessions, etc. Elles se prolongeaient une semaine et plus quand il s'agissait de préparer les enfants à la première communion, en leur faisant le catéchisme.

Le service de ces différentes missions, assez éloignées de Frenchville, exigeait beaucoup d'abnégation de la part du jeune curé. Souvent, il devait se mettre en route par des froids de 40 degrés au-dessous de zéro, faire des milles et des milles à travers des chemins impraticables où il lui arrivait de s'égarer. Une fois, entre autres, il dût passer la nuit à la belle étoile, risquant d'être gelé: il fut alors sauvé d'une façon tout-à fait providentielle. Dans une autre circonstance, il faillit se tuer lorsque, après avoir gravi une côte, son auto dévala soudain, l'emportant dans sa chute et menaçant de l'écraser. D'autres fois, il rencontrait des bêtes fauves; mais il n'en reçut jamais aucun mal, étant tou-

jours muni d'une arme à feu. C'était même une distraction fort goûtée pour lui, en cours de route, que celle de faire incidemment la chasse aux loups. "Quand il me raconta ces choses, écrit l'un de ses frères, il était loin de songer à se plaindre de son sort, qui eût paru si misérable à tant d'autres. C'était en riant qu'il parlait de ses privations et de ses dangers. Il était missionnaire et s'accommodait de toutes les impasses inhérentes à sa profession".

Dans ses lettres, Louis-Ernest ne cache pas entièrement à sa mère le côté pénible de sa situation, ne pouvant rien dissimuler à celle qui prend, de loin, une part si intime à sa vie. Mais il le fait toujours sur un ton enjoué, si plaisant, qu'il faut un œil exercé pour saisir les nuances sombres du tableau que sa plume présente sous d'agréables couleurs.

Un cœur maternel ne se méprend jamais sur les souffrances de son fils. Dès qu'elle avait connu l'isolement de Louis-Ernest, ses travaux, le pauvre régime alimentaire auquel il était astreint, faute de science culinaire et de convive à sa table, sa mère s'était dite que

son devoir l'appelait auprès de lui, que, la première, elle était tenue d'aller partager, pour les adoucir, ses ennuis et ses sacrifices. Bientôt, dans une lettre, elle lui expose ce désir, disons mieux, ce projet auquel son père donne une entière adhésion, prêt à partir lui-même pour l'Ouest au premier moment favorable.

A cette nouvelle, Louis-Ernest croit rêver. Il lit et relit cette chère lettre qui fait passer devant ses yeux une douce vision.... Puis il répond en ces termes: "Quoi! vous consentiriez, chers parents, à venir demeurer chez moi? vous m'aimeriez donc à ce point que, pour procurer mon bonheur, vous quitteriez tous vos autres enfants et choisiriez mon pauvre presbytère pour y abriter vos vieux jours! Ah! ce serait trop de joie... J'ai peine à le croire."

Cette effusion d'un cœur filial et l'étonnement qu'elle trahit sont d'autant plus sincères chez notre jeune curé que, en dépit des témoignages de tendresse dont il a toujours été l'objet de la part des siens, il a toujours cru usurper cette affection dont il se recon-

naît indigne, par je ne sais quelle modestie. A plus forte raison, ne prétend-il par mériter la préférence sur ses frères et sœurs aînés, quant au privilège de posséder ses chers parents....

Pour bien comprendre ces sentiments, il faut avoir lu une page de son journal de religieux, alors qu'au retour d'une visite aux siens, il écrivait: "J'ai rapporté de cette visite une impression que je ne puis bien définir. Je sens que je suis trop aimé pour ce que je mérite. En me voyant, ils étaient tous transportés de joie... devant un sans-cœur comme moi. Cela me fend l'âme de me sentir si vide... sans sève, sans amour... Cher papa, bonne mère, je ne suis pas digne de tant d'affection. Et maman qui s'extasie devant mes lettres: Je les lis et relis, me dit-elle. Ah! vous êtes trop bonne, chère maman! Et papa, peu démonstratif, sans manifester tout l'attachement qu'il me porte, me laisse sentir combien son affection est profonde. Dire qu'ils m'aiment comme si je le méritais! Mais il y a plus: Ils aiment Jésus en moi. Oui, ils se disent: "Notre Ernest est tout au bon Dieu, il faut

l'aimer, le respecter..." Et moi... bête de somme!... Mais j'arriverai à mériter cette estime. Ils me croient saint: j'y parviendrai. Ils sont fiers de leur fils: je me montrerai digne de l'idée qu'ils ont de moi."

On devine ce qu'un fils aussi aimant peut ressentir à la pensée de vivre en compagnie de son père et de sa mère. Toutefois, il se mêle à son bonheur une ombre de tristesse: peut-il bien accepter cette proposition dont le bénéfice est pour lui seul, tandis qu'elle offre aux siens tant de manières à sacrifices? Il s'en ouvre discrètement à sa mère, lui représente les inconvénients qu'il prévoit, lui parle de sa pauvreté, de l'isolement de sa demeure au milieu de la prairie qui s'étend de tous côtés, monotone et triste: a-t-elle bien tout prévu?

Certes, il n'entend pas la dissuader de son projet, mais il veut la mettre au courant de la situation qu'elle se propose d'accepter. Tout étant bien pesé, on en vient à une décision: la mère partira tout d'abord, et son séjour là-bas sera un essai. Si le climat lui convient, elle restera près de son fils, en dépit de tout

le reste, et le père ira les rejoindre alors, heureux de partager avec son cher missionnaire les travaux manuels du dehors.

Avant même de connaître définitivement cette décision, Louis-Ernest s'était mis à l'œuvre pour préparer, comme il le dit lui-même, "le nid qui doit abriter son père et sa mère." Déjà, les pièces destinées à son usage personnel sont pourvues du nécessaire, grâce à la générosité de la fabrique et des paroissiens qui rivalisent de zèle pour procurer tout le confort possible à leur jeune curé. Il reste à aménager les chambres destinées à ses parents. Il y travaille de ses propres mains, peinturant, blanchissant, rangeant toutes choses avec ordre et ajoutant au modeste moblier des articles utiles. Lorsque sa mère lui annonce son prochain départ pour Frenchville, il est prêt à la recevoir.

Cete nouvelle semble rajeunir de dix ans le pauvre missionnaire. Il ne s'est jamais senti aussi heureux. Jamais ses lettres n'ont trahi tant de jovialité. Sachant que les objections de la famille sont tombées devant la fermeté de la mère et à la pensée du bonheur qu'elle





portera au cher absent, il laisse déborder ses sentiments dans une lettre à sa sœur: "Imagine-toi, si tu le peux, quelle différence cela va faire à mon existence! Je ne le crois pas encore, tant cela va m'apporter de joie et de réconfort. Tu sais, je suis toujours resté enfant, malgré les distances et les séparations. Surtout, je n'ai pas changé de sentiments à l'égard de ceux qui me sont chers. Je vais donc revivre le bon temps de mon enfance! Je vais déguster les joies toujours nouvelles de l'enfant aimant et aimé par ceux que Dieu lui a donnés comme ses premiers représentants! Ah! il me semble que ce rêve est trop beau pour être vrai!"

Le bon Dieu, en effet, n'avait pas habitué son fidèle serviteur à de pareilles consolations. Bien au contraire, il s'était plu, en quelque sorte, à les lui arracher une à une, à exiger de son cœur les plus dures immolations, l'attirant sans cesse à Lui dans l'âpre sentier du détachement. Aussi bien, Louis-Ernest s'étonne-t-il de voir soudainement changer les divines tactiques à son égard. Il est loin de soupçonner que, si la Providence lui amène sa mè-

re bien-aimée, c'est moins pour adoucir sa vie que pour préparer sa mort.

Telle est bien la délicatesse infinie du cœur paternel de Dieu! Avant de rappeler son serviteur, il veut que ses derniers jours soient irradiés par cette joie suprême, comme pour payer dès ici-bas une longue série de sacrifices généreusement consentis pour sa gloire et le salut des âmes. Et si la vertueuse mère, après avoir participé à cette joie, goûte à d'indicibles amertumes, c'est encore par un dessein de miséricorde: par là, elle est admise plus étroitement au partage des mérites de son fils. Le bon Dieu ne pouvait lui refuser cette grâce et ce privilège.

Si l'on veut savoir jusqu'à quel point elle en était digne, lisons ce passage d'une lettre où Louis-Ernest nous révèle assez la nature des liens qui l'unissent à sa mère: "J'attends maman dès la semaine prochaine ou au commencement de juillet. Ce qui me réjouit surtout, c'est qu'elle va reprendre, je l'espère, son rôle sublime de m'aider à acquérir la sainteté et le goût des choses saintes. Ses seuls exemples suffiront, d'ailleurs, pour m'encou-

rager à ce travail de ma perfection spirituelle. Et ses prières, sa continuelle oraison ne seront pas d'un petit secours à mon ministère. Oui, j'ai bien hâte d'avoir nos chers bons parents avec moi...."

Cette admirable chrétienne, en se rendant près de son fils missionnaire, obéissait manifestement à un ordre donné par la Providence. Ses autres enfants, qui la voyaient s'éloigner avec chagrin, avaient tenté, au début, d'ébranler sa résolution, mais toujours en vain. Ils manifestèrent leur étonnement de la voir si sereine et si calme devant la perspective d'un trajet qui devait durer trois jours et deux nuits, elle qui, d'ordinaire, envisageait avec appréhension un simple voyage d'une heure en tramway. "Que voulez-vous! leur répondit-elle: c'est le bon Dieu qui le veut; il a tout arrangé les choses pour que j'en vienne là, et le courage qu'il me donne en est une preuve. Rien ne peut maintenant me faire changer d'idée." On eût dit que, poussée par une force mystérieuse, elle était pressée de partir.

Pour lui adoucir les fatigues et les sou-

cis du voyage, il fut convenu que le plus jeune de ses fils, Raymond, âgée de dix-neuf ans, l'accompagnerait jusqu'à Frenchville, y passerait les deux mois des vacances et reviendrait aux Trois-Rivières pour la rentrée des classes. Le 26 juin (1923), ils quittèrent la famille, firent une halte à Montréal, auprès des religieuses, les trois sœurs et la tante de Louis-Ernest. Le lendemain, 27 juin, ce fut le départ pour l'Ouest.

A cette même date, dans son modeste presbytère qui attendait deux nouveaux hôtes, le jeune curé écrivait à ses sœurs une lettre qui devait être la dernière et à laquelle il donne, à son insu, la tournure d'un adieu. Il n'y fait aucune mention de la prochaine arrivée de sa mère, qui est cependant le fait à l'ordre du jour dans la famille. Il ne parle pas davantage de sa santé, ni des incidents de sa vie journalière, ni de ses projets pour un avenir plein de riantes promesses. On dirait qu'il prend la plume pour écrire un testament d'amour fraternel que la mort ne diminuera point, et qu'il veut inviter ses sœurs à regarder plus haut que la terre, en Dieu où sont les sources de la

véritable amitié. Le cœur de Louis-Ernest palpite de ses derniers battements ici-bas pour Dieu et pour les siens: ce sont eux qu'on devine sous chacun des mots de cette épitre que nous citons en entier.

"Chères petites sœurs,

"Ne vous gênez pas pour m'écrire souvent et longuement, lors même que je ne vous rendrais pas la pareille. Si vous vous rappelez, quand je pouvais le faire convenablement, je ne vous ménageais pas mes épîtres. Aujourd'hui, c'est comme une corvée à remplir que de me mettre à écrire de ces lettres où le cœur seul soit de la partie et se déverse, pour ainsi dire, sur le papier.

"Est-ce à dire que j'aime moins qu'autrefois? que mon affection se soit rétrécie ou figée? Je ne le pense pas. Seulement, elle est devenue moins expansive, et elle a gagné en intensité ce qu'elle a perdu en expansion. Oui, chères petites sœurs, je vous aime, et je vous aime en l'amour de Celui que nous aimons tous et pour lequel, chacun à notre manière

et dans notre sphère propre, nous peinons et nous nous dévouons. Je vous aime donc sincèrement, et sans trop de retour d'amour-propre je pense. N'en doutez jamais, et quoi qu'il vous semble, je vous aimerai toujours de cet **amour qui ne doit jamais finir et sera plutôt agrandi, centuplé, dans notre future et vraie patrie.**

"Je crois, je n'en suis pas bien sûr: on est si mauvais juge en sa propre cause! je crois que je n'ai jamais aimé personne de différente manière que pour pouvoir aimer toujours et sans crainte de reproche du bon Dieu. Ce n'est pas à mon âge, 33 ans, que je changerai de mode d'aimer. Qu'elle est belle et sainte, l'amitié chrétienne, celle qui se porte sur ce qu'il y a de vraiment aimable en nous: nos âmes, nos vertus, notre bonne volonté de bien servir le bon Dieu, tout ce qui est grand et beau, ce qui ressemble à la divinité et nous rapproche d'elle! Oui, laissons-nous aller sans mesure à cette douce inclination de nous aimer en Dieu. Il n'y a là aucun danger d'excès. Aimer véritablement, c'est aimer sans mesure, comme le bon Dieu, infiniment. Ah! quoi que

nous fassions, nous serons toujours en deça de la limite. Au moins, tendons au but. Cherchons autant que possible d'imiter le modèle proposé par Notre-Seigneur quand il disait aux siens: "Aimez-vous comme je vous aime." Notre bon Maître nous aimait de tout son divin Cœur, c'est-à-dire, à l'infini. Il nous reste donc de la marge.

"Il se peut, on sait bien, que cette affection ne soit pas toujours à l'état d'éveil. Il se peut, vu notre fragilité humaine, qu'on soit distrait un instant vers des choses plus vulgaires, plus ou moins dignes de notre amour. N'ayons pas peur, cependant: quand une fois l'on a goûté les douceurs, les ineffables et savoureuses joies de l'amour vrai, fondé en Dieu, il n'y a plus rien qui puisse nous charmer. Tout le reste nous dégoûte et nous semble plutôt vide et creux. C'est une goutte d'eau comparée à l'océan pour étancher notre besoin d'aimer.

"A plus forte raison, en est-il ainsi de notre amour pour Dieu. L'âme qui a jamais éprouvé combien il est doux de servir le bon Dieu, de l'aimer lui seul, et les créatures en

lui et pour lui; l'âme qui a jamais expérimenté ce bonheur n'ira pas demander à d'autres quelques lambeaux de satisfactions puériles et vaines. Si elle s'y laisse prendre au passage, elle ne s'y attachera jamais: ce serait un contresens inconcevable.

"Il me semble que nous en sommes là, tous, et nous devons en remercier le Ciel. A vous lire, en effet, et **quand je descends dans mon intérieur,** il me semble que nous avons cette forte tendance à exclure de notre vie tout ce qui n'est pas divin, et à nous attacher à tout ce qui rapproche du bon Dieu, à faire un choix judicieux de ce qui est digne de notre attachement. Oui, remercions-en l'Auteur de tout don parfait qui nous guide et prend certainement un soin jaloux de chacun de nous. Tâchons de nous montrer toujours plus dignes de ses nouvelles faveurs, par une plus complète correspondance à celles que nous recevons aujourd'hui.

"Toujours vôtre en notre commun bon Maître. Gloire à Dieu!

Ernest."

26 juin 1923.

Du commencement à la fin, le ton reste le même: c'est un cœur profondément affectueux, mais combien libre et dégagé, qui parle de l'amitié chrétienne, de cette amitié seule vraie et constante dont le code est dans l'Evangile même, et dont un trop grand nombre d'âmes ignorent la source à une époque comme la nôtre où si peu comprennent chastement l'amour!

Cette lettre, absolument dénuée de nouvelles, originale par l'unité du sujet qu'elle traite sans que rien l'ait provoqué, est tout d'abord une énigme pour celles qui la reçoivent: énigme dont elles connaîtront bientôt la solution douloureuse! Comparant cette lettre avec celles qui l'ont précédée, elles s'étonnent de trouver sous la plume de leur frère des paroles qui contrastent avec son style habituel.

Jusque-là, en effet, il semble avoir pris un secret plaisir à s'abaisser dans leur estime, usant de termes si convaincants pour parler de ses prétendues misères d'âme, que leur affection en eût été alarmée si elles n'avaient connu sa piété profonde. Et voilà qu'au-

jourd'hui, tout en gardant une réserve qui s'accorde bien avec ses principes d'humilité, il se rend témoignage de n'avoir "jamais aimé personne de façon à mériter un reproche de Dieu;" il avoue qu'en "descendant dans son intérieur, il y trouve une forte tendance à exclure de sa vie tout ce qui n'est pas divin."

Ne nous semble-t-il pas reconnaître ici le dernier chant de victoire d'une âme qui pressent la fin de son exil? Ne croirait-on pas que Louis-Ernest, ayant jeté un regard en arrière, satisfait du chemin parcouru et plein de reconnaissance envers "l'Auteur de tout don parfait" adresse à ceux qu'il aime et qu'il promet d'aimer toujours au ciel, l'adieu touchant du grand Apôtre à son fidèle disciple: "J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera le Seigneur, le juste Juge..." (II Tim. IV, 8).

Cette couronne qu'il espère, elle plane déjà au-dessus de sa tête. Dieu a compté ses jours: il les a trouvés pleins. Pour notre zélé missionnaire, la mort n'aura point de terri-

bles surprises. Toute sa vie n'a été qu'une attente de l'éternité. Souvent, il a rappelé aux autres cette vérité "que rien n'est beau, rien n'est bon ici-bas, que ce qui nous rapproche de notre fin dernière."

Maintes fois et sous diverses formes, il a parlé du Ciel en des termes commes ceux-ci: "Nous allons vers la Vie, la vraie vie, celle qui dure toujours! Cette vie présente n'est qu'un voyage, un passage, un état de transition qui ne vaut pas la peine d'être regardé en soi. Ce qu'il importe, c'est d'arriver bien, à la fin de cette existence éphémère, pour entrer enfin dans un état stable et à jamais heureux. D'ici là, ajoutait-il, ne nous flattons pas de pouvoir jouir. Non, notre vraie joie, c'est de n'en pas avoir. Car alors nous sommes plus assurés de celle qui nous attend de l'autre côté. Et elle sera d'autant plus sûrement acquise qu'on aura méprisé toutes les joies d'ici-bas."

Sa conduite n'a-t-elle pas toujours été d'accord avec ces principes austères? N'a-t-il pas tout sacrifié pour la gloire de Dieu et le salut des âmes?. On cherche vainement dans

sa vie une période où il se soit recherché lui-même. Comme son divin Maître, il a connu la pauvreté de Bethléem, les angoisses et l'isolement de l'exil, le travail de Nazareth, ingrat, monotone, sans gloire humaine. Pendant sa vie apostolique, il a souffert de l'indifférence avec laquelle un trop grand nombre d'hommes accueillent la parole divine, des résistances que la grâce rencontre souvent dans les cœurs. A l'exemple du Sauveur, il s'est fait l'homme de tous, réalisant sa devise "Gloire à Dieu", par le don de lui-même au service des âmes. Il s'est donné aux âmes par le dévouement, par la prédication, par l'exemple, par l'aumône, par le sacrifice. Il a porté les travaux de son ministère avec courage, mais il ne les a point portés sans douleur. Et l'heure approche maintenant où doit se réaliser pour lui la promesse des Saints Livres: "Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans l'allégresse. Ils allaient, pleurant en jetant leur semence, mais ils reviendront avec des transports de joie portant les gerbes de leur riche moisson." (Ps. CXXV, 6. )



L'abbé Louis-Ernest Duchaine,
à l'époque de sa mort, juillet 1923.

"Je ne crois pas que le bonheur des élus diffère beaucoup du bonheur de celui qui s'efforce d'accomplir la volonté du bon Dieu ici-bas".

## CHAPITRE XVII

### Derniers jours

I. Au presbytère de Frenchville. — II. Dix jours de bonheur familial. — III. L'accident tragique.

Partis de Montréal le 27 juin, Madame Duchaîne et son fils, Raymond, arrivèrent à Ponteix le 30. Louis-Ernest les attendait à la gare, pour les conduire chez lui en auto, une distance d'environ 35 milles les séparant encore de Frenchville. Le jeune séminariste, qui n'avait pas vu son aîné depuis le jour de son ordination, nous livre ainsi sa première impression: "Lorsque je l'aperçus à travers la vitre du wagon, je fus surpris de son accoutrement: un vieux chapeau de feutre noir, en plein mois de juillet; une soutane vieille et

rapiécée, de grosses chaussures; tout dans son extérieur révélait le missionnaire peu soucieux de lui-même, au lieu que je m'étais figuré voir en mon frère un jeune curé **luisant** et habillé comme un pape."

Cette réflexion est toute naturelle, si l'on songe qu'avant de se livrer aux labeurs de la vie missionnaire, l'abbé Louis-Ernest, sans y mettre de vanité, avait toujours soigné sa tenue extérieure par un principe de distinction naturelle chez lui. De plus, il avait un abord plutôt froid. Or, on peut supposer quel travail d'amélioration s'était opéré dans toute sa personne, pour exciter ainsi l'étonnement des siens, et mériter le témoignage suivant que lui donne encore son frère cadet:

"Dès notre arrivée à Frenchville, nous fûmes reçus à bras ouverts par tous les paroissiens qui vinrent tour à tour saluer Monsieur le Curé et sa mère, à laquelle ils voulaient souhaiter la bienvenue parmi eux. C'est là que je me suis rendu compte de la place que Louis-Ernest tenait dans leur estime. Un vieux curé de cinquante ans d'apostolat n'aurait pas été plus aimé. Ils l'aimaient à cause de sa sim-

plicité et de la familiarité de ses rapports avec eux. Pour lui, tous étaient au même rang dans son esprit et dans son cœur. Il s'entretenait aussi volontiers avec un enfant qu'avec un riche fermier, donnant à celui-ci une franche poignée de mains, à celui-là des marques d'une bonté toute paternelle, ouvrant à tous et à chacun sa maison et son cœur."

Dans le presbytère de Frenchville, tout était propre et soigneusement rangé. Rien cependant ne dénotait la moindre dépense inutile. La première éducation de Louis-Ernest au sein d'une famille pauvre, tout comme son séjour en religion, l'avaient habitué au mépris du luxe, et la piété de ses parents lui avait fait comprendre par quelles plus nobles conquêtes on peut le remplacer. Notre missionnaire couchait sur un lit-de-camp, bien que ses paroissiens lui eussent fait don d'un lit plus moëlleux, mais la chambre destinée à sa mère était assez confortable.

Laissons maintenant le jeune séminariste nous donner quelques détails sur la vie de son frère aîné. "L'hiver précédent, écrit-il, Louis-Ernest avait été seul pendant plusieurs

mois, puis le jeune Oscar Lambert était venu habiter avec lui. Il me racontait combien cet isolement lui avait été pénible. Sa seule distraction était alors la visite de ses paroissiens qui venaient assez souvent passer la soirée au presbytère. Parfois une famille entière s'y transportait; on jouait aux cartes tandis que les enfants s'amusaient ensemble, et si le mauvais temps ne permettait pas le retour au logis le soir même, on installait tant bien que mal des lits improvisés, et le départ n'avait lieu que le lendemain matin.

"Depuis trois ou quatre ans, la récolte manquait: cette année, elle s'annonçait prodigieusement belle et abondante. "Vous savez, nous disaient quelques dames de Frenchville, c'est parce que nous avons Monsieur le Curé au milieu de nous!" Cette foi profonde le leur faisait respecter et surtout aimer. Jamais il ne paraissait mécontent de personne; jamais il ne manifestait de ressentiment contre quelqu'un, pas même à l'égard de ceux qui le persécutaient.

"Car il connut la persécution, à l'exemple de son Maître. Dans sa paroisse, quelques An-

glais ne se lassaient pas de susciter des ennuis aux Canadiens-français et particulièrement à leur curé, soit au sujet des écoles, soit au sujet des chemins ou de l'administration en général. Louis-Ernest fut même cité devant les tribunaux par un Canadien qui était devenu, par diplomatie, membre de la commission scolaire, et avait trahi les intérêts de ses compatriotes pour passer au service des Anglais. Condamné tout d'abord par un juge de la localité, ami de cet homme, Louis-Ernest prit conseil de son évêque et en appela de ce jugement. Cette fois, le juge impartial, ayant pris connaissance de la cause, ne voulut pas même entendre les témoins; il déclara fausses les accusations portées contre le curé et l'exonéra de tout blâme comme de tous frais pécuniaires.

"En nous racontant ces faits, Louis-Ernest ne paraissait nullement fâché contre son accusateur. Au contraire, il l'excusait en attribuant ses actes malfaisants à un léger manque d'esprit. Plusieurs fois déjà, il avait instamment demandé à ses sœurs religieuses des prières pour la conversion de cet homme

qu'il aurait tant voulu ramener à ses devoirs de chrétien. C'est ainsi que se vengent les saints.

"Chaque matin, Louis-Ernest célébrait sa messe à sept heures, après avoir fait une heure d'oraison. Ce qui m'a plus frappé, durant le séjour que j'ai fait là-bas, c'est précisément la messe que disait notre cher abbé. Quand il était à l'autel, il me semblait que ce n'était plus mon frère et qu'il n'appartenait plus à la terre, tant il paraissait absorbé par la grandeur du mystère qu'il allait accomplir. Il célébrait la messe lentement, posément, et sa voix grave emplissait la rustique chapelle d'un son pieux et touchant qui me revient encore à l'oreille. Il gardait presque toujours les yeux demi-fermés. Après son action de grâces qui durait une demi-heure, c'était le déjeuner. Tout son temps libre était employé au travail manuel. Cela aidait la fabrique qui était pauvre. Durant les quelques jours que nous fûmes à Frenchville, je lui aidai à faire une brouette et un puisard. Nous travaillions ensemble avec un entrain joyeux."

Pour la mère, comme pour les deux frères,

les heures fuyaient rapides et douces au presbytère de Frenchville, partagées entre la prière, le travail domestique, la réception des visites occasionnées par son arrivée récente, et surtout les entretiens intimes où les effusions de la piété filiale et celles de la tendresse maternelle semblaient fondre deux âmes en une et défier la séparation imminente et imprévue par une union plus étroite que jamais.

Chaque matin, c'était son fils bien-aimé que la pieuse mère voyait monter à l'autel; c'était sa main consacrée qui lui donnait l'hostie sainte. Sa foi vive l'inclinait à croire qu'il ne lui restait plus rien à désirer ici-bas, sinon de recevoir encore par l'entremise de son cher prêtre une autre grâce du ciel, la grâce de l'absolution. Au matin du premier vendredi du mois, 6 juillet, agenouillée à ses pieds, elle goûtait cette joie pure et sainte d'entendre son fils prononcer pour elle la formule des divins pardons: instant de consolation indicible qui ne devait plus se renouveler!

Le lendemain, samedi, Louis-Ernest partait avec son frère pour la mission de Gergovia qu'il était chargé de desservir. Le soir de

ce jour, ils arrêtèrent chez une famille où Monsieur le Curé célébra la messe de bonne heure, le dimanche matin, puis ils continuèrent leur route vers Gergovia. Arrivés à cet endroit vers dix heures et demie de la matinée, Louis-Ernest monta de nouveau à l'autel, et durant la messe, il adressa la parole aux paroissiens qui devaient, ce jour-là, faire un grand pique-nique. Il leur recommanda d'être modérés dans leurs amusements, de se récréer sans toutefois dépasser la mesure. . .

Personne ne se doutait alors qu'il parlait à ces braves gens pour la dernière fois. Lui-même était loin de prévoir que bientôt il irait rejoindre Celui auquel il s'était donné et dont il était le porte-parole fidèle auprès de ces âmes confiées à son ministère. Dans l'après-midi, il y eut une partie de balle-au-camp. Monsieur le Curé se prêta au désir des jeunes et joua avec beaucoup d'entrain. Le soir, il quittait avec son frère la mission de Gergovia, arrêtait à Ponteix et retournait à Frenchville le lundi matin.

Cette journée du lundi, la dernière qu'il devait passer auprès de sa mère, s'écoula pai-

sible et sans aucun incident. Les deux frères ne se quittaient pas, et le plus jeune subissait sans résistance la douce fascination qu'exerçaient sur lui la simplicité évangélique, l'abnégation joyeuse de son aîné.

Celui-ci, en plaisantant, promettait d'aguerrir notre séminariste à une vie rude et laborieuse, mais son premier souci était de lui rendre agréables ses vacances dans l'Ouest canadien, par de saines distractions et une détente intellectuelle qui lui permettrait de reprendre l'étude avec un courage renouvelé, à l'ouverture des classes.

Au programme de ces distractions, il avait mis quelques jours de repos pendant lesquels son frère et lui, en compagnie de trois ecclésiastiques, iraient "camper" sur le bord d'un lac (Lone Tree Lake, Sask.) pour y faire la chasse aux outardes et jouir d'une aimable solitude au sein d'une belle nature.

Le départ pour le lac eut lieu le mardi, 10 juillet, vers neuf heures du matin. La joie qui avait présidé aux préparatifs du voyage et qui marqua les salutations du départ ne permettait pas de songer qu'une fin tragique

couronnerait bientôt cette malheureuse excursion. A voir notre jeune curé si actif, si heureux, on eût dit plutôt qu'il marchait vers quelque bonne fortune inespérée et qu'il trouvait, dans cette espérance, un stimulant à sa joyeuse humeur. Il venait pourtant de dire à sa mère l'adieu suprême.

L'arrivée au lac fut retardée par la difficulté d'une mauvaise route. A quelques milles du lieu choisi pour le campement, l'auto s'enlisa dans un bourbier. Les excursionnistes durent élever là leur tente et y passer la nuit, en sorte qu'ils n'atteignirent le but du voyage que dans la matinée du mercredi. Après une promenade autour du lac, ils prirent le dîner, firent la sieste, puis les prêtres récitèrent leur bréviaire. Pour Louis-Ernest, ce devait être le dernier acte sacerdotal de sa vie. A 6 heures du soir, la chaloupe étant prête, on décida de faire une excursion, et il offrit à son frère cadet d'y aller en sa place, tandis qu'il resterait à préparer le souper. Raymond ayant refusé, il se joignit à ses confrères avec l'intention de capturer quelques outardes vivantes qu'il apporterait au logis. Joyeux, il al-

lait inconsciemment à la rencontre de la mort.

La chaloupe ayant fait plusieurs arpents sur les eaux calmes du lac, on descendit à terre. A ce moment, un volier de mouettes passa à quelque distance. Louis-Ernest saisit lestement son fusil placé à ses côtés. La gâchette de l'arme frappa le bord de l'embarcation, fit partir la détente, et le coup l'atteignit en pleine poitrine, un peu au-dessus du cœur. Il fit un suprême effort pour rester debout, chancela un moment et tomba sur le sol en murmurant un mot qui passa comme un souffle sur ses lèvres mourantes: "L'absolution!" Les prêtres présents la lui donnèrent à plusieurs reprises.

En tombant, il avait tendu les mains et jeté au ciel un regard paisible, sans qu'on pût lire sur ses traits la moindre trace d'angoisse ou de terreur. Ce regard, véritable prière où passait son âme expirante, c'était bien, en vérité, le résumé de sa vie: "Mon Dieu, que votre volonté soit faite!"

Apparemment exempt des frayeurs de la mort, Louis-Ernest avait pu l'envisager en face et offrir à Dieu le sacrifice de sa vie,

ce sacrifice qui couronne tous les autres et qu'un pieux auteur a justement appelé, pour le prêtre qui meurt dans l'amour du Christ, "une dernière messe". L'attitude du mourant, lorsqu'il se sentit frappé sa dernière parole, ce suprême regard au ciel nous disent assez qu'à cet instant décisif notre cher missionnaire avait eu conscience de célébrer cette dernière messe: son âme s'était tendue tout entière vers les réalités surnaturelles que la mort allait lui offrir.

Pour lui, l'exil avait pris fin: il était entré dans la grande lumière. Mais d'autres restaient ici-bas auxquels un si douloureux événement devait briser le cœur. Le premier atteint est son frère cadet. Resté au campement, il aperçoit de loin la chaloupe qui revient et salue les arrivants avec des gestes joyeux. Bientôt, voyant que l'un d'eux manque, il en exprime sa surprise et, peu après, distingue le corps de son frère étendu sans vie au fond de l'embarcation. C'est un instant terrible: conservant la pleine conscience des faits, il reste sans parole et sans force. Cette première émotion courageusement surmontée, c'est à

sa pauvre mère qu'il songe. Il se la représente au presbytère de Frenchville, égrenant sans doute le rosaire, suivant son habitude, pour ses chers absents dont elle espère le prochain et heureux retour. Comment recevra-t-elle ce coup pénible? elle en mourra peut-être, se dit le pauvre enfant. Il sait jusqu'à quel point son âme maternelle et celle de son fils-prêtre n'en faisaient qu'une. Cette mort soudaine lui fait prévoir des conséquences funestes qu'il n'ose envisager sans frémir. Evidemment, il ne sait pas encore jusqu'à quel point peut aller l'héroïsme d'une chrétienne si vaillante aux prises avec une douleur semblable à celle de la Vierge Marie au pied de la croix.

Le lendemain de l'accident, le corps du défunt est tranporté à Shaunavon, village situé à 50 milles de Lone Tree Lake. De retour à Ponteix avec le frère du défunt, Monsieur le Curé de l'endroit (1) assume la tâche délicate de prévenir la pauvre mère qui n'a pas encore appris la fatale nouvelle, depuis deux jours déjà écoulés. Un premier message lui annonce qu'un accident est survenu et que son fils-

(1) M. l'abbé N. Poirier.

prêtre est sérieusement blessé. Mais dès ce moment, son cœur maternel ne s'y trompe pas. Elle pressent un malheur plus terrible encore, sous le laconisme des paroles qui lui sont transmises.

L'attente d'un message plus détaillé ne fait qu'accroître ses perplexités douloureuses. Cette mère admirable, que nous verrons tout à l'heure résignée jusqu'à l'héroïsme, traverse alors la période d'agonie qui précède les grands sacrifices. Elle ressent les défaillances que *notre* divin Sauveur a voulu éprouver à Gethsémani pour la consolation de notre humaine faiblesse. Et comme Lui aussi, dans l'extrême agitation où se trouve son âme, elle ne formule qu'une prière: "Mon Dieu, je me soumets d'avance à votre volonté; je veux ce que vous avez voulu, quelle que soit l'amertume du calice qui me sera présenté."

Par moments, au milieu de cette obscurité que le trouble répand dans son esprit, elle se persuade que ses deux fils ont trouvé la mort dans l'accident en question. Le silence qu'on garde sur le plus jeune l'inquiète autant que les tristes nouvelles reçues au sujet

de l'aîné. Elle est bien près de défaillir, mais comme Jésus agonisant, elle continue sa prière: "Mon Dieu, si cela est, que votre volonté soit faite!" "Je répétais ce mot sans me lasser, avoua-t-elle plus tard, afin qu'au moment où l'on m'apprendrait toute la vérité, mon âme fût parfaitement disposée à une entière soumission."

Ce fut ce qui arriva. Un dernier message lui apprend la mort de son fils-prêtre et sa générosité est au niveau de sa douleur. C'est alors qu'elle a l'occasion de montrer cette vaillance d'âme que Louis-Ernest tenait d'elle. Conservant tout son calme et pleurant en silence, elle se prépare à partir pour Ponteix où elle arrive le samedi matin, avec plusieurs paroissiens de Frenchville qui ont voulu l'y accompagner. La dépouille mortelle n'arrive que le soir du même jour. Revêtue des ornements sacerdotaux, elle est exposée dans la chapelle du couvent, au pied de cet autel où Louis-Ernest, précédemment vicaire de l'endroit, a si souvent épanché son âme auprès du Dieu de l'Eucharistie en des effusions ardentes.

Les religieuses et les fidèles se succèdent auprès de ce cercueil que la mort a ouvert prématurément à celui qui promettait de fournir une longue carrière au service des âmes. C'est bien le cas de répéter ici les paroles inspirées: "Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres; ses pensées ne sont pas nos pensées". Tandis que la moisson blanchit dans ces contrées, la Providence laisse tomber en pleine vigueur un ouvrier évangélique au cœur d'apôtre. Et la foi nous dit qu'en agissant de la sorte elle n'a que des vues de miséricorde et d'amour envers sa créature.

Plusieurs prêtres du diocèse et une foule nombreuse appartenant aux paroisses de Frenchville et de Ponteix assistent aux funérailles qui ont lieu le mardi 17 juillet, dans l'église paroissiale à peine terminée. Mgr G.-E. Grandbois, de l'archevêché de Régina, fait l'éloge du défunt. Frenchville ne possédant pas encore de cimetière proprement dit, malgré les instances des paroissiens qui auraient voulu posséder chez eux la dépouille mortelle de leur curé, on accède au désir de Madame Duchaîne, qui redoute l'isolement

pour la tombe de son fils, et l'inhumation est faite au cimetière de Ponteix où reposent déjà les restes mortels de deux prêtres récemment décédés dans la paroisse.

Dans son testament daté du mois d'avril 1923, Louis-Ernest avait demandé qu'on mît sur sa tombe une simple croix de bois. C'est elle qui marqua d'abord l'endroit de sa sépulture, jusqu'au jour où un beau monument fut érigé sur le terrain qu'occupent les tombes des trois missionnaires du Seigneur. C'est au pied de la grande croix centrale que celle de Louis-Ernest est placée. Il doit se trouver bien, là, pour attendre en paix le grand jour de la résurrection, au milieu de cette brave population qu'il aimait tant et de laquelle il pouvait un jour écrire à sa sœur (30 déc. 1920): "Je suis attaché à cette bonne paroisse de Ponteix; j'y compte autant d'amis que de personnes." Parole touchante dont les paroissiens ont confirmé la vérité lors de son décès, par les témoignages de sympathie accordés à sa mère, par leur affluence aux funérailles et par le souvenir de vénération dont ils entourent sa mémoire. Ce souvenir, leur ancien

vicaire le leur garde lui-même, sans aucun doute, dans ce séjour bienheureux où les nobles sentiments du cœur, loin de s'altérer, trouvent en Dieu une stabilité éternelle.

Dans les notes manuscrites de Louis-Ernest on trouve les lignes suivantes tombées de sa plume en un moment où il paraît avoir appréhendé un genre de mort qu'il lui est donné d'entrevoir: "Quelle mort réservez-vous donc, Seigneur, à votre pauvre serviteur.... Mais enfin, l'âme sera sauve: c'est le principal. Qu'importe le reste! le corps n'en ressuscitera pas moins au dernier jour. Soyez béni de tout ce que vous avez décrété, ô mon Dieu. Vous savez mieux que nous ce qui nous convient: **Fiat!**"

On ne trouve dans sa vie nulle trace d'appréhension. Au contraire, Louis-Ernest soupirait et gémissait sous la pesanteur de son corps mortel, et les aspirations de son âme rappelaient souvent le *Cupio dissolvi et esse cum Christo* jailli du grand cœur de saint Paul.

"Il n'appartient, dit saint Cyprien, de craindre la mort qu'à ceux qui n'aiment point le Seigneur et qui ne veulent point aller à

Lui; qu'à ceux qui manquent de foi et d'espérance." Or, notre fervent missionnaire pratiquait à la lettre le conseil de l'Apôtre: "Usez de ce monde comme n'en usant pas, car ce monde n'est qu'une figure qui passe." Faut-il s'étonner que ce soit réalisé en sa personne le mot de saint Augustin: "La sainteté de la vie et l'amour de la mort sont deux dispositions inséparables. Les deux amours des deux vies se combattent dans une âme imparfaite."

Cette affirmation du grand docteur de l'Eglise ne va pas, sans doute, à proclamer comme un signe de vie imparfaite certaines frayeurs instinctives qui tourmentent parfois les meilleures âmes et ne sont, dans les vues divines, qu'une épreuve destinée à leur purification, avant leur départ d'ici-bas. Mais en général, la disposition permanente des vrais amis de Dieu à l'égard de la mort est de la considérer comme une bienheureuse délivrance des dangers de l'exil. L'espérance de voir Jésus-Christ, cet objet si aimable et si consolant, les rassure en face de cet autre objet que redoute la nature laissée à elle-même.

Chez Louis-Ernest, ce désir des biens éter-

nels, cette confiance de les posséder un jour n'étaient pas l'effet d'une présomption vaine. Il avouait sincèrement ne se reconnaître aucun droit à la récompense et ne comptait que sur les mérites infinis du Sauveur. "Il a fait tant de promesses, disait-il, non en faveur des anges, mais en faveur des hommes, que ce serait injurieux à sa bonté, si je doutais qu'il veuille me faire miséricorde."

Sous le prisme de l'humilité, la beauté de sa vie nous apparaît d'une façon plus lumineuse encore. Cette beauté fut toute au-dedans. C'est pourquoi, sous peine de travestir la réalité, nous avons dû, au cours de notre travail, faire ressortir avant tout les progrès de sa fidélité marchant de pair avec les opérations intimes de la grâce dans son âme. Nous avons suivi l'adolescent, le juvéniste, le religieux, le prêtre grandissant d'une étape à l'autre, et affermissant l'énergie de sa volonté dans la poursuite de la perfection, jusqu'à ce qu'il ait atteint, suivant la mesure des dons reçus, "la plénitude de l'âge du Christ." Ils sont rares ceux qui, dans les étroites limites d'une existence de trente-trois ans, savent par-

courir un tel chemin! Ceux-là ont compris ce que trop peu comprennent, ce qu'un vaillant religieux exprimait en ces termes: "Il faut moins de temps que de volonté pour faire un saint." (1)

La lecture de ces pages nous le prouve: Louis-Ernest ne faisait pas de la sainteté discursive. Dans le domaine surnaturel, il n'était pas l'homme de l'analyse ou de la simple théorie. Il portait au fond de son cœur un formidable principe de renoncement qu'il s'appliquait à tout propos et qui lui *fit* subir bien des morts volontaires avant celle qui devait *l'unir pour jamais à son Dieu.* Dès son entrée en religion, en se vouant tout entier à la volonté divine, n'avait-il pas pris tout de suite par le sommet la grande affaire de sa sanctification, et fait de toute son existence une vaste synthèse dont le point de départ est pour beaucoup d'autres un terme d'arrivée?

Ne nous étonnons pas que Dieu l'ait rappelé à lui presque au début de sa carrière sacerdotale, après cinq années seulement de mi-

(1) Père P. Olivaint, S. J.

nistère auprès des âmes. Si une mort précoce est parfois une grâce de miséricorde prévenante, elle l'est doublement pour les vrais serviteurs de Dieu auxquels on peut appliquer le mot des Saints Livres: *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (Sag. IV) Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie.

# APPENDICE

Quand Dieu ravit un être cher à nos affections, il ne fait que reprendre ce qui est à lui. Un vrai chrétien ne songe pas alors à lui poser des pourquoi. Il sait que son souverain Maître n'a pas de comptes à lui rendre et sa foi lui ordonne de considérer le bon plaisir de Dieu comme la raison suprême. Toutefois, il est certaines épreuves d'un genre si pénible, que l'âme affligée est en quelque sorte autorisée à chercher des consolations légitimes hors de ce motif supérieur. Les deuils maternels sont de ce nombre.

Saint Bernard dit que le fer qui a percé le flanc du Sauveur a dû, pour y pénétrer, traverser le cœur de Marie. C'est le droit des mères de souffrir plus que toute créature et de sentir moins vivement leurs propres maux que ceux de leurs enfants bien-aimés. Mais c'est aussi leur privilège de pouvoir, mieux que les autres, se tenir debout au pied de la

croix, à l'exemple de la Mère des Douleurs.

Néanmoins, dans leur sublime résignation, combien parmi elles se sont demandé, à la suite de bien des âmes blessées par la mort de ceux qu'elles avaient aimés: "Les élus se reconnaîtront-ils dans le ciel? les relations ne seront-elles point tellement changées, que le souvenir et les affections de la terre s'enfuiront pour toujours?" Qui oserait réprouver cette crainte? Le besoin d'être aimé par l'objet qu'on aime est dans l'essence même de l'amour. Il est à ce point naturel, que l'idée du bonheur céleste de nos chers disparus ne saurait faire cesser nos larmes, si nous croyions ne plus trouver place dans leurs affections là-haut. C'est là comme une loi que l'amour impose. Or, cette loi, établie et voulue par Dieu même, pourrait-elle être bannie du séjour bienheureux, de ce séjour où règne l'amour parfait? Ce besoin instinctif de l'amitié qui exige un retour, serait-il donc voué à la destruction au sein de la béatitude? Pour dissiper ce doute cruel, écoutons parler les saints qui ont touché ce sujet:

"Si nous voulions consulter le cœur des

saints, écrit le Père Huguet, nous trouverions un Augustin qui pleure son ami et qui, en le considérant dans le ciel, rassasié des torrents des délices divines, ne peut cependant se persuader qu'il cesse pour cela de l'aimer, puisque, dit-il, vous-même, Seigneur, qui êtes la source des délices, êtes encore occupé de mon amour. Nous trouverions un Cyprien qui nous peint "nos frères, nos amis, nos enfants qui nous attendent dans le ciel, le cœur plein du désir de notre arrivée." Nous trouverions un Jérôme qui dirige les regards de la veuve inconsolable vers le paradis où se trouve son époux les yeux fixés sur elle et où sa place est déjà préparée à côté de la sienne. Le cœur tendre et sensible de saint Grégoire de Naziance ne trouvait pas, après la mort de son ami, d'occupation plus consolante que de s'élever au ciel où il le voyait en possession du bonheur éternel, et de l'y conjurer d'intercéder pour ceux qu'il avait aimés sur la terre. Il ne craint pas d'affirmer que "les saints connaissent dans le sein de la gloire ce qui nous concerne, qu'ils voient nos besoins du haut des cieux, et qu'ils s'y intéressent en notre faveur, plus encore qu'ils ne le faisaient sur la terre".

"La part, nous dit encore une grande sainte, que les élus prennent dans le ciel à l'égard de leurs frères, est plus spéciale à l'égard de ceux auxquels l'amour vertueux les unissait plus étroitement dans le monde." Nous osons dire qu'il n'y aura pas seulement réunion, reconnaissance parmi les bienheureux, mais encore joie dans la réunion, éternel amour..

Saint François de Sales ne laisse aucun doute sur ce point. "Tous les bienheureux, dit-il, se reconnaîtront les uns les autres, dans le ciel, un chacun par leur nom, ainsi que nous le fait entendre Notre-Seigneur dans l'Evangile, puisqu'en ce petit échantillon qu'il en voulut montrer sur le Thabor, il voulut qu'ils connussent Moïse et Elie qu'ils n'avaient jamais vu."

"Oh! qu'il fait bon, dit encore ce grand saint, aimer sur la terre ce que l'on aime dans le ciel, et apprendre à s'entre chérir dans ce monde comme nous le ferons éternellement dans l'autre!" Et Fénélon, pour adoucir l'amertume des regrets que lui causait la perte de personnes chères, aimait à se redire les paroles suivantes: "Oh! que nous serons heureux, si nous sommes un jour tous ensemble

au ciel devant Dieu, ne nous aimant plus que de son seul amour, ne nous réjouissant plus que de sa seule joie, et ne pouvant plus nous séparer les uns des autres! L'attente d'un si grand bien est, dès cette vie, notre plus grand bien. Nous sommes déjà heureux au milieu de nos peines par l'attente prochaine de ce bonheur. Qui ne se réjouirait dans la vallée des larmes même, à la vue de cette joie céleste et éternelle? Souffrons, espérons, réjouissons-nous!"

# TABLE DES MATIERES

## UNE AME DE PRETRE

Pages

### CHAPITRE I

### Enfance et jeunesse



### CHAPITRE II

### La vocation



### CHAPITRE III

### Le juvéniste

## CHAPITRE IV

### Le postulant



## CHAPITRE V

### Une page sanglante



## CHAPITRE VI

### Le novice



## CHAPITRE VII

### Le religieux profès



## CHAPITRE VIII

### L'épreuve

## CHAPITRE IX

### L'orientation définitive



## CHAPITRE X

### Au grand Séminaire



## CHAPITRE XI

### Le prêtre



## CHAPITRE XII

### L'apôtre



## CHAPITRE XIII

### Vicaire de Montmartre

